

Une Histoire du Ribeiro

Des Castros Celtes aux Maisons Nobles

RECHERCHE HISTORIQUE DE LA FAMILLE
ÁLVAREZ

2026

Avant-propos

Le Ribeiro est une petite région viticole de la province d'Ourense, dans le sud de la Galice. Pendant trois mille ans, des peuples successifs ont colonisé ses vallées fluviales, terrassé ses coteaux de granit et se sont battus pour ses carrefours stratégiques. Ce livre raconte leur histoire.

C'est aussi, dans un sens plus intime, une histoire familiale. Les familles Álvarez, Rodríguez, Fernández, Méndez, Vázquez et González, dont les registres baptismaux remplissent les archives paroissiales de Castrelo de Miño et Cartelle depuis 1680, ont été façonnées par chaque couche de cette histoire — celte, romaine, germanique, juive, française et castillane.

Le matériel rassemblé ici provient des registres paroissiaux du Diocèse d'Ourense, des archives municipales, de la recherche publiée et du registre archéologique. Il est organisé chronologiquement : des castros de l'Âge du Fer aux maisons nobles dont les pazos dominaient chaque paroisse.

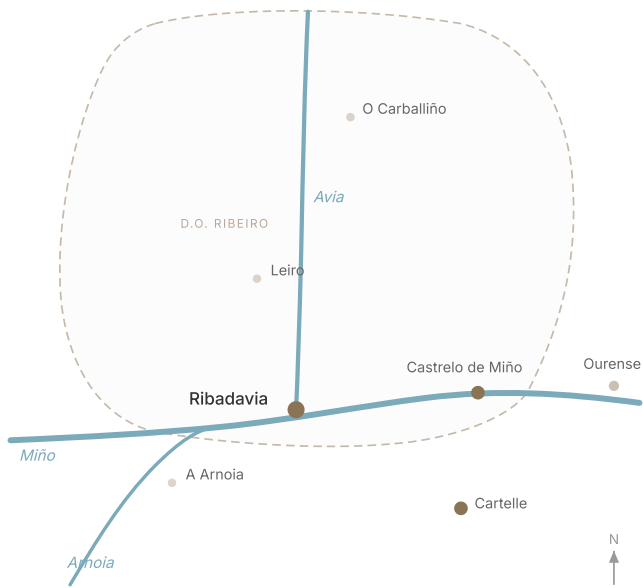
Ceci n'est pas une monographie académique. C'est une histoire lisible pour la famille — un moyen de comprendre d'où nous venons et quelles forces ont façonné la terre dont nous avons hérité.

Note au Lecteur

Ce livre est organisé chronologiquement, de l'Âge du Fer celtique à l'ère moderne. Chaque partie s'appuie sur la précédente : les peuples anciens ont façonné la terre ; les institutions médiévales l'ont organisée ; les maisons nobles l'ont gouvernée ; et les villes sont l'endroit où la famille a vécu tout cela.

Les lecteurs intéressés principalement par l'histoire familiale peuvent commencer par la Partie IV — Les Villes — qui couvre Castrelo de Miño, Cartelle et Ribadavia, les paroisses où survivent six générations de registres. De là, remonter par les maisons nobles et le monde médiéval qui ont façonné ces communautés.

Une chronologie des dates clés suit à la page suivante, et un glossaire des termes galiciens, latins et hébraïques se trouve à la fin du livre.



The Ribeiro wine region. The Avia flows south through the heart of the denomination to meet the Miño at Ribadavia. Cartelle lies south of the river.

Chronologie

~1000 av. J.-C. Les tribus celtes s'installent sur les sommets de Galice ; premiers castros au-dessus du Miño

~900 av. J.-C. Les marchands phéniciens établissent des routes commerciales atlantiques

~600 av. J.-C. La culture des castros s'épanouit — habitats fortifiés en réseaux défensifs

137 av. J.-C. Decimus Junius Brutus mène les premières campagnes romaines en Gallaecia

19 av. J.-C. Auguste achève la conquête ; la Gallaecia devient province romaine

I^{er} s. ap. J.-C. Via Nova construite à travers le Ribeiro ; viticulture systématique le long du Miño

409 Les Suèves franchissent le Rhin et établissent un royaume en Gallaecia

569 Le Parochiale Suevorum documente le système paroissial

585 Les Wisigoths conquièrent le royaume suève et imposent le Liber Iudiciorum

~1100 Des communautés juives séfarades s'établissent à Ribadavia

1117 La reine Urraca accorde à Ribadavia sa charte royale

1148 Les moines cisterciens fondent le monastère de San Clodio

~1170 Les Templiers établissent des commanderies autour de Cartelle

1306	Dissolution des Templiers ; leurs biens passent aux Hospitaliers
1386	Les troupes anglaises assiègent Ribadavia ; chrétiens et juifs défendent la ville ensemble
1467	Révolte irmandiña : les paysans galiciens abattent les tours de la noblesse
1492	Édit d'Expulsion : les juifs contraints de se convertir ou de partir
1580	Les hidalgos du Ribeiro servent dans l'Invincible Armada
1608	Dernier grand autodafé à Ribadavia
~1680	Premiers registres paroissiaux des Álvarez et Rodríguez à Castrelo de Miño
1809	Les forces napoléoniennes traversent le Ribeiro
Années 1880	Le phylloxéra dévaste les vignobles ; émigration massive vers les Amériques

Table des Matières

Avant-propos

Note au Lecteur

Chronologie

PARTIE I — LES PEUPLES ANCIENS

1. Les Celtes — Gallaeci et Culture des Castros
2. Les Phéniciens — Commerçants Méditerranéens
3. Les Romains — Conquête et Viticulture
4. Les Suèves — Un Royaume Germanique
5. Les Wisigoths — Loi et Foi

PARTIE II — LE MONDE MÉDIÉVAL

6. Les Juifs Séfarades — Vin, Commerce et Exil
7. Les Français — Bourgogne, Cluny et le Chemin
8. Les Ordres Militaires — Templiers et Hospitaliers

PARTIE III — LES MAISONS NOBLES

9. Torre de Sande — La Plus Ancienne Lignée
10. Casa de Sarmiento — Seigneurs de Ribadavia
11. Maison de Castro — Les Hommes du Roi

12. Maison de Zúñiga — De Biedma à Monterrei
13. Les Hidalgos du Ribeiro

PARTIE IV — LES VILLES

14. Ribadavia — Capitale Royale et Âge d'Or
15. Castrelo de Miño — Des Castros aux Thermes
16. Cartelle — De Trelle à l'Émigration
17. La Région Viticole du Ribeiro

Glossaire

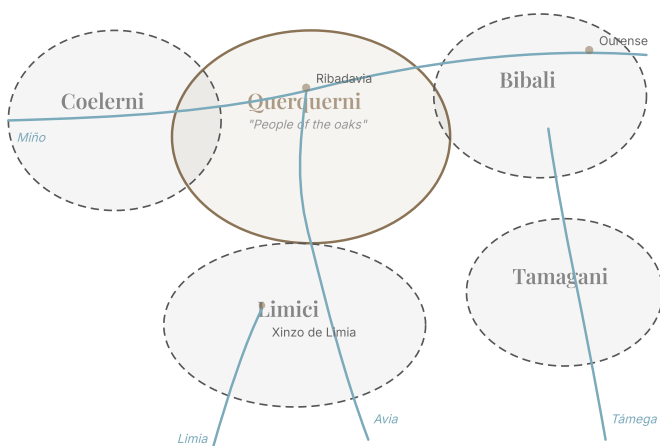
Bibliographie Sélective

PARTIE I

Les Peuples Anciens

Avant qu'il n'y ait des frontières ou des royaumes, les vallées fluviales de ce qui est aujourd'hui Ourense étaient déjà habitées. Des castros celtes couronnaient chaque sommet stratégique. Des commerçants phéniciens naviguaient le long de la côte atlantique. Des légions romaines construisirent des routes qui marquent encore le paysage. Des tribus germaniques fondèrent le premier royaume post-impérial d'Europe occidentale. Chacun a laissé une marque indélébile sur la terre, la langue et le peuple.

Les Celtes — Gallaeci et Culture des Castros



The Celtic tribes of southern Gallaecia, c. 500 BC – 19 BC. The Querquerni territory (highlighted) corresponds to the modern Ribeiro.

LE PEUPLE Âge du Fer — 1er siècle av. J.-C.

Les Gallaeci : peuple celtique du nord-ouest ibérique

Les Gallaeci formaient la grande confédération tribale celtique qui peuplait le territoire s'étendant du fleuve Douro jusqu'à la côte cantabrique — la terre que les Romains allaient nommer Gallaecia, et que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Galice. Le géographe grec Strabon les décrivait comme « les plus belliqueux de tous les peuples lusitaniens » : une confédération de dizaines de peuples (po-

puli) unis par une langue commune, une culture matérielle partagée et un mode d'habitat distinctif, les castros — villages fortifiés perchés sur les hauteurs qui marquèrent le paysage du nord-ouest ibérique pendant près d'un millénaire.

Parmi ces populi, les Querquerni et les Coelerni occupaient la vallée moyenne du Miño) et le territoire bordant la rivière Arnoia, dans l'actuelle province d'Ourense — précisément la terre ancestrale des familles Álvarez et Rodríguez à Castrelo de Miño et Cartelle. Ces tribus vivaient dans des habitations circulaires en pierre au sein d'enceintes fortifiées, pratiquaient la métallurgie de l'or et du bronze, élevaient du bétail et cultivaient les vallées fluviales abritées. Les Gallaeci résistèrent farouchement à l'expansion romaine ; il fallut à Rome plus d'un siècle de campagnes pour les soumettre, de Decimus Junius Brutus Callaicus en 137 av. J.-C. jusqu'à Auguste lors des Guerres cantabriques (29–19 av. J.-C.).

Les Gallaeci donnèrent leur nom à la Gallaecia (l'actuelle Galice), l'une des plus anciennes identités territoriales d'Europe occidentale

LES TRIBUS Coelerni, Querquerni et les peuples d'Ourense

Guerriers du chêne et du fer

Au sein de la vaste confédération des Gallaeci, les tribus du sud d'Ourense formaient un ensemble distinct de peuples celtes rattachés au Conventus Bracarensis, le district administratif romain centré sur Bracara Augusta (l'actuelle Braga). Pline l'Ancien recensa 24 civitates et 285 000 personnes dans ce conventus. Parmi eux, les Coelerni occupaient le territoire correspondant à l'actuelle Terra de Celanova et à la vallée de l'Arnoia — le cœur de Cartelle et la terre ancestrale de la famille Rodríguez. Leur capitale était Coeliobriga, identifiée

au castro de Castromao près de Celanova, où les archéologues découvrirent le célèbre triskel ajouré — symbole par excellence de l'art celte — ainsi que la Tabula Hospitalitatis en bronze de 132 ap. J.-C., attestant un pacte formel entre les Coelerni et un préfet romain sous l'empereur Hadrien.

Plus au sud, les Querquerni — littéralement « le Peuple du Chêne », de la même racine indo-européenne que le latin quercus — occupaient la Baixa Limia, dans le sud-ouest d'Ourense. Le fort militaire romain d'Aquis Querquennis à Bande, édifié vers 69–79 ap. J.-C. pour loger les soldats bâtissant la Via Nova, devait son nom aux sources thermales de la tribu et accueillait quelque 500 légionnaires de la Legio VII Gemina. Les Limici, établis autour du fleuve Lima à la frontière galaïco-portugaise, et les Bibali plus à l'est complétaient la mosaïque de peuples celtes dont les territoires convergeaient dans les vallées fluviales d'Ourense — précisément là où les familles Álvarez et Rodríguez allaient s'enraciner.

Les Coelerni tenaient la vallée de l'Arnoia et la Terra de Celanova — le territoire ancestral de Cartelle

LA TERRE Toponymie et implantations celtes

Des noms gravés dans la pierre

Le mot « Castrolo » est en lui-même un héritage direct du passé celte. Il dérive du latin « castrum » (forteresse), que les Romains employaient pour désigner les villages fortifiés indigènes qu'ils rencontraient. La commune de Castrolo de Miño tire son nom de l'ancien Castrum Minei — le castro qui commandait le passage stratégique du Miño). Loin d'être un cas isolé, des centaines de toponymes à travers la province d'Ourense témoignent d'origines celtes et castréennes.

Tout toponyme commençant par « Castro- » ou « Castrelo- » signale l'emplacement d'un ancien fort perché. Les suffixes « -briga » (hauteur fortifiée) et « -dunum » (forteresse) parsèment toute la Galice — Nemetobriga, la forteresse du bois sacré près de Trives, et Brigantium (l'actuelle A Coruña) en sont les exemples les plus parlants.

Dans les paroisses ancestrales de la famille, l'empreinte celte est profonde. La rivière Arnoia, qui traverse Cartelle, porte un hydronyme préromain d'origine probablement celte. La densité des toponymes en « castro » dans les vallées fluviales d'Ourense — Castro de Macendo, Castro de Outeiro, Castro das Cavadas — compte parmi les plus élevées de toute l'Ibérie, reflet de l'intense peuplement des Gallaeci dans cette région. Les noms de paroisses intégrant des éléments comme « -riz » (héritage de la couche germanique postérieure) et « -edo/-ido » (suffixes latins appliqués à des racines celtes) forment un registre étymologique stratifié qui témoigne d'une occupation continue de l'Âge du Fer à nos jours.

Castrum Minei — le castro originel sur le Miño) — donna son nom à Castrelo de Miño

LES CASTROS Places fortes du Ribeiro

Citadelles perchées des vallées fluviales

Plus de 5 000 castros ont été recensés à travers la Galice, dont au moins 383 dans la seule province d'Ourense — et les paroisses ancestrales de la famille se situent au cœur de l'une des concentrations les plus denses. À Castrelo de Miño, cinq castros ont été identifiés : le Castro de Santa Lucía à Astariz (2,75 hectares, fouillé en 2016–2017 par l'Université de Vigo), le Castro de Las Cavadas (le légendaire Castrum Minei dominant le passage du Miño)), le Castro de Macendo,

le Castro de Outeiro et la forteresse du Castrum Minei elle-même. Ensemble, ils formaient un réseau défensif le long du Miño) entre Ourense et Ribadavia — un chapelet de sentinelles perchées, reliées par ligne de vue d'un bout à l'autre de la vallée.

À Cartelle, le Castro de Trelle — à cheval sur les communes de Toén, Barbadás et Cartelle — compte parmi les cinq plus grands castros de la province avec ses 3,5 hectares. Des clichés aériens de 1981 ont révélé son plan radial de rues, évoquant le grand oppidum de San Cibrán de Lás. Les campagnes archéologiques de 2024 et 2025 — les toutes premières fouilles scientifiques du site — ont mis au jour des habitations circulaires en pierre, des murs défensifs d'environ 10 mètres de haut, une fibule en bronze, des grains de blé carbonisés et des céramiques attestant les échanges entre habitants du castro et Romains. Le belvédère du Monte de O Castro de la commune signale un autre site castréen. De l'autre côté de la vallée de l'Avia, l'implantation pré-romaine d'Abobriga — toponyme celte signifiant « établissement sur les rives de l'Avia » — fut l'ancêtre direct de l'actuelle Ribadavia, dont le nom latin médiéval Rippa Avie traduit le toponyme celte originel.

Plus de 5 000 castros recensés à travers la Galice ; au moins 383 dans la province d'Ourense

LES PREUVES Le dossier archéologique

Des pierres qui se souviennent

Les vestiges matériels de la vie celte parsèment les paroisses ancestrales de la famille. Le Castro de Santa Lucía à Astariz, paroisse de Castrelo de Miño, est un village fortifié de 2,75 hectares fouillé pour la première fois par l'Université de Vigo en 2016. Les archéologues y ont mis au jour des habitations circulaires en pierre, caractéristiques

de la culture castréenne, côtoyant des structures rectangulaires d'époque romaine — un témoignage tangible de la transition du monde celte au monde romain. Un pressoir rupestre découvert sur le site, daté d'environ 235 ap. J.-C., constitue le plus ancien indice de viticulture dans le Ribeiro. Le Castro de Las Cavadas, le légendaire *Castrum Minei*, commandait autrefois le passage du Miño), tandis que le Castro de Macendo et le Castro de Outeiro complétaient un réseau défensif le long du fleuve entre Ourense et Ribadavia.

Le joyau du patrimoine archéologique régional est la Cidade de San Cibrán de Lás (*Lansbrica*), nichée entre San Amaro et Punxín — à seulement 18 km d'Ourense. Avec ses quelque 10 hectares, c'est le plus grand castro de toute la Galice : deux enceintes ovales concentriques, des rues organisées dotées de drainage, plus de 50 habitations fouillées et un sauna rituel (*pedra formosa*). À son apogée, vers le I^{er} siècle av. J.-C., près de 3 000 personnes vivaient dans ses murs. Le voisin *Castromao*, identifié comme l'antique *Coeliobriga*, capitale de la tribu des *Coelerni*, a livré la célèbre *Tabula Hospitalitatis* — un pacte en bronze daté de 132 ap. J.-C. entre les *Coelerni* et un préfet romain, l'un des documents épigraphiques les plus précieux de la *Gallaecia* romaine. Les torques en or d'Ourense, superbe paire de colliers de l'Âge du Fer découverts près de la ville et aujourd'hui conservés au British Museum, témoignent de la maîtrise métallurgique des *Gallaeci*.

Cidade de San Cibrán de Lás (*Lansbrica*) : ~10 hectares, le plus grand castro de Galice, doté d'un Parc Archéologique depuis 2014

LE SACRÉ Dieux celtes et eaux sacrées

Dieux du chêne et des sources chaudes

La province d'Ourense recèle la plus forte concentration d'inscriptions votives à des divinités indigènes de toute la péninsule Ibérique — une fenêtre remarquable sur l'univers religieux des Gallaeci. Au premier rang des dieux locaux figurait Bandua, divinité martiale assimilée au Mars) romain, attestée par six inscriptions votives rien qu'à Ourense. À San Cibrán de Lás, une dédicace à « Bandua Lansbricae » — Bandua de Lansbrica — révèle comment chaque castro invoquait le dieu sous sa propre épithète locale. Nabia), déesse des rivières, des vallées et de la fécondité, apparaît dans au moins 28 inscriptions à travers la Gallaecia et la Lusitanie ; sa dimension sacrée pourrait perdurer dans le culte de la Vierge de la Barca. La carballeira — la chênaie sacrée — tenait lieu d'espace de rassemblement communautaire, en écho à la vénération celte des arbres documentée par César et Pline chez les Gaulois et les Bretons.

Les sources thermales qui caractérisent Ourense — As Burgas, au cœur de la ville, jaillissent à plus de 60 °C — étaient sacrées aux yeux des habitants de l'époque castréenne bien avant l'arrivée de Rome. La divinité Bormanicus, associée aux eaux chaudes, aux thermes et au monde souterrain, y était vénérée aux côtés du dieu Reve. À Aquis Querquennis, les Romains édifièrent leur fort militaire à l'emplacement même des sources thermales déjà sacrées pour les Querquerni — le nom du fort signifie littéralement « les eaux des Querquerni ». À Castrelo de Miño, les thermes d'O Diestro reposent sur des fondations castro-romaines, leurs eaux curatives attirant des visiteurs depuis au moins deux millénaires. Cet entrelacement de l'eau sacrée et de l'habitat est un trait distinctif de la Gallaecia celte.

Bandua : divinité martiale attestée par 6 inscriptions à Ourense ; « Bandua Lansbricae » découverte à San Cibrán de Lás

L'esprit celtique toujours vivant en Galice

La gaita gallega — la cornemuse galicienne — est le fil le plus tangible reliant la Galice au monde celtique. Parente directe des traditions de cornemuse d'Écosse, d'Irlande), de Bretagne et des Asturies, la gaita incarne l'identité galicienne depuis des siècles. La Galice est reconnue comme l'une des nations celtes sur le plan culturel, participant au Festival Interceltique de Lorient aux côtés de l'Irlande), de l'Écosse, du Pays de Galles, de la Cornouailles, de la Bretagne et de l'Île de Man. Les danses circulaires traditionnelles (muiñeiras) font écho aux célébrations communautaires préromaines. Castrelo de Miño entretient sa propre école de cornemuses et de tambourins, perpétuant cette tradition musicale ancestrale pour les nouvelles générations.

L'héritage celtique dépasse largement le domaine musical. Le hórreo — le grenier surélevé en pierre omniprésent en Galice — descend en droite ligne des structures de stockage de grain de l'époque castréenne, perpétuant un principe architectural vieux de plus de deux millénaires. Les pratiques communautaires de gestion foncière dans les paroisses rurales prolongent l'organisation collective préromaine. La carballeira (chênaie sacrée) servait de lieu de rassemblement communautaire, reflet de la vénération celtique des bois sacrés documentée à travers l'Europe. Le folklore galicien conserve des éléments indéniablement préchrétiens : les meigas (guérisseuses et voyantes), la Santa Compañía (une procession spectrale de défunts parcourant les chemins dans la nuit) et les traditions de Samhain — le nouvel an celtique — qui survit en Galice sous la forme de la nuit des âmes. La langue galicienne elle-

même conserve un vocabulaire de substrat celte absent des autres langues romanes.

La gaita gallega rattache la Galice à l'Écosse, l'Irlande), la Bretagne et les Asturies au sein d'une tradition musicale celte vivante

Les Phéniciens — Commerçants Méditerranéens

L'étain et l'or qui attirèrent les marchands phéniciens sur la côte atlantique provenaient des vallées fluviales de ce qui est aujourd'hui Ourense. Bien que les preuves de contact phénicien direct avec l'intérieur du Ribeiro restent circonstancielles, les réseaux commerciaux qu'ils établirent orientèrent toute la région vers le monde méditerranéen.

LES MARCHANDS IXe–VIe siècle av. J.-C.

La Phénicie : Marchands aux Confins du Monde Connu

Les Phéniciens étaient les grands navigateurs et marchands de la Méditerranée antique. Depuis leurs cités-États de Tyr, Sidon et Byblos sur la côte levantine — dans l'actuel Liban — ils bâtirent un empire commercial maritime s'étendant de la Méditerranée orientale jusqu'à l'Atlantique. Vers 800 av. J.-C., ils avaient fondé Gadir (l'actuelle Cadix) à l'embouchure du Guadalquivir, la colonie permanente la plus occidentale du monde antique. Depuis Gadir, ils s'aventurèrent au-delà des Colonnes d'Hercule dans l'Atlantique ouvert, poussés par une quête par-dessus tout : l'étain.

L'étain était le métal stratégique de l'Âge du Bronze. Sans lui, le cuivre seul était trop mou pour les armes ou les outils. Les Phéniciens découvrirent que les gisements d'étain les plus riches d'Europe se trouvaient le long de la frange atlantique — en Galice, dans le nord du Portugal, en Cornouailles et en Bretagne. L'historien grec Hérodote appela ces sources lointaines d'étain les Cassitérides, les « Îles de l'Étain ». Pour

les Phéniciens, la côte atlantique de la Galice n'était pas le bout du monde — c'était l'un des endroits les plus précieux au monde.

LA COLONIE La Porte vers l'Atlantique

Gadir : La Ville la Plus Occidentale du Monde Antique

Vers 800 av. J.-C., des colons phéniciens de Tyr fondèrent Gadir — l'actuelle Cadix — sur une paire de petites îles près de l'embouchure du Guadalquivir. Ce fut l'établissement permanent le plus occidental du monde antique, et il devint le centre névralgique de toute l'activité phénicienne dans l'Atlantique. Entre ses murs s'éleva un grand temple dédié à Melqart, le dieu patron de Tyr, dont les colonnes de bronze — de huit coudées de haut chacune — étaient proclamées comme les véritables Colonnes d'Hercule. Une flamme perpétuelle brûlait sur son autel, entretenue par des prêtres qui ne la laissaient jamais mourir. Hannibal, Jules César et d'innombrables autres personnages de l'Antiquité vinrent y rendre leur culte.

Depuis Gadir, les Phéniciens bâtirent un chapelet de colonies le long des côtes méridionales et sud-orientales de l'Ibérie. Malaka (l'actuelle Malaga) — dont le nom provient du mot phénicien pour « sel » — devint un centre majeur de l'industrie de la salaison. Sexi (Almuñécar) et Abdera (Adra) ancraient la côte sud-est. Au Castillo de Doña Blanca, près d'El Puerto de Santa María, les archéologues ont trouvé le port fluvial phénicien le plus étendu conservé en Méditerranée — une ville fortifiée continuellement occupée du VIII^e au III^e siècle av. J.-C. Et à Cerro del Villar, près de Malaga, aucune ville ultérieure n'ayant été construite par-dessus, les archéologues ont pu étudier un rare plan urbain phénicien intact : des rues bordées de résidences à pièces multiples, d'ateliers de métallurgie et de fours à céramique.

Tartessos : Là où la Phénicie Rencontra l'Ibérie

Dans la basse vallée du Guadalquivir, quelque chose d'extraordinaire émergea de la rencontre entre les marchands phéniciens et les Ibères autochtones : Tartessos, une civilisation née vers le IX^e siècle av. J.-C. comme un hybride des deux mondes. Les Tartessiens contrôlaient de vastes réserves d'argent, de cuivre et d'or dans le sud-ouest ibérique, et les Phéniciens étaient leurs partenaires et acheteurs. Les artisans tartessiens, formés aux techniques d'orfèvrerie phénicienne, produisirent des chefs-d'œuvre comme le Trésor d'El Carambolo — 21 pièces d'or découvertes en 1958 près de Séville, dont des pectoraux en forme de peau de bœuf et un collier à pendentifs, façonnés selon des méthodes phéniciennes à partir d'or extrait localement. Sur le même site, les archéologues ont trouvé un temple dédié à Astarté, la déesse phénicienne de la fertilité et de la guerre.

Tartessos disparut vers le Ve siècle av. J.-C., et sa disparition reste l'un des grands mystères de l'Ibérie. À Casas del Turuñuelo, à Badajoz, les archéologues ont mis au jour une clôture rituelle dramatique : les habitants tinrent un dernier banquet, sacrifièrent 52 animaux — principalement des chevaux — en trois phases séquentielles, puis détruisirent et enterrèrent intentionnellement leur grand édifice en adobe sous un tumulus de 90 mètres de diamètre. Ce fut un monde qui s'acheva selon ses propres termes. Les Tartessiens développèrent également le plus ancien système d'écriture autochtone connu de la Péninsule Ibérique — un alphabet dérivé directement de l'alphabet phénicien. Bien que Tartessos ait chuté, son ADN culturel — la fusion du phénicien et de l'ibérique — survécut dans les peuples et les traditions du sud de l'Espagne.

De Gadir aux Rias : La Route de l'Étain

La Route de l'Étain n'était pas un chemin unique mais un réseau de corridors maritimes reliant le monde méditerranéen à la richesse minérale de l'Atlantique. Les navires phéniciens partaient de Gadir en longeant la côte portugaise vers le nord — faisant escale dans des comptoirs commerciaux à l'estuaire du Sado (Abul), au Tage (Lisbonne) et au Mondego (Santa Olaia, le comptoir phénicien confirmé le plus septentrional). Au-delà de Santa Olaia, la route pénétrait dans les eaux de la côte galicienne, où les profondes Rías Baixas — les bras de mer de Vigo, Pontevedra et Arousa — offraient un mouillage abrité et un accès à l'intérieur.

Le fleuve Miño) était la grande artère reliant la côte à l'intérieur riche en étain. Son affluent, le Sil), drainait les montagnes de la province d'Ourense — l'une des zones de cassitérite les plus concentrées de toute l'Europe. L'étain et l'or alluvial étaient transportés en aval jusqu'à la côte, où ils entraient dans le réseau commercial phénicien et atteignaient finalement les ateliers de Tyr et les marchés de la Méditerranée orientale. Les communautés de la culture castréenne le long des vallées du Miño) et du Sil) — y compris celles du territoire autour de Castrelo de Miño et Cartelle — contrôlaient l'accès à ces ressources minérales et les échangeaient contre du vin, du verre, de la céramique fine et du fer.

Ce que les Phéniciens Ont Laissé

Les Phéniciens ont transformé le monde de la Galice sans jamais s'y installer de façon permanente. À travers leurs réseaux com-

merciaux, la technologie du fer atteignit le nord-ouest — remplaçant progressivement le bronze pour les outils et les armes et marquant la transition de l'Âge du Bronze à l'Âge du Fer dans la culture castréenne. Le tour de potier arriva, complétant la tradition céramique manuelle. Le vin et l'huile d'olive — des luxes inconnus dans l'Europe atlantique — apparurent pour la première fois lors des banquets de l'élite castréenne, inaugurant une culture vinicole que les Romains développeraient ensuite dans les célèbres vignobles du Ribeiro.

La tradition de salaison phénicienne s'enracina encore plus profondément. Les techniques de conservation du poisson introduites par les marchands puniques sur des sites comme A Lanzada se transformèrent en une industrie majeure sous les Romains — l'immense complexe SALINAE de O Areal à Vigo fonctionna pendant des siècles comme l'une des plus grandes installations de production de sel de tout l'Empire, bâti sur les fondations posées par les commerçants phéniciens. Peut-être plus profondément encore, le commerce phénicien connecta la Galice au monde méditerranéen pour la première fois. Un habitant de castro dans la vallée du Miño) portant une perle de verre d'un atelier phénicien était lié, par des chaînes commerciales, aux grandes cités du Levant. Le même étain extrait des collines au-dessus de Castrelo de Miño a pu finir en armure de bronze à Tyr. Ce fut la première mondialisation — et la Galice en fit partie dès le début.

Les Romains — Conquête et Viticulture

Les routes romaines qui traversèrent la vallée du Miño — et les vignobles que les légions plantèrent le long de leurs rives — définirent un paysage qui marque encore la région aujourd'hui. Le camp militaire d'Aquis Querquennis, à peine quinze kilomètres de Castrelo de Miño, était l'avant-poste le plus proche d'un empire qui remodela définitivement ce coin de Galice.

LA CONQUÊTE 137 av. J.-C. — 19 av. J.-C.

La Pacification de la Gallaecia

En 137 av. J.-C., le général romain Decimus Junius Brutus franchit le Miño) — frontière que les Gallaeci tenaient pour inviolable. Sa campagne contre les tribus celtes du nord-ouest lui valut le surnom de « Callaicus » et marqua la première incursion des légions romaines au cœur de ce qui allait devenir la Gallaecia. Le passage du fleuve eut vraisemblablement lieu dans la moyenne vallée du Miño — territoire ancestral des Querquerni et des Coelerni, dans l'actuelle province d'Ourense. Pour les habitants de Castrelo de Miño, Cartelle et Ribadavia, ce fut le prélude d'un bouleversement qui allait transformer tous les aspects de leur existence.

S'ensuivit plus d'un siècle de guerres intermittentes. En 61 av. J.-C., Jules César, alors gouverneur d'Hispanie ultérieure, lança une expédition navale vers Brigantium (l'actuelle La Corogne), imposant l'autorité de Rome sur le littoral atlantique. La conquête décisive intervint lors des Guerres cantabres (29-19 av. J.-C.), quand Auguste dépêcha ses légions pour soumettre les derniers peuples libres de la péninsule. Les

Gallaeci opposèrent une résistance acharnée — Strabon rapporte que les femmes combattaient aux côtés des hommes et que les mères préféraient tuer leurs propres enfants plutôt que de les voir réduits en esclavage. En 19 av. J.-C., Rome dominait l'ensemble de la Gallaecia. Le territoire des Querquerni, dans les vallées du Miño et du Limia, fut rattaché au Conventus Bracaraugustanus, administré depuis Bracara Augusta (l'actuelle Braga).

Decimus Junius Brutus franchit le Miño en 137 av. J.-C. — premier général romain à pénétrer au cœur du pays des Gallaeci

LES VOIES Génie Romain

La Via Nova et les Ponts d'Ourense

De tous les héritages de Rome en Gallaecia, le plus durable fut son réseau de voies. La Via Nova (Via XVIII), tracée sous Titus) et Domitien entre 79 et 89 ap. J.-C., reliait Bracara Augusta (Braga) à Asturica Augusta (Astorga) à travers l'intérieur montagneux. Long de 345 kilomètres, cet axe traversait la province d'Ourense en diagonale — depuis Aquis Querquennis à Bande, par Sandías et Baños de Molgas, jusqu'à A Pobra de Trives avant de pénétrer dans le León. Des embranchements secondaires rattachaient à cette voie les bourgs de la vallée du Miño — Ribadavia, Castrelo de Miño et Cartelle —, les intégrant au maillage routier romain. Les bornes milliaires retrouvées le long du tracé — dont plusieurs aux environs d'Ourense — portent les noms des empereurs bâtisseurs : Titus), Domitien, Hadrien et Maximin le Thrace. Une seconde voie majeure, la Via XIX, reliait Bracara Augusta à Lucus Augusti (Lugo) par les vallées occidentales, formant un réseau qui ouvrit l'intérieur au commerce, à l'administration et aux échanges culturels.

Ces voies exigeaient des ponts, et les Romains les bâtirent pour l'éternité. Le Ponte Bibei, jeté au-dessus du Bibei près de Puebla de Trives — pont de granit à arc unique encore debout aujourd'hui —, est le plus bel ouvrage d'art romain conservé en Galice. Le Ponte Navea franchissait le Navea dans la même contrée. Le Ponte Freixo enjambait le Bibei plus au sud, et l'ancien passage romain à Ourense même — ancêtre du Ponte Vella médiéval — constituait la porte principale sur le Miño. À eux tous, ces ponts firent des vallées isolées de Castro de Miño, Cartelle et Ribadavia les maillons d'un réseau impérial qui s'étendait de Rome jusqu'à l'Atlantique.

La Via Nova (Via XVIII), de Bracara Augusta à Asturica Augusta, traversait la province d'Ourense sur 345 km de chaussée empierrée

LA GARNISON Frontière Militaire

Aquis Querquennis : Forteresse sur le Limia

Sur les rives du Limia, à Bande, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Ribadavia, les Romains édifièrent Aquis Querquennis — un camp militaire de 2,5 hectares fondé sous le règne de Vespasien (v. 69–79 ap. J.-C.) pour loger les soldats chargés de construire la Via Nova et de contrôler le territoire des Querquerni. Le camp accueillait la Cohors I Gallica, une cohorte auxiliaire d'environ 500 hommes. Les fouilles ont mis au jour des casernes, un bâtiment de commandement (*principia*), des greniers (*horrea*), des quartiers d'officiers et un système de drainage élaboré — le tout agencé selon le plan réglementaire des camps romains. Les thermes du camp, alimentés par des sources chaudes voisines, offraient à la garnison le confort de la civilisation romaine jusque sur cette lointaine frontière.

Les Querquerni dont le territoire était ainsi surveillé formaient la tribu celte des moyennes vallées du Miño et du Limia — ces mêmes vallées où s'élèvent aujourd'hui Castrelo de Miño, Cartelle et Ribadavia. Sous la tutelle de la garnison, les Querquerni adoptèrent progressivement les coutumes, la langue et le droit de Rome. Aquis Querquennis demeura en activité jusqu'à la fin du I^{er} ou au début du II^e siècle, date à laquelle la frontière se déplaça et la cohorte fut redéployée. Le camp fut en partie submergé par la construction du barrage d'As Conchas au XX^e siècle, mais les fouilles menées lors des étiages en ont fait l'un des sites militaires romains les mieux étudiés du nord-ouest de la péninsule Ibérique.

Aquis Querquennis (Bande) : camp militaire romain de 2,5 hectares au bord du Limia — base de la Cohors I Gallica (~500 soldats)

LA VIGNE Agriculture et Mines

Naissance du Ribeiro : le Don de Rome à la Terre

De toutes les transformations apportées par Rome à la vallée du Miño, aucune ne s'avéra plus durable que la vigne. Les Romains introduisirent une viticulture méthodique en Gallaecia, garnissant de cépages les vallées fluviales abritées et y appliquant les techniques vinicoles de la Méditerranée. Le plus ancien témoignage matériel de cette mutation fut découvert au Castro de Santa Lucía, à Astariz, paroisse de Castrelo de Miño : un pressoir rupestre (lagar) daté d'environ 235 ap. J.-C., mis au jour par l'Université de Vigo en 2016. C'est la plus ancienne trace connue de vinification dans toute la région du Ribeiro) — et elle se trouve dans la paroisse ancestrale de la famille. Le microclimat tempéré des vallées du Miño, de l'Avia et de l'Arnoia, avec leurs sols granitiques et leurs coteaux exposés au sud, offrait des

conditions idéales à la vigne. Ce que les Romains plantèrent allait devenir l'appellation Ribeiro), l'une des plus anciennes et des plus renommées régions viticoles d'Espagne.

Au-delà de la vigne, Rome transforma l'économie de l'arrière-pays. Les mines d'or de la province d'Ourense — exploitées notamment par la technique de la ruina montium (abattage hydraulique) — alimentaient le trésor impérial. Si le gigantesque site de Las Médulas, dans le León, représentait la plus grande mine d'or de l'Empire, des exploitations plus modestes mais non négligeables jalonnaient le paysage d'Ourense, tirant l'or alluvial du Sil, du Miño et de leurs affluents. L'extraction de l'étain — les mêmes gisements de cassitérite qui avaient attiré les marchands phéniciens des siècles auparavant — se poursuivait sous l'autorité romaine à une échelle industrielle. Le paysage agricole connut lui aussi une profonde mutation : colons romains et Gal-laeci romanisés introduisirent de nouvelles cultures, développèrent une agriculture tournée vers le marché le long du réseau routier et amorcèrent la transition entre l'économie de subsistance des castros et l'agriculture diversifiée des villas.

Pressoir rupestre au Castro de Santa Lucía, Astariz (Castrelo de Miño) — daté v. 235 ap. J.-C., plus ancien vestige de vinification dans le Ribeiro)

UNE NOUVELLE LANGUE Transformation Culturelle

Du Celte au Latin : les Noms gravés dans la Terre

L'héritage romain le plus profond en Galice, c'est celui que l'on parle chaque jour. Le latin supplanta les langues celtes des Gal-laeci au fil des siècles — non par décret, mais par le commerce, le droit, le service militaire et les unions mixtes. La transition fut progressive : des inscriptions bilingues des I^{er} et II^e siècles montrent des

noms celtes transcrits en caractères latins, et les toponymes de toute la province d'Ourense conservent des racines tantôt celtes, tantôt latines. Les noms mêmes du terroir portent l'empreinte de Rome : Ribadavia vient de Ripa Aviae (« la rive de l'Avia »), Ourense d'Aurienses, Castrelo de Miño de Castrum Minei (« le fort sur le Miño »). Au fil du temps, le latin se mua en gallaïco-portugais, langue médiévale qui se scinda ensuite en galicien et en portugais — deux langues majeures, parlées aujourd'hui par plus de 260 millions de personnes.

La romanisation de la vallée du Miño ne se limita pas à la langue. En 132 ap. J.-C., les Coelerni de la vallée de l'Arnoia — voisins de Cartelle — scellèrent avec le préfet romain Gaius Antonius Aquilus une Tabula Hospitalitatis (pacte d'hospitalité) en bronze, à Castromao près de Celanova. Ce document, découvert au XIX^e siècle, atteste l'intégration formelle des communautés indigènes dans la vie administrative romaine. En 212 ap. J.-C., la Constitutio Antoniniana accorda la citoyenneté romaine à tous les habitants libres de l'Empire — y compris les descendants des Querquerni et des Coelerni du Miño. Ceux-ci n'étaient plus des sujets conquis mais des citoyens romains, jouissant de droits juridiques, de la protection de leur propriété et de l'accès aux tribunaux. Dans les campagnes d'Ourense, les limites paroissiales épousent encore souvent les tracés fixés par les administrateurs romains ; le concept même de municipalité, le réseau de chemins reliant les villages — tout cela est un legs de Rome.

Le latin évolua en gallaïco-portugais, qui se scinda en galicien et en portugais — parlés aujourd'hui par plus de 260 millions de personnes

HÉRITAGE Ce Que Rome a Laissé

Le Monde Romain Perdre

Le christianisme atteignit la Gallaecia au cours des derniers siècles romains. Au IV^e siècle, la foi avait pris racine, et le concile d'Elvire (v. 305 ap. J.-C.) — auquel siégeaient des évêques de Gallaecia — est le plus ancien concile ecclésiastique attesté dans la péninsule Ibérique. La structure tribale romanisée fournit l'armature des premiers diocèses : Ourense, Braga et Lugo devinrent des sièges épiscopaux qui subsistent encore de nos jours. À la fin du IV^e siècle, Priscillien — évêque d'Ávila dont le mouvement connut son plus large écho en Gallaecia — anima une réforme chrétienne qui fut la première hérésie sanctionnée par une condamnation à mort prononcée par le pouvoir séculier, signe de l'enracinement profond du christianisme dans la société galicienne.

Lorsque les Suèves franchirent les Pyrénées en 409 ap. J.-C. et fondèrent leur royaume en Gallaecia, ils trouvèrent un pays entièrement romanisé — de langue latine, de confession chrétienne, sillonné de routes, couvert de vignes dans les vallées du Miño et de l'Avia, et découpé en circonscriptions administratives appelées à devenir les paroisses et les municipalités de la Galice actuelle. Les ponts sur le Miño supportaient toujours le trafic. Les thermes d'As Burgas fumaient toujours. Les vignobles plantés par les Romains autour de Ribadavia et de Castrelo de Miño donnaient toujours leurs fruits. Les légions étaient parties, mais le monde qu'elles avaient façonné demeurait — dans la langue parlée dans les champs de Cartelle, dans le vin foulé sur les coteaux du Ribeiro, dans l'église paroissiale qui allait s'élever là où se dressait jadis un autel romain.

Le christianisme atteignit la Gallaecia aux III^e–IV^e siècles ; Ourense, Braga et Lugo devinrent des sièges épiscopaux

Les Suèves — Un Royaume Germanique

Lorsque les tribus suèves organisèrent leurs paroisses au VI^e siècle, elles tracèrent les limites ecclésiastiques qui gouverneraient la vie communautaire à Castrelo de Miño et Cartelle pendant les quatorze siècles suivants.

LE ROYAUME 409–585 ap. J.-C.

Le Premier Royaume Germanique d'Europe Occidentale

En 409 ap. J.-C., les Suèves — une confédération de peuples germaniques des régions de l'Elbe et de la Bohême actuelle — franchirent les Pyrénées vers l'Hispanie romaine aux côtés des Vandales et des Alains. En 411, les groupes barbares se partagèrent les provinces occidentales. Les Suèves reçurent la partie occidentale de la Gallaecia — les terres atlantiques s'étendant de l'actuel Porto à Pontevedra. Ils choisirent Bracara Augusta (actuelle Braga) comme capitale, fondant ce que les historiens reconnaissent comme le premier royaume germanique indépendant de l'Europe occidentale post-romaine — antérieur même aux royaumes franc et wisigothique.

Le Royaume suève perdura 176 ans sous une succession de rois. Herméric (v. 409–438) consolida le contrôle sur la Gallaecia et fit la paix avec la population galaïco-romaine. Son fils Réchila (438–448) étendit le royaume en conquérant Séville et Mérida. Réchiar (448–456) devint le premier roi germanique post-romain à se convertir au catholicisme. Après une guerre civile et un « siècle obscur » aux rares sources écrites (v. 470–550), le royaume renaquit sous Ariamir et Théodemir, qui convoquèrent les grands conciles et réorganisèrent le royaume en

diocèses. Le roi Miron) (v. 570–583) présida l'âge d'or du royaume avant que la conquête wisigothique sous Léovigild ne mette fin à l'indépendance suève en 585.

LA CONVERSION Saint Martin de Braga

Du Paganisme à la Chrétienté : L'Apôtre des Suèves

Le parcours religieux des Suèves passa par trois phases : paganisme initial (409–449), une brève période catholique sous Réchiar, puis la conversion à l'arianisme vers 466 quand un missionnaire nommé Ajax fut envoyé par le roi wisigoth. Pendant près d'un siècle, les Suèves restèrent chrétiens ariens. La transformation vint dans les années 550 avec l'arrivée de Martin de Braga — né en Pannonie (actuelle Hongrie), éduqué en Terre Sainte et l'un des missionnaires les plus remarquables de l'Antiquité tardive. Martin fonda le Monastère de Dumium près de Braga, en devint le premier évêque et s'éleva au rang d'Archevêque Métropolitain de Gallaecia.

L'influence de Martin fut profonde. Il participa au Premier Concile de Braga (561) et façonna la conversion définitive des Suèves de l'arianisme à l'orthodoxie catholique. Son traité *De correctione rusticorum* (« De la Correction des Rustiques ») — rédigé comme lettre à l'évêque Polémius d'Astorga — est une fenêtre inestimable sur la vie quotidienne en Gallaecia rurale, décrivant les survivances païennes parmi la population campagnarde : allumer des chandelles aux carrefours, offrir de la nourriture aux sources sacrées, divinations par les oiseaux et observance de jours dédiés aux dieux romains et germaniques. Martin recourut à la persuasion plutôt qu'à la coercition, et son patient travail transforma le paysage spirituel de tout le royaume. Il mourut en 580 à Dumium, ayant façonné le christianisme qui perdurerait en Galice pendant le millénaire et demi suivant.

Le Parochiale Suevorum : Un Royaume Cartographié en Paroisses

Entre 572 et 582, les Suèves produisirent un document unique dans toute l'Europe du haut Moyen Âge : le Parochiale Suevorum, aussi connu comme Divisio Theodemiri d'après le roi Théodémir) qui ordonna sa création. Ce texte extraordinaire liste 134 paroisses — 107 ecclesiae et 27 pagi — organisées en 13 diocèses réparties en deux provinces métropolitaines : Braga au sud et Lugo au nord. C'est le document le plus important pour localiser peuples et établissements dans la Gallaecia post-romaine, sans équivalent dans aucune autre région de l'ancien Empire occidental.

Le Diocèse d'Ourense (Auriense) — l'un des cinq nouveaux sièges épiscopaux créés spécifiquement sous les Suèves — dépendait du Métropolitain de Lugo. Ses paroisses comprenaient Palla Aurea (Ourense elle-même), Bibalos (identifiée avec Temes dans la région du Ribeiro), Verugio, Teporos, Geurros, Pincia, Cassavio, Verecanos, Senabria et Calapacios. La paroisse de Bibalos — couvrant le cœur du Ribeiro — est l'unité administrative qui englobait le plus probablement les territoires de Ribadavia, Castrelo de Miño et Cartelle au VI^e siècle. Le Parochiale créa le cadre qui évoluerait vers le système paroissial galicien actuel — sans doute la plus ancienne structure administrative ininterrompue d'Europe occidentale issue d'un acte politique spécifique.

Le Ribeiro Sous les Suèves : Vignobles, Moines et Vin Sacramentel

Quand les Suèves arrivèrent en 409, ils héritèrent d'un paysage déjà façonné par quatre siècles de viticulture romaine. Les vallées abritées de l'Avia, du Miño) et de l'Arnoia — où se trouvent Ribadavia, Castrelo de Miño et Cartelle — produisaient du vin depuis au moins le IIIe siècle, comme en témoigne le pressoir rupestre du Castro de Santa Lucía à Astariz. L'historien Orose, écrivant vers 417, nota que les barbares avaient « maudit leurs épées et se tournèrent vers la charrue », suggérant qu'ils adoptèrent les pratiques agricoles existantes, y compris la viticulture.

La conversion au catholicisme ajouta un puissant moteur pour la vinification. Avec 134 paroisses établies sous le Parochiale Suevorum, chacune nécessitant du vin sacramentel pour l'Eucharistie, la demande de vin s'inscrivit au cœur même de la gouvernance chrétienne. Les fondations monastiques de Martin de Braga avaient besoin de vin liturgique, et la tradition monastique qu'il établit fleurirait plus tard dans le Ribeiro. Le Monastère de San Clodio à Leiro, près de Ribadavia — possiblement fondé dès le VIe siècle, bien que mieux documenté depuis 928 — deviendrait l'épicentre de la viticulture médiévale de la région. Les moines bénédictins puis cisterciens de San Clodio furent des pionniers de la culture de la vigne, produisant des vins qui atteignaient le nord de l'Europe via les marchands du Chemin de Saint-Jacques.

LE PEUPLE Fusion Galaïco-Romaine

Épées en Charrues : Un Peuple Renaît

L'intégration des Suèves avec la population galaïco-romaine est l'une des histoires les plus remarquables de fusion culturelle dans l'Europe du haut Moyen Âge. Contrairement à de nombreuses migrations germaniques marquées par le déplacement et le conflit, l'établissement suève en Gallaecia se caractérisa par une assimilation relative-

ment rapide. L'historien Orose, originaire de Gallaecia et écrivant seulement huit ans après l'arrivée des Suèves, écrit qu'ils « maudirent leurs épées et se tournèrent vers la charrue ». Aucun conflit entre la population locale et les Suèves n'est attesté entre 411 et 430, bien que les raids d'Herméric à partir de 430 aient provoqué une résistance farouche des Gallaeciens avant le rétablissement de la paix en 438. Les Suèves s'installèrent principalement dans les zones urbanisées — Braga, Porto, Lugo, Astorga — se dispersant graduellement vers les zones rurales comme la vallée du Miño, où se trouvent Ribadavia, Castrelo de Miño et Cartelle.

Les Suèves adoptèrent rapidement le latin vulgaire local, abandonnant leur langue germanique en quelques générations. Ils embrassèrent le christianisme — d'abord catholique, puis arien, puis à nouveau catholique — et fusionnèrent leur gouvernance avec le cadre administratif romain existant. Dans les campagnes, les schémas d'habitat changèrent : la population se déplaça graduellement des villas romaines de plaine vers les hauteurs, et les pratiques funéraires passèrent des cimetières extra-muros romains aux sépultures près des basiliques nouvellement construites. Le Miño) servait de corridor de communication principal au sein du royaume, faisant des communautés riveraines de Castrelo de Miño et Cartelle des maillons essentiels de la géographie intérieure du royaume. Le caractère profond de la culture galicienne — sa vie rurale centrée sur la paroisse, son orientation atlantique, sa fusion du christianisme latin avec des traditions plus anciennes — s'est forgé de manière décisive dans le mélange des mondes ibéro-romain et suève.

Les Wisigoths — Loi et Foi

Le code juridique wisigothique — régissant le mariage, l'héritage et la tenure foncière — posa les fondations du système d'hidalguía qui définirait l'ordre social du Ribeiro pendant des siècles. Le Liber Iudiciorum demeura la loi en vigueur en Galice pendant une bonne partie de la Reconquista, et ses principes sur la propriété et le statut noble façonnèrent les institutions que chaque génération ultérieure rencontrerait.

LA CONQUÊTE 585 ap. J.-C.

La chute des Suèves : la Gallaecia devient province gothique

La fin de l'indépendance suève ne fut pas un choc de civilisations, mais une crise dynastique qui offrit à Léovigild le prétexte recherché. Après la mort du roi Miro) en 583, son jeune fils Eboric hérita du trône. En moins d'un an, Audeca s'empara du pouvoir, épousa Sise-guntia et enferma le roi légitime dans un monastère.

En 585, Léovigild lança une campagne décisive en Gallaecia. Ses troupes ravagèrent la région, vainquirent les Suèves et avancèrent vers Braga. Jean de Biclar rapporte la capture d'Audeca, du trésor royal et des grands du royaume. La révolte de Malaric fut rapidement écrasée. Le royaume suève devint la sixième province du royaume wisigoth de Tolède.

LE GOUVERNEMENT La Province

La province lointaine de Tolède : ducs, évêques et continuité

La conquête wisigothe n'a pas brisé la société galicienne : elle l'a absorbée. L'organisation territoriale héritée des Suèves fut intégrée au nouvel ordre provincial. Les diocèses catholiques suèves continuèrent à fonctionner normalement.

La Galice) fut gouvernée par un dux provinciae nommé par Tolède, tandis que l'administration quotidienne de la justice et des affaires civiles incombait de plus en plus au comes civitatis (comte) et aux évêques. Braga conserva son rang de siège métropolitain, et les réformes de Recceswinthe restituèrent les diocèses lusitaniens à la Lusitanie, réduisant également les ateliers monétaires galiciens à trois : Lugo, Braga et Tui.

Léovigild imposa d'abord l'arianisme, avec des évêques ariens à Lugo, Porto, Tui et Viseu. Ce système dual prit fin au IIIe concile de Tolède (589). Vers 701, Egica envoya son fils Wittiza gouverner la Galice depuis Tui comme sous-roi.

LA CONVERSION 589 ap. J.-C.

De l'arianisme à l'orthodoxie : Récarède et le IIIe concile de Tolède

La conquête de Léovigild réintroduisit l'arianisme dans une région que Martin de Braga avait patiemment convertie au catholicisme quelques décennies auparavant. Des évêques ariens furent installés à Lugo, Porto, Tui et Viseu aux côtés de la hiérarchie catholique existante. Pour les habitants de la Gallaecia, qui avaient connu la conversion de Martin de leur vivant, ce retournement dut être profondément déstabilisant. Mais la restauration arienne fut de courte durée.

Le 8 mai 589, Récarède convoqua le III^e concile de Tolède et abjura publiquement l'arianisme devant soixante-douze évêques d'Hispanie, de Gaule et de Gallaecia. Quatre évêques de diocèses suèves de Gallaecia renoncèrent formellement à l'arianisme : Beccila de Lugo, Gardingus de Tui, Argiovittus de Porto et Sunnila de Viseu. Malgré des résistances — une conspiration arienne fut découverte et son meneur Segga puni par l'amputation des mains et l'exil en Galice — l'issue fut décisive : la foi catholique fut restaurée comme seule orthodoxie du royaume, unissant Wisigoths, Suèves et Hispano-Romains sous un même credo.

LES ÉGLISES Pierre et Foi

Santa Comba, San Xes et l'architecture de la foi

La période wisigothe a légué à la province d'Ourense deux des plus remarquables monuments préromans de toute l'Espagne — des églises dont les arcs en fer à cheval, la pierre sculptée et la beauté austère témoignent d'une foi bâtie pour durer dans la pierre.

Santa Comba de Bande, dans la vallée du Limia) à environ 70 kilomètres au sud d'Ourense, est considérée comme l'un des plus importants monuments du haut Moyen Âge en Galice et l'une des plus anciennes églises conservées d'Espagne. Bâtie sur un plan en croix grecque inscrit dans un rectangle de 12 sur 18 mètres, elle présente des voûtes en berceau, une abside en fer à cheval et une lanterne surélevée au croisement. Quatre colonnes de marbre remployées des thermes romains de Bande soutiennent l'arc triomphal avec des chapiteaux corinthiens. Monument national depuis 1921, des datations récentes situent sa construction vers 751-789, ce qui en ferait un exemple très précoce d'architecture mozarabe.

La chapelle de San Xes (San Ginés) de Francelos — à seulement 2 kilomètres de Ribadavia — est un petit édifice à nef unique de 8,6 sur 5,75 mètres. Bien que le bâtiment actuel date du IX^e siècle, il faisait partie d'un ancien monastère wisigothique aujourd'hui disparu. Sa façade extraordinaire conserve des éléments préromans de premier ordre : un arc en fer à cheval d'influence wisigothe, des demi-colonnes ornées de motifs de vigne stylisés, des chapiteaux corinthiens, deux scènes bibliques sculptées et une célèbre fenêtre ajourée à fleurs à huit pétales. Monument national depuis 1951.

Ce qui rend ces églises remarquables n'est pas seulement leur âge ou leur architecture, mais ce qu'elles représentent : des communautés qui bâtissaient en pierre quand la majeure partie de l'Europe construisait encore en bois. L'arc en fer à cheval de San Xes de Francelos se dresse à seulement deux kilomètres de Ribadavia — assez près pour que les habitants médiévaux du quartier juif puissent l'apercevoir depuis la Porta Nova. Le fait que ses reliefs bibliques aient survécu à la révolte irmandiña, aux guerres napoléoniennes et à quatre siècles d'abandon dit quelque chose du granit, et quelque chose du peuple qui a choisi de bâtir avec.

LE DROIT 654 ap. J.-C.

Le Liber Iudiciorum : une loi pour tous les peuples

En 654, le roi Recceswinthe promulgua le Liber Iudiciorum — le Livre des Jugements — au VIII^e concile de Tolède. Ce fut le premier code juridique de l'Europe occidentale post-romaine à s'appliquer également à tous les sujets, sans distinction d'origine ethnique, abolissant la séparation séculaire entre le droit romain et le droit gothique.

L'ouvrage, monumental, comprenait douze livres et plus de 500 lois couvrant le droit civil et pénal, la famille, la propriété et l'héritage, la procédure judiciaire, les obligations militaires et les affaires ecclésiastiques. Rédigé en latin, il conjugait l'héritage juridique romain — notamment le Code théodosien et des éléments du droit justinien —, les coutumes germaniques et le droit canonique.

Pour la Galice, le *Liber Iudiciorum* eut des conséquences profondes et durables. Il mit fin à toute distinction juridique entre Suèves et Hispano-Romains, créant une identité légale unifiée — *hispani* — à travers la province. Au Xe siècle, des chartes monastiques de Celanova et de Samos l'invoquaient encore comme loi en vigueur.

PARTIE II

Le Monde Médiéval

Le Moyen Âge apporta de nouveaux peuples et de nouvelles institutions au Ribeiro. Les marchands juifs séfarades transformèrent Ribadavia en l'une des villes les plus prospères de Galice. Les moines français introduisirent la viticulture cistercienne et le Chemin de Saint-Jacques. Les ordres militaires construisirent des commanderies à travers la campagne. Ensemble, ils créèrent le monde médiéval que les maisons nobles allaient hériter.

Les Juifs Séfarades — Vin, Commerce et Exil

Les marchands juifs qui transformèrent Ribadavia en la ville la plus prospère de Galice étaient les voisins de tous ceux qui vivaient dans les paroisses environnantes. Dans une région où les vies chrétiennes et juives s'entrelaçaient à travers le commerce, la viticulture et la défense commune, l'Expulsion de 1492 et l'Inquisition qui suivit détruisirent un monde que les communautés du Ribeiro avaient connu pendant des siècles.

ENTRE LA LÉGENDE ET LA PIERRE Antiquité à la fin de l'époque romaine

Entre la légende et la pierre

La tradition juive soutient depuis longtemps que les Séfarades — les juifs de la péninsule Ibérique — arrivèrent dans la terre qu'ils appelaient Séfarad dans la plus lointaine antiquité. Le grand érudit Isaac Abravanel affirma — dans son commentaire sur Zacharie — que sa famille était venue dans la Péninsule après la destruction du Premier Temple, une tradition les plaçant à Séville depuis près de deux mille ans. Le Malbim identifia le Tarsis biblique — le lieu vers lequel Jonas s'enfuit, le point le plus occidental du monde connu — avec Tartessos dans le sud de l'Espagne, une identification aujourd'hui largement corroborée par l'archéologie, bien que des autorités rabbiniques antérieures (Ibn Ezra, Rachi) l'aient située en Afrique du Nord. Si des marchands juifs accompagnèrent les commerçants phéniciens qui naviguèrent vers Gadir et la côte de l'étain de Galice), alors les ra-

cines de Séfarad pourraient s'entrelacer avec l'aube même du commerce méditerranéen dans l'Atlantique.

Pourtant, entre la légende et l'archéologie s'étend un vaste silence. Les premières preuves tangibles de la présence juive en Ibérie sont modestes : une inscription trilingue — en hébreu, latin et grec — sur le sarcophage d'un enfant trouvé à Tarragone, datant de la période impériale romaine ; une mosaïque à Elche du premier siècle qui décorait presque certainement le sol d'une synagogue ; une pierre tombale d'Adra portant le nom d'une enfant juive, Annia Salomonula, du troisième siècle. À l'extrême ouest, une dalle de marbre découverte près de Silves) en Algarve portant le nom hébreu Yehiel constitue l'une des plus anciennes preuves archéologiques de la péninsule occidentale — remarquablement, trouvée dans une villa romaine, témoignage de la vie juive dans la Lusitanie rurale.

L'apôtre Paul lui-même exprima son intention de se rendre en Hispanie dans son Épître aux Romains — un passage que les premiers commentateurs juifs interprétèrent comme la confirmation que des communautés juives organisées existaient déjà sur place. Le concile d'Elvire, convoqué vers 300 après J.-C. près de Grenade), promulgua des canons réglementant spécifiquement les relations entre juifs et chrétiens — preuve que, à la fin de la période romaine, la population juive était suffisamment importante pour alarmer le clergé. Le canon 16 interdisait les mariages mixtes avec les juifs en des termes plus sévères que ceux appliqués aux païens. La sévérité de ces canons révèle la réalité qu'ils cherchaient à supprimer : dans l'Hispanie romaine, les juifs et les premiers chrétiens étaient voisins, compagnons de table et partenaires de mariage — des communautés pas encore pleinement séparées, probablement issues du même stock diasporique.

En Galice plus précisément, la trace documentaire ne commence qu'au onzième siècle. Mais l'intégration profonde de la région dans les réseaux commerciaux phéniciens et romains — les mêmes routes de l'étain, les mêmes corridors fluviaux, les mêmes ports atlantiques — rend plausible que des marchands et colons juifs aient atteint le nord-ouest bien avant qu'aucun parchemin n'ait consigné leurs noms. Ce qui est certain, c'est ceci : lorsque les documents médiévaux commencent, les juifs de Galice étaient déjà là, déjà essentiels, déjà tissés dans les fibres économiques de la terre.

LES COMMUNAUTÉS Xle-XVe siècles

Les communautés juives de Galice

Au haut Moyen Âge, des communautés juives — connues sous le nom d'aljamas — s'étaient établies à travers la Galice. La Jewish Encyclopedia de 1906 recense des implantations à Allariz, Coruña, Orense, Monforte, Pontevedra, Rivadavia et Rivadeo, outre des juifs isolés dispersés sur tout le territoire. Dans la plupart des villes, il s'agissait de modestes communautés de quelques dizaines de familles, bien que Ribadavia — la Jérusalem de Galice — se soit développée en un centre majeur dont le poids économique rivalisait avec des villes bien plus grandes. Dans toute la région, les juifs servaient comme collecteurs d'impôts et administrateurs financiers pour la noblesse galicienne, comme marchands de vin exportant le Ribeiro) vers les cours d'Europe, et comme intermédiaires dans les réseaux commerciaux reliant la côte atlantique à l'intérieur des terres.

Le plus ancien incident documenté de l'histoire juive galicienne date de 1044, lorsque des marchands juifs — probablement d'Allariz — furent attaqués par un certain Arias Oduariz alors qu'ils voyageaient sous la protection du noble D. Menéndez González. Menéndez leva

une force armée, poursuivit les assaillants et récupéra les soies et autres biens qui avaient été pris. Ce petit épisode en révèle beaucoup : les juifs étaient déjà engagés dans le commerce de luxe, ils circulaient sous patronage noble, et leur protection était jugée digne d'une expédition militaire. Au fil du temps, la relation s'approfondit — des familles juives se marièrent avec la petite noblesse galicienne, forgeant des liens de sang autant que de commerce. Ces alliances se révéleraient dangereuses : lorsque l'Inquisition arriva, les lignées conversos entrelacées avec les maisons hidalgas) firent de la question de la limpieza de sangre (pureté de sang) une affaire non seulement de foi, mais d'héritage et d'honneur.

L'établissement formel des juderias s'accéléra sous les chartes royales. Ferdinand II accorda à Ribadavia son Foro Real en 1164, créant les conditions pour qu'une classe marchande — incluant des commerçants juifs — puisse prospérer. Aux douzième et treizième siècles, la juderia de Ribadavia s'était cristallisée dans le quartier qui subsiste encore aujourd'hui, centré sur la rue anciennement connue sous le nom de Rua da Xuderia.

Ribadavia — connue comme la Jérusalem de Galice — était l'aljama la plus prospère du nord-ouest. Sa juderia, formée aux XIIe-XIIIe siècles, était soutenue par le commerce du vin de Ribeiro et son exportation vers l'Italie, la Flandre, l'Angleterre et l'Allemagne. En 1386, lorsque le duc de Lancastre assiégea la ville, chrétiens et juifs combattirent côte à côte pour la défendre.

A Coruña abritait la plus grande école d'enlumineurs juifs d'Europe, dont le maître Abraham ben Judah ibn Hayyim. La première attestation de la présence juive date de 1375, bien que la communauté se soit rapidement accrue avec l'arrivée de réfugiés fuyant les persécutions

castillanes. C'est là qu'en 1476 fut créée la Bible de Kennicott — le plus magnifique manuscrit hébreu du Moyen Âge.

Allariz possédait une communauté florissante dans le quartier de Socastelo, hors les murs. En 1289, le prieur du monastère se plaignit, et Isaac Ishmael — chef de l'aljama — reçut l'ordre de maintenir les juifs à l'intérieur du quartier.

Tui), à la frontière portugaise, avait une présence juive datant d'au moins le XI^e siècle. Une menorah) à sept branches sculptée dans le cloître gothique de la cathédrale demeure comme témoin permanent. Les noyaux de la juderia se trouvaient dans la rue Oliveira et la rue Canicouva, où la maison du XVe siècle de Salomon Caadia est toujours debout. La Torre do Xudeu (Tour du Juif) marque la limite du quartier.

A Ourense, les juifs s'installèrent dès le XI^e siècle, avec 30 à 40 familles à l'époque médiévale. En 1489, un acte de protection fut émis contre des chevaliers tentant d'attaquer la communauté. La juderia bordait originellement la Rua Nova mais fut déplacée en 1488 vers un site près de la Fuente del Obispo.

Monterrei et Verin se trouvaient à la porte du Portugal, siège des puissants comtes de Monterrei. Les registres de l'Inquisition y placent des familles conversos, dont Felipe Álvarez, décrit comme « natural de Tamaguelos — Verin ». La ville-forteresse servait à la fois de refuge et de corridor pour les familles juives circulant entre la Galice et le nord du Portugal.

Monforte de Lemos avait une population juive initialement clairsemée qui s'accrut après 1147, lorsque des réfugiés fuirent l'invasion almohade du sud de l'Ibérie. Au XIV^e siècle, des juifs servaient à la cour des comtes de Lemos. Après les massacres de 1391, Monforte ac-

cueillit des réfugiés de Castille. Des étoiles de Salomon sont gravées dans les pierres de taille de la Torre da Homenaxe.

Pontevedra était une ville portuaire avec des marchands juifs et des collecteurs d'impôts documentés. Les registres de l'Inquisition placèrent plus tard des familles conversos ici, dont Beatriz Gómez, née à Ribadavia, mariée au riche marchand Francisco Denis. La rue Falaqueira reliait la juderia entre la Porta Nova et la Pescaderia.

RIBADAVIA XIIe-XVIIe siècles

Ribadavia : vin, foi et commerce

Au Moyen Âge, la ville de Ribadavia était riche, dotée d'une importance politique et économique dans laquelle les commerçants juifs jouaient un rôle majeur. Leur communauté soutenait son économie par le commerce du vin de Ribeiro) — exportant le précieux vin blanc des vallées de l'Avia) et du Mino) vers les royaumes péninsulaires et au-delà : en Italie, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Irlande et en Angleterre. La juderia n'était pas un simple ghetto mais un quartier commercial florissant, et ses habitants excellaient dans l'administration des biens, dans les métiers artisanaux, et surtout comme intermédiaires reliant la viticulture galicienne aux marchés de l'Europe.

Le quartier juif se forma aux XIIe et XIIIe siècles, bénéficiant de l'installation de juifs depuis le Xe siècle dans les terres voisines de Celanova et de la présence d'un puissant groupe de marchands à la suite de la charte de Ferdinand II en 1164. Le noyau de la juderia s'étendait de la Plaza Mayor à la muraille médiévale. L'artère principale était la rue anciennement connue sous le nom de Rua da Xuderia — plus tard rebaptisée Merelles Caula — allant de la Plaza Mayor à la Praza da Madalena, où l'on croit que se trouvait la synagogue. De là, par la

Praza de Buxan, le quartier descendait vers la Porta Nova de Abaixo, la porte méridionale par laquelle on atteignait le fleuve Mino.

L'épisode le plus dramatique de la juderia médiévale survint en 1386, lorsque le duc de Lancastre — marié à la fille aînée du feu roi Pierre Ier — envahit la Galice pour revendiquer le trône de Castille. Ribadavia fut assiégée par plus de 2 000 lanciers et archers anglais sous les ordres de Sir Thomas Percy). Selon la chronique contemporaine de Froissart, chrétiens et juifs combattirent ensemble pour défendre la ville. Les Anglais prirent Ribadavia à l'aide d'une spectaculaire tour de siège sur roues, et à leur entrée, pillèrent en particulier les maisons juives. Froissart affirma qu'il y avait quinze cens — quinze cents — juifs à Ribadavia.

Cette cohabitation — convivencia — semble avoir été largement cordiale. Juifs et chrétiens partagèrent la défense de leur ville. Même après le décret d'expulsion de 1492, de nombreux juifs de Ribadavia choisirent de se convertir plutôt que de partir, et la communauté se poursuivit, transformée mais non détruite, dans les réseaux conversos des XVIe et XVIIe siècles.

La juderia de Ribadavia est l'un des quartiers juifs les mieux préservés d'Espagne et membre du Red de Juderias — Caminos de Sefarad. Le Centro de Información Judía de Galicia (Musée séfaraïte de Galice) est installé dans le Pazo de los Condes sur la Plaza Mayor. Chaque mois d'août, la Festa da Istoria commémore le patrimoine médiéval de la ville, avec notamment la reconstitution d'un mariage juif. La Casa de la Inquisicion se dresse au 25 Rua de San Martino — cinq écus héraldiques sur sa façade proclament la puissance des lignages Puga, Mosquera et Bahamonde. Jusqu'à récemment, A Tafona da Herminia (la boulangerie d'Herminia) vendait des confiseries séfaraïtes tradi-

tionnelles préparées d'après d'anciennes recettes familiales — farine d'amande, dattes, sésame et cardamome.

LA BIBLE 1476

La Bible de Kennicott

Le mercredi, troisième jour du mois d'Av de l'an 5236 de la Création — le 24 juillet 1476 — le scribe Moïse ibn Zabarah acheva la plus magnifique Bible hébraïque du Moyen Âge. Il la termina dans la ville d'A Coruña, dans la province de Galice, sur la côte nord-ouest de l'Espagne. La commande venait d'Isaac, fils du feu Don Salomon de Braga — un orfèvre issu d'une famille juive portugaise établie en Galice. Les enluminures étaient l'œuvre de Joseph ibn Hayyim, considéré comme le maître le plus éminent de l'art du manuscrit juif dans toute l'Europe.

La Bible de Kennicott est un manuscrit complet de la Bible hébraïque (Tanakh) — les cinq livres de la Torah, les Prophètes et les Hagiographes — accompagné du traité grammatical *Sefer Mikhlol* du rabbin David Kimhi. Il comprend 462 feuillets de vélin, de près de 30 centimètres de hauteur, écrit en écriture carrée séfarade impeccable avec l'appareil massorétique complet. Plus de 200 pages flamboient d'enluminures : de somptueux tapis ornés, des silhouettes en feuille d'or, des décorations marginales intégrant le symbolisme juif aux influences gothiques ibériques, et d'extraordinaires lettres zoomorphes et anthropomorphes dans le colophon de l'artiste. Le roi David sur son trône. Jonas avalé par le grand poisson. Balaam consultant un astrolabe. La collaboration entre le scribe et l'enlumineur était, selon l'historien Cecil Roth, exceptionnellement étroite — chose rare dans ce type d'ouvrage.

Ce qui rend le manuscrit plus extraordinaire encore, c'est sa chronologie. Il fut créé seulement seize ans avant le décret de l'Alhambra de 1492, qui expulsa tous les juifs d'Espagne. La Bible de Kennicott est le dernier grand acte d'une civilisation sur le point d'être anéantie. Isaac de Braga, qui avait commandé ce trésor, fut parmi ceux qui partirent. Le périple subséquent de la Bible à travers l'Afrique du Nord, Gibraltar, et finalement entre les mains de l'hébraïsant anglais Benjamin Kennicott à Oxford reste en partie mystérieux. Elle réside aujourd'hui à la Bodleian Library, où elle est reconnue comme la Bible hébraïque la plus somptueusement enluminée ayant survécu de l'Espagne médiévale.

A Coruña n'était pas un avant-poste marginal de la culture juive — elle abritait la plus grande école d'enlumineurs juifs d'Europe. Abraham ben Judah ibn Hayyim, actif au milieu du XVe siècle, était considéré comme le premier maître du continent dans l'art de mélanger les couleurs pour les manuscrits. La population juive de la ville s'était accrue rapidement au cours du bas Moyen Âge, grossie par les réfugiés fuyant les persécutions en Castille et au Portugal. Dans ce creuset de déplacement et de résilience culturelle, la Bible de Kennicott vit le jour — un chef-d'œuvre défiant, créé au bout du monde, au bord du temps.

En novembre 2019, la Bible fut prêtée à la Galice pour la première fois en 527 ans et exposée au Museo Centro Gaias à Santiago de Compostela. Le Centro de Información Judía de Galicia à Ribadavia possède un système numérique permettant aux visiteurs de feuilleter le manuscrit page par page. Un fac-simile est conservé par la Real Academia Galega de Belas Artes à A Coruña. La Comunidade Xudea Bnei Israel de Galiza milite depuis 2015 pour le retour permanent de la Bible à A Coruña.

Le malsín et l'autodafé

Après le décret d'expulsion de 1492, la communauté juive de Ribadavia ne disparut pas — elle se transforma. De nombreux juifs acceptèrent le baptême et restèrent comme conversos (nouveaux chrétiens), pratiquant extérieurement le catholicisme tout en maintenant en privé la foi de leurs ancêtres. Pendant près d'un siècle, ils vécurent dans une paix relative. Le tribunal de l'Inquisition le plus proche de la Galice était à Valladolid, assez éloigné pour que sa portée s'étende rarement au nord-ouest isolé. Les conversos portugais fuyant les persécutions de l'Inquisition de Coimbra en 1522 trouvèrent refuge dans le Ribeiro, attirés par l'économie viticole florissante. Dans les années 1570, une seconde vague de conversos portugais était arrivée, s'intégrant rapidement dans la vie civique de la ville. Certains accédèrent à des positions de premier plan — Felipe Álvarez devint Procurador General de Ribadavia ; Juan López Hurtado servit comme Regidor de la ville.

Cet équilibre fragile se brisa en 1575, lorsque le Tribunal de l'Inquisition fut établi à Santiago de Compostela, amenant la machinerie de la persécution directement aux portes de la Galice. Même alors, deux décennies de plus s'écoulèrent avant que la catastrophe ne frappe.

En 1606, un homme nommé Jerónimo Bautista de Mena — lui-même converso, né à Ribadavia — remit au Tribunal de Santiago une liste nommant environ deux cents personnes comme pratiquants de rites juifs. Il accusa sa propre mère, Ana Méndez, sa sœur Ana de Mena (âgée de 17 ans) et son frère Nicolas (âgé de 7 ou 8 ans). Le motif, selon la tradition locale, était la vengeance — il avait reçu un héritage

moindre que ses frères. Jerónimo Bautista de Mena fut retrouvé mort dans la rue en 1607, assassiné par une main inconnue.

Mais le mal était fait. Le 11 mai 1608, sur la Plaza de la Quintana à Santiago de Compostela, un autodafe fut tenu. Quarante-deux personnes de Ribadavia et de la région environnante furent condamnées à des peines allant de la confiscation des biens à l'emprisonnement, jusqu'à la mort. Les charges étaient identiques dans chaque cas : vivre selon la Loi de Moïse, observer le Shabbat, jeûner à Yom Kippour, préparer de la viande casher et réciter les psaumes sans le Gloria Patri.

Les condamnés n'étaient pas des personnages marginaux — ils constituaient l'ossature civique et commerciale de Ribadavia. Felipe Álvarez, Procurador General de la ville, fut arrêté avec quatre de ses fils. Xeronimo de Morais, conseiller municipal de soixante ans, endura la torture sans avouer. Xoan López Hurtado, Regidor et greffier, ne fut traité avec clémence que parce qu'il avait de jeunes enfants — dont deux aveugles — tandis que sa femme Beatriz Méndez reçut la sentence la plus lourde à sa place. Fernando Gómez, un marchand de Vila Flor qui avait vécu dans la Loi de Moïse pendant près de trente ans, surmonta lui aussi le chevalet sans rien ajouter à sa confession. Parmi les femmes, Leonor Gómez — soixante-huit ans, veuve de l'avocat Marcos López, que l'Inquisition qualifiait de « maître des judaizantes » — déjoua entièrement la torture. Xinebra Vázquez, soixante-douze ans, fut mise au chevalet malgré sa fragilité et ne confessa rien. Maria Vázquez, soixante ans, invalide, fut déshabillée et subit deux tours de roue — et tint bon. La machinerie de l'Inquisition brisait les corps, mais ne brisait pas toujours le silence.

Derrière la liste des noms se trouvaient des réseaux familiaux distincts, chacun avec sa propre histoire. Le clan Morais constituait une se-

conde dynastie de pouvoir converso à Ribadavia, parallèle a celle des Álvarez. Xeronimo de Morais était conseiller municipal ; son frère Antonio « le marcheur » vivait de ses rentes ; son fils Antonio était venu de Mirandela au Portugal ; sa fille Isabel, veuve de vingt-six ans de Salvaterra, confessa huit années dans l'ancienne loi, instruite par sa mère. Leur père, Alonso Rodríguez de Morais, était déjà mort en 1608 — mais l'Inquisition ouvrit une procédure contre sa mémoire, l'accusant d'avoir maudit un serviteur qui avait invoqué le nom de Jesus. Un réseau distinct rayonnait depuis Vila Flor au Portugal : Marcos López, l'avocat que l'Inquisition qualifiait de « maître des judaizantes », avait enseigné la Loi de Moïse avec une Bible hébraïque et financé la fuite de judaizantes hors d'Espagne. Sa veuve Leonor Gómez lui survécut et survécut au chevalet. Fernando Gómez et Manuel Gómez, également de Vila Flor, étaient des marchands — le nerf commercial de la migration converso portugaise vers le Ribeiro.

La tragédie la plus intime fut peut-être celle du foyer de Fernando Álvarez « le vieux » et de Catalina de Leon. Catalina, âgée de trente-deux ans, originaire d'Ourense, avait enseigné la Loi de Moïse à ses filles Isabel (quinze ans) et Felipa (dix-sept ans) — et l'avait elle-même apprise de sa mère et de sa grand-mère. Lors du second autodafe, le 22 février 1609, toutes trois furent condamnées. Toutes trois avaient été dénoncées par le propre mari de Catalina.

Duarte Coronel de Salvaterra — âgé de trente ans, dénoncé entre autres par sa propre épouse, Ana de Mena, sœur du malsin — confessa trois années dans la Loi de Moïse. Simon Pereira, étudiant en médecine de Pontevedra, admit sept années comme juif public à Pise, où il avait été circoncis et avait pris le nom d'Isaac — et en 1609, il échangea sa sentence contre une liberté immédiate par un accord financier avec le Saint-Office. Le vieux tailleur Alvaro Vázquez de Va-

lenca do Mino — soixante-neuf ans, malade — fut soumis au chevalet malgré son état et reçut deux cents coups de fouet en plus de la prison perpétuelle. Puis, le 8 septembre 1610, l'Inquisition organisa un dernier auto particular : quatre judaizantes déjà morts furent brûlés en effigie, leur mémoire et leur réputation formellement détruites. Parmi eux se trouvait Marcos López, l'homme qui avait garde la Bible hébraïque. Et parmi eux se trouvait le malsin lui-même — Jerónimo Bautista de Mena — accusé par seize anciens complices des rites mêmes qu'il avait dénoncés.

« Tout à Ribadavia se déroulait normalement — la communauté crypto-juive coexistait harmonieusement avec les autres habitants de la ville. Mais soudain, les fondements de la coexistence tremblèrent, et un éclair d'effroi parcourut les corps de ses habitants en apprenant que l'Inquisition préparait la publication d'un edit de foi. » — Jose Ramon Estevez Pérez, "La tumba de Felipe Álvarez, judaizante" (2017)

FELIPE ÁLVAREZ v. 1549 - avant 1624

Felipe Álvarez, judaizante

Felipe Álvarez, né vers 1549 à Tamaguelos, Verin (Ourense), était apothicaire (boticario), fermier d'impôts sur les denrées alimentaires (arrendador de la sisa) et marchand qui s'éleva au rang de Procurador General de Ribadavia — de fait le premier responsable financier de la ville. C'était un homme de moyens considérables, propriétaire de vignobles, de biens urbains sur la Plaza Mayor, et tenant un foyer d'un certain rang. Il était aussi, comme il le confessa sous interrogatoire, un homme qui avait vécu dans la Loi de Moïse pendant vingt-trois ans.

Felipe se maria deux fois. Sa première épouse fut Isabel Méndez, dont il eut au moins sept enfants : Francisco Méndez (licencié), Gaspar Álvarez (étudiant en droit à Salamanque), Antonio Méndez, Baltasar Méndez, Ana, Isabel Méndez la jeune et Maria Álvarez. Sa seconde épouse fut Justa Rodríguez de Duenas, dont il eut Pedro Álvarez de Duenas et possiblement d'autres enfants non nommés. L'un de ses fils, Fernando Álvarez de Morais (« le jeune », marchand de draps), épousa Barbara Enríquez — dont la sœur Ana Rodríguez épousa Enrique Coronel, reliant la famille à l'illustre lignée des Coronel.

Lorsque l'Inquisition arrêta Felipe, elle trouva un homme sans remords dans sa foi. Lors de son interrogatoire, il admit être descendant de la nation hébraïque. Il confessa observer la kashrut — purifiant, égouttant et déveinant la viande que sa famille consommait. Il avait jeûné à Yom Kippour (le « Día Grande », le dixième de septembre) sans manger ni boire jusqu'à la tombée de la nuit. Il avait observé le Shabbat, portant des chemises propres et s'abstenant de travailler. Il récitait les psaumes de pénitence sans le Gloria Patri, et il priait la Amidah) (la prière debout) et le Shema Israel. Il avait enseigné ces pratiques à ses quatre fils — qui furent tous arrêtés à ses côtés.

Les témoignages de ses fils révèlent la texture de la vie converso. Fernando Méndez, âgé de 23 ans, déclara que son père lui avait enseigné la Loi de Moïse neuf ans plus tôt. Il préparait la viande casher de ses propres mains, « avec la plus grande dissimulation dont il était capable ». Il rêvait de fuir en Turquie avec son codétenu Simon Pereira pour vivre librement en tant que juifs — il prendrait le nom de David, et Simon deviendrait Isaac. Gaspar Álvarez, âgé de 20 ans, étudiant en droit à Salamanque, confessa que le Jeudi saint 1605, lui et d'autres judaizantes avaient refusé de faire le chemin de croix. Il avait décidé qu'il souhaitait être circoncis.

Les verdicts de l'Inquisition furent dévastateurs : Antonio Méndez, âgé de vingt et un ans, fut relaxé — remis à l'autorité séculière pour exécution. Fernando Álvarez de Morais et Gaspar Álvarez furent condamnés à la prison perpétuelle ; Fernando mourut plus tard en captivité aux côtés de son épouse Barbara Enríquez. Francisco Méndez fut emprisonné. Felipe lui-même — le plus nommé par tous les autres, l'homme que l'Inquisition considérait comme le rabbin des juifs de Ribadavia — fut condamné à mort. Il devait être relaxé en personne. Mais Felipe racheta sa vie : en 1612, après que ses persécuteurs, les inquisiteurs Ochoa et Cuesta, eurent été expulsés de Galice, il négocia un pacte avec le Saint-Office, payant 11 000 reals pour commuer sa sentence.

Le litige qui s'ensuivit — documenté dans AHN, Inquisicion, Leg. 2029, Exp. 9 — révèle à la fois la brutalité et la résilience de la famille. Pedro Álvarez de Duenas, fils de Felipe issu du second mariage — lui-même encore mineur en 1624, auquel fut assigné son propre curador ad litem, Diego de Villar — négocia une composition de 150 ducats pour racheter les vignobles confisqués. Gaspar Álvarez, légalement déclaré loco furioso et mentecato (fou et imbécile) — bien que certains historiens soupçonnent qu'il ait simulé la folie pour échapper à une punition plus sévère — nécessitait un curateur legal. Quinze ans plus tard, le licencié Francisco Méndez lança une offensive renouvelée, arguant que les biens dotaux de sa mère Isabel Méndez avaient été illégalement saisis, car en droit castillan, la dot d'une épouse avait préséance même sur les droits de confiscation de l'Inquisition.

L'inventaire des biens confisqués se lit comme un plan cadastral du Ribadavia du XVII^e siècle : la Corredera de San Francisco (90 jornales — un immense domaine commercial), la Vina de la Pedreira, la Vina de la Costa, la Vina de San Lazaro, et la maison familiale sur la Plaza Mayor, en bordure de la Calle de la Zapateria. Quatre cents reales en argent

avaient été cachés avant l'arrivée des agents de confiscation. Felipe Álvarez était un homme de moyens considérables — un important viti-culteur et propriétaire foncier dans le Ribeiro, conduit à la ruine par la machinerie du Saint-Office.

Ayant échappé au bûcher, Felipe endura la confiscation de ses biens, l'habit pénitentiel (*sanbenito*) et la prison perpétuelle. Il fut finalement relâché, négociant le retour d'une partie de son patrimoine par de nouvelles compositions financières avec l'Inquisition. Il mourut avant novembre 1624 — assez âgé pour avoir sollicité le Saint-Office afin d'obtenir un tuteur pour ses petits-enfants Jerónimo et Mariana, les orphelins de Fernando Álvarez de Morais.

Le sort de ces orphelins est documenté dans un procès civil qui s'étendit de 1640 à 1649 (AHN, Inquisicion, 4552, Exp. 8). Après la mort de leurs deux parents, les enfants Mariana Enríquez et Jerónimo de Morais furent emmenés à Ferreiros, près de la frontière portugaise, pour vivre sous la garde de leur oncle et tante — Enrique Coronel et Ana Rodríguez. Leur curateur *ad litem*, Diego de Pardiñas, se battit pendant des années pour recouvrer la dot de leur mère Barbara Enríquez, d'un montant de 2 000 ducats — apportée à partir des biens du frère de Barbara, le Capitán Manuel Rodríguez, puis formalisée dans l'acte de 1608 par Ana Rodríguez et Enrique Coronel. Les mineurs arguaient que cette dot constituait une dette privilégiée, due avant les créances de confiscation de l'Inquisition. Face à eux se dressaient le Fiscal du Saint-Office, Fernando de Valmayor, et deux créanciers privés de Vilanova dos Infantes. Le tribunal trancha en faveur des orphelins : la dot maternelle avait préséance même sur le Fisc Royal. C'était une petite victoire — mais elle prouva que le droit castillan, lorsqu'il était poussé dans ses retranchements, pouvait encore protéger une famille du plein poids de la cupidité de l'Inquisition.

Felipe fut inhumé dans l'Iglesia de Santo Domingo de Ribadavia — la même église où Pedro Vázquez de Puga et Sancha Vella Mosquera, les familiers locaux de l'Inquisition, reposaient dans leurs tombes héraldiques. L'Inquisition considérait qu'un homme réconcilié, ayant purgé sa peine, était rendu au sein de l'Église. Sa pierre tombale, mesurant 1,90 mètre sur 0,64 mètre, est le seul marqueur funéraire connu d'un judaïsante confessé dans une église galicienne.

LA DIASPORA XVIIe-XIXe siècles

De Ribadavia au Nouveau Monde

L'autodafe de 1608 ne détruisit pas la communauté converso de Ribadavia — il la piégea. La plupart des familles n'avaient d'autre choix que de rester. Fuir, c'était s'exposer à la peine de mort et mettre en danger chaque parent resté sur place. Les condamnés purgèrent leurs peines, payèrent leurs compositions et revinrent dans une ville qui désormais les surveillait. Beaucoup se dispersèrent dans les villages et paroisses entourant Ribadavia — loin de la Casa de la Inquisición de la Rua de San Martino, loin des sanbenitos accrochés dans les églises, mais jamais loin des vignobles qui les nourrissaient. Le stigmate de la condamnation poursuivit ces familles pendant des générations. Dans une société obsédée par la *limpieza de sangre*, un nom converso était une marque qui fermait les portes — des chapitres cathédraux, des ordres militaires, des collèges universitaires et des mariages avantageux avec les maisons de vieux chrétiens. Le résultat était prévisible : les familles conversos se marièrent au sein de leurs propres réseaux, génération après génération, produisant des noyaux densément endogames liés par les mêmes patronymes, les mêmes paroisses et le même silence.

Pourtant, même avant que l'Inquisition ne frappe, certains conversos avaient discrètement entretenu des liens à l'étranger. Simon Pereira, codétenu de Felipe Álvarez, avait déjà été circoncis à Pise, où vivait son oncle Antonio Núñez. Fernando Méndez, fils de Felipe, rêvait de fuir en Turquie pour vivre librement en tant que juif sous le nom de David. Ce n'étaient pas de vaines fantaisies — c'étaient les fils d'un réseau clandestin qui reliait depuis longtemps les conversos galiciens aux communautés séfarades ouvertes d'Italie, de l'Empire ottoman et finalement du monde atlantique.

L'exemple le plus illustre — et le plus généalogiquement enchevêtré — est celui de la famille Senior Coronel d'Amsterdam. La branche amsterdamoise descend des frères Duarte et Antonio Saraiva, qui, en revenant au judaïsme, prirent les noms de David et Salomon Senior Coronel. Leur famille provenait presque certainement des réseaux conversos de Salvaterra de Mino et de la frontière galicio-portugaise, où les patronymes Saraiva et Coronel sont densément documentés. Parmi les Coronel de Salvaterra existait une tradition de descendance d'Abraham Senior, le dernier Rab Mayor de Castille, qui s'était converti sous la contrainte en 1492 et avait pris le nom de Fernando Pérez Coronel. Que les frères Saraiva fussent des descendants patrilinéaires directs d'Abraham Senior, reliés par la lignée féminine — ou qu'ils eussent simplement adopté le nom prestigieux en revenant au judaïsme, comme d'autres dans leur milieu — reste une question ouverte. Ce qui est certain, c'est que Duarte Saraiva atteignit Amsterdam avant 1604, commença avec Lisbonne pendant des années, et qu'en 1636 il s'était établi à Recife, au Pernambouc, où il possédait des moulins à sucre et affermaient des impôts. Son fils Isaac Senior Coronel passa même du temps à Pontevedra — suggérant que la famille avait encore de la parenté directe en Galice. Un descendant ultérieur, Nah-

man Natan Senior Coronel, émigra à Jérusalem en 1820 et devint un auteur religieux éminent. Son arrière-petit-fils, David Coren, siégea à la Knesset israélienne et fonda le kibboutz Bet HaArava sur la mer Morte — ignorant ses racines dans le pays frontalier de Salvaterra.

L'Enrique Coronel qui épousa Ana Rodríguez — sœur de Barbara Enríquez — vivait à Ferreiros, près de la frontière portugaise. C'est là que Mariana Enríquez et Jerónimo de Morais apparaissent ensuite sous la garde d'Enrique et d'Ana, et c'est de ce contexte qu'émerge la réclamation de la dot de 2 000 ducats que Diego de Pardiñas plaida des décennies plus tard. Cela place le groupe de parenté Coronel-Rodríguez au centre des réseaux conversos de Ribadavia sur le plan juridique et patrimonial au milieu du XVII^e siècle.

Les réseaux patronymiques qui émergent des registres de l'Inquisition de 1608 — Álvarez, Méndez, Rodríguez, Gómez, Fernandez, Coronel, Morais, Enríquez, Pereira — se lisent comme une carte de la diaspora séfarade elle-même. Ces mêmes noms apparaissent dans les communautés juives d'Amsterdam, des Açores, du Brésil, des Caraïbes et de l'Amérique espagnole coloniale. Les conversos de Ribadavia n'étaient pas un îlot isolé — ils étaient des nœuds dans un vaste réseau atlantique, reliés par le sang, le commerce et la mémoire partagée de la Loi de Moïse.

Les noms de famille eux-mêmes racontent l'histoire de la persistance. Álvarez, Méndez, Rodríguez, Fernández, González — les cinq patronymes qui remplissent les registres paroissiaux de Castrelo de Miño et Cartelle à partir du XVII^e siècle — sont précisément les noms qui apparaissent dans les registres de l'Inquisition de Ribadavia. Felipe Álvarez, Procureur Général de Ribadavia. Isabel Méndez, sa première épouse. Justa Rodríguez de Dueñas, la seconde. Fernando Álvarez de

Morais. Bárbara Enríquez. La question qui ne peut jamais être pleinement résolue — mais que les schémas suggèrent implacablement — est de savoir si les familles apparaissant dans les registres baptismaux des paroisses voisines quelques générations plus tard descendent des réseaux conversos que l'Inquisition avait dispersés dans les campagnes.

L'endogamie est frappante. Dans les registres paroissiaux à partir de 1680, les mêmes cinq ou six patronymes reviennent mariage après mariage, génération après génération, produisant des grappes de parenté densément imbriquées qui reflètent exactement le schéma décrit par les historiens des communautés conversos à travers l'Ibérie. Les familles conversos se mariaient au sein de leurs propres réseaux parce que la *limpieza de sangre* fermait la porte au mariage avec les maisons de vieux-chrétiens. Avec le temps, le stigmate s'estompa, les pratiques religieuses furent oubliées et les patronymes perdirent leurs associations conversos. Mais le schéma endogamique, visible dans les registres paroissiaux, perdura bien après que sa cause originelle eut été ensevelie.

Les Français — Bourgogne, Cluny et le Chemin

Les moines cisterciens qui bâtirent le monastère de San Clodio — visible depuis les vignobles de Castrelo de Miño de l'autre côté du fleuve — introduisirent les techniques viticoles avancées qui allaient soutenir l'économie de la région pendant cinq cents ans. L'influence française dans le Ribeiro ne fut pas une conquête militaire mais une transformation culturelle : nouvelle agriculture, nouvelle vie religieuse, et une nouvelle route — le Chemin de Saint-Jacques — qui relia cette vallée reculée au reste de l'Europe.

LES BOURGUIGNONS 1086 — 1112

Chevaliers de Bourgogne, Rois de Galice

Dans les années 1080, des chevaliers français chevauchèrent vers le sud à travers les Pyrénées pour combattre dans la Reconquista. Parmi eux se trouvait Raymond de Bourgogne, fils cadet du comte Guillaume I^{er} de Bourgogne, arrivé vers 1086 avec l'armée du duc Eudes I^{er}. Le roi Alphonse VI de León et Castille — dont l'épouse Constance de Bourgogne était la nièce de l'abbé Hugues de Cluny — récompensa Raymond en lui donnant la main de sa fille Urraque et le gouvernement du royaume de Galice. D'environ 1090 jusqu'à sa mort en 1107, un noble bourguignon français régna sur la terre où se dressent Castrelo de Miño, Cartelle et Ribadavia.

Le cousin de Raymond, Henri de Bourgogne, reçut le comté de Portugal d'Alphonse VI vers 1095. Le fils d'Henri, Alphonse Henriques, deviendrait le premier roi du Portugal — ce qui signifie que la dynastie

fondatrice du Portugal était d'origine bourguignonne française, née directement du gouvernement de la Galice. Le propre frère de Raymond, Guy de Bourgogne, devint le pape Calixte II en 1119, élevant Saint-Jacques-de-Compostelle au rang d'archidiocèse et officialisant le pèlerinage de l'Année Jubilaire. En une seule génération, la Maison de Bourgogne remodela la politique, la religion et le destin de la Galice et de toute la péninsule ibérique.

LA RÉFORME CLUNISIENNE 1080 — 1150

Cluny : Le Pouvoir Derrière le Trône

L'abbaye de Cluny en Bourgogne était l'institution monastique la plus puissante de l'Europe médiévale, et son influence sur la Galice fut profonde. Par le mariage de Constance de Bourgogne avec Alphonse VI en 1079, l'ordre clunisien obtint un accès direct aux plus hauts niveaux du pouvoir ibérique. Les réformes qui suivirent transformèrent la société galicienne : l'ancien rite mozarabe fut remplacé par la liturgie romaine, l'écriture wisigothique céda la place à la minuscule caroline, et l'architecture romane — le langage architectural de Cluny — commença à transformer les églises et monastères de la campagne d'Ourense.

Le premier prieuré permanent de Cluny en Galice fut San Vicente de Pombeiro dans le diocèse de Lugo, donné par la reine Urraque — veuve de Raymond de Bourgogne — en 1108. Bien que l'empreinte monastique directe de Cluny en Galice fût plus modeste qu'en Castille, son influence indirecte fut immense : l'ordre promut le pèlerinage de Saint-Jacques à travers l'Europe, fournit une infrastructure le long de la route, et son réseau de monastères servit de ponts intellectuels et culturels entre la France et le nord-ouest atlantique de l'Ibérie.

Le Chemin de Saint-Jacques et la Voie Française

Le Camino de Santiago — le grand pèlerinage au tombeau de l'apôtre saint Jacques — était avant tout une entreprise française. Le Camino Francés (Voie Française), entrant en Espagne par Roncevaux et le Somport, était l'artère principale. Mais la Vía de la Plata, suivant l'ancienne voie romaine depuis le sud, traversait directement le Ribeiro — par Ourense, Ribadavia, et de là vers Santiago — portant les pèlerins au cœur du pays du vin. Le pèlerinage apporta des innovations continentales en Galice : art roman, nouvelles techniques agricoles et modèles urbains qui transformèrent le paysage.

Le plus important monument littéraire de cette connexion française est le Codex Calixtinus, compilé vers 1138–1145 et nominalelement attribué au pape Calixte II — le frère de Raymond de Bourgogne. Les chercheurs pensent qu'il fut principalement organisé par le clerc français Aymeric Picaud, qui voyagea à Santiago et produisit ce qui est essentiellement le premier guide de voyage d'Europe. Le Livre V décrit les routes françaises avec un détail extraordinaire. La Rua do Franco à Saint-Jacques-de-Compostelle — la rue la plus célèbre de la vieille ville — porte le nom des marchands français qui s'y installèrent pour servir les pèlerins.

Cisterciens : De la Bourgogne au Ribeiro

L'ordre cistercien, fondé en 1098 à Cîteaux en Bourgogne — le cœur de la viticulture française — apporta une révolution au Ribeiro. Sous saint Bernard de Clairvaux, l'ordre connut une expansion fulgurante à travers l'Europe, et à sa mort en 1153, il existait plus de

300 maisons cisterciennes. Les moines qui avaient façonné les grands vignobles de Bourgogne arrivèrent en Galice et appliquèrent leur savoir-faire à la terre. Le monastère de Santa María de Oseira dans la province d'Ourense devint la première fondation cistercienne de Galice en 1141, directement affiliée à Clairvaux — des moines envoyés par Bernard lui-même.

Les cisterciens travaillèrent les trois vallées fluviales du Ribeiro — le Miño, l'Avia et l'Arnoia — et étendirent progressivement la viticulture. Ils stimulèrent la culture par des contrats régionaux spécifiques appelés *foros*, des accords avec les propriétaires locaux qui plantaient des vignes et rendaient une partie du vin aux monastères. Le monastère de Santa María de Melón, autre fondation cistercienne clé dans la province d'Ourense, rejoignit Oseira pour porter cette expansion viticole. En 1133, le vin du Ribeiro atteignait le prix le plus élevé parmi les denrées vendues à Saint-Jacques-de-Compostelle — un témoignage de la qualité atteinte par les moines.

LE MONASTÈRE Cœur du Ribeiro

San Clodio : Où les Moines Firent du Vin

Au cœur de la région viticole du Ribeiro), sur les rives de l'Avia près de Ribadavia, se dresse le monastère de San Clodio à Leiro. Fondé comme communauté bénédictine au X^e siècle, San Clodio rejoignit l'ordre cistercien vers 1225, s'affiliant au monastère de Melón. Dès lors, le monastère devint le principal centre religieux, intellectuel et agricole du Ribeiro. Ses moines récupérèrent des cépages autochtones, étendirent la viticulture le long de la vallée de l'Avia et perfectionnèrent les techniques de vinification héritées de la tradition cistercienne bourguignonne.

La production de vin valut à San Clodio des périodes de grande prospérité, culminant entre les XII^e et XIII^e siècles. L'abbé Pelagio González consigna « le grand travail pour la réintroduction de la vigne » et « l'excellente qualité des vins qui atteignirent le reste de l'Europe par l'intermédiaire des marchands locaux ». Les vins du Ribeiro étaient exportés en Angleterre, en France, aux Pays-Bas, en Italie et en Allemagne. Le monastère abritait une Sainte Relique — réputée être un éclat de la Vraie Croix — vénérée spécifiquement pour protéger les vignes de la grêle. Aujourd'hui le monastère est un monument national, son pont médiéval sur l'Avia, symbole du lien profond entre le monachisme français et le vin galicien.

LES COLONS XI^e — XIII^e Siècle

Les Francos : Des Noms Français sur le Sol Galicien

Au-delà des chevaliers et des moines, une vague plus large de colons français — appelés francos — arriva en Galice du XI^e au XIII^e siècle. Le terme franco signifiait à l'origine « Franc », mais dans l'usage ibérique médiéval, il en vint à désigner un « étranger libre » — des colons venus d'au-delà des Pyrénées, principalement de France, mais aussi d'Allemagne, de Flandre et des Pays-Bas. C'étaient des aventuriers militaires, des clercs, des artisans et des marchands qui recevaient des permis d'installation exclusifs des monarques chrétiens, attirés par les opportunités créées par la Reconquista et le commerce du pèlerinage.

Les francos s'établirent dans des faubourgs commerciaux appelés burgos — essentiellement une importation française — qui se développaient à l'extérieur des murs des châteaux et des monastères. Le premier franco documenté en Galice fut Bretenaldo, recensé à Saint-Jacques-de-Compostelle vers 920. Au XII^e siècle, des rues et des

quartiers entiers portaient leur nom : la Rua do Franco à Santiago, Rua dos Francos à Teo, et des localités appelées Francos à Maceda (Ourense) et Baralla (Lugo). Ils apportèrent des prénoms français — Aimeric, Guillem, Ramo, Raol — qui persistèrent pendant deux ou trois générations avant de se fondre dans la population galicienne. Le modèle du burgo transforma la structure sociale des villes galiciennes, diversifiant l'économie et construisant les réseaux commerciaux par lesquels le vin du Ribeiro voyagerait vers les ports d'Europe.

Les Ordres Militaires — Templiers et Hospitaliers

Les commanderies templières et hospitalières qui parsemaient les paroisses autour de Cartelle et Castrolo de Miño furent parmi les premières institutions à organiser la campagne du Ribeiro. Quand ces ordres furent dissous, leurs terres passèrent aux mains de la noblesse locale et de la classe hidalga émergente — la couche sociale qui définirait la vie paroissiale de la région pendant des siècles.

LE TEMPLE 1120 — 1312

Soldats du Christ sur la Route de Compostelle

Les Chevaliers du Temple arrivèrent en Galice vers le milieu du XII^e siècle, attirés par l'importance stratégique des routes de pèlerinage du Chemin de Saint-Jacques et les réseaux commerciaux atlantiques reliant la côte nord-ouest péninsulaire au monde chrétien. La plus ancienne référence documentée à leur présence dans la région remonte à 1142, lorsqu'une charte du monastère bénédictin de Celanova mentionne des personnages qualifiés de « seniores cavallaria de Iherusalem » — seigneurs de la cavalerie de Jérusalem — confirmant que l'ordre s'était implanté dans la province d'Ourense à peine deux décennies après sa reconnaissance formelle au Concile de Troyes) en 1129.

En Galice, les Templiers organisèrent leurs possessions en un réseau de bailliages (commanderies) — au moins six sont documentés, à Faro, Amoeiro, Coia, Canabal, San Fiz do Ermo et Neira — comprenant des dizaines d'églises et de monastères. Il ne s'agissait pas de simples

fondations religieuses : chaque bailliage était une unité économique autosuffisante combinant domaines agricoles, moulins, pêcheries et revenus de péage avec les devoirs spirituels de protection des pèlerins et d'entretien des infrastructures routières. Les commanderies formaient un réseau s'étendant de la côte à l'intérieur, avec des maisons principales à Faro, Neda et Canabal au nord, et Amoeiro dans la province d'Ourense — la principale base templière la plus proche des vallées de l'Arnoia et du Miño, où se situent Cartelle et Castrelo de Miño. Les terres provenaient généralement de donations royales : les rois et les nobles galiciens accordaient des territoires aux ordres militaires en échange de leurs services pour défendre le royaume et protéger le pèlerinage.

L'ÉGLISE TEMPLIÈRE XIIe — XIVe Siècle

Santa María de Cartelle : Un Temple dans la Vallée de l'Arnoia

L'église de Santa María de Cartelle constitue le lien tangible le plus important avec la présence templière dans la vallée de l'Arnoia. Construite sur un plan basilical à trois nefs — une disposition caractéristique des églises templières à travers l'Europe, conçue à la fois pour la cérémonie liturgique et l'hébergement de la fraternité armée — l'église appartenait aux Chevaliers du Temple durant toute leur période d'activité en Galice. Administrativement, Santa María de Cartelle relevait de la juridiction de la commanderie de Quiroga) dans la province de Lugo, l'un des importants bailliages templiers de la région, ce qui témoigne de la capacité de l'ordre à gérer des propriétés à des distances considérables de ses centres de commandement.

La connexion templière situe l'église dans un paysage stratégique plus large. Cartelle se trouve au confluent des rivières Arnoia et Miño, une

position qui contrôlait l'accès aux vallées fertiles de la région viticole du Ribeiro) et les routes commerciales reliant l'intérieur d'Ourense à la côte. Le choix de cet emplacement par les Templiers n'était pas fortuit : il les plaçait à un carrefour stratégique où convergeaient richesse agricole, trafic de pèlerins et échanges commerciaux. L'aspect actuel de l'église est largement baroque, résultat de rénovations du XVIII^e siècle, mais sous les enduits ornementaux le plan templier original perdure — trois nefs orientées est-ouest, les proportions d'une église-forteresse construite pour durer.

L'HÔPITAL 1172 — Aujourd'hui

Castrelo de Miño : Forteresse des Chevaliers de Saint-Jean

Tandis que les Templiers détenaient Cartelle, la municipalité voisine de Castrelo de Miño appartenait à un ordre militaire différent dès l'origine. Le 6 décembre 1172, le roi Ferdinand II de León donna formellement l'église de Santa María de Castrelo et ses terres environnantes aux Chevaliers Hospitaliers — l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, connu plus tard sous le nom de Chevaliers de Malte. Cette donation s'inscrivait dans la stratégie plus large de Ferdinand II de distribution des territoires galiciens aux ordres militaires : en 1158, il avait déjà cédé Santa Mariña à l'Ordre de Saint-Jean à Portomarín, et en 1170 il fonda l'Ordre de Santiago à Cáceres. La concession de 1172 inscrivit Castrelo de plain-pied dans le réseau hospitalier aux côtés de Portomarín, qui devint la plus importante maison de l'Ordre dans toute la Galice.

La logique de la donation était géographique. Les moines-guerriers hospitaliers avaient une tendance constante à rechercher des positions clés sur les rivières afin de protéger et contrôler le trafic humain

— pèlerins, marchands et colonnes militaires. Castrelo de Miño, situé directement sur le passage du Miño, était une position stratégique hospitalière par excellence, tout comme Portomarín contrôlait le Miño plus au nord. Le château qui donna son nom à la municipalité avait déjà démontré sa valeur militaire : au début du XII^e siècle, il servit de barrage contre l'archevêque Diego Gelmírez de Saint-Jacques-de-Compostelle dans ses tentatives de franchir le fleuve, et lors d'un épisode dramatique, le roi Alphonse VII y fut lui-même capturé avec l'évêque et la comtesse de Traba. La commanderie hospitalière de Castrelo finit par détenir la pleine seigneurie ecclésiastique et civile sur le territoire, une autorité juridictionnelle qui perdura pendant des siècles.

LE NASI X^e — XII^e Siècle

Ibn Ferruziel : Le Petit Cid et les Origines des Benveniste

La *Crónica del famoso cavallero Cid Ruydiez Campeador* de la fin du Moyen Âge — une compilation de 1512 par Juan de Velorado s'appuyant sur des sources antérieures — mentionne un commandant juif dans l'entourage du Campeador à Nájera, identifié à la tête de cinquante chevaliers sous la bannière de Rodrigo Díaz de Vivar. La tradition généalogique a identifié ce personnage, inscrit sous le nom de « Felez Ferruz », avec Mar Solomon Shealtiel, père de Joseph ibn Ferruziel, bien que cette identification repose sur une reconstruction ultérieure plutôt que sur une documentation contemporaine. Joseph ibn Ferruziel lui-même est bien mieux attesté. En tant que médecin personnel et principal conseiller d'Alphonse VI de Castille — le roi qui conquiert Tolède en 1085 —, Ferruziel exerçait une influence extraordinaire sur les communautés juives du royaume et portait le titre de *ha-Nasi* (prince). Ses contemporains l'appelaient *Cidellus*, « le Petit Cid »,

un diminutif du même honorifique arabe *sīdī* (seigneur) qui donna au grand Campeador son propre titre. La comparaison n'était pas anodine : Ferruziel évoluait dans les cercles les plus élevés du pouvoir de la Reconquête avec une autorité que le pape Grégoire VII jugea suffisamment alarmante pour écrire à Alphonse en 1081, le mettant en garde contre le fait de permettre aux Juifs d'exercer une autorité sur les Chrétiens. En juin 1110, environ un an après la mort d'Alphonse VI, la signature « *Citiello iudeo* » figurait aux côtés des plus hauts dignitaires du royaume sur une charte d'immunités accordée par la reine Urraca — un document notable comme rare exemple dans l'Ibérie chrétienne d'une figure juive figurant parmi les signataires royaux.

Le poète Yehuda Halevi — la plus grande voix de l'âge d'or séfaraïde — trouva refuge sous la protection de Ferruziel à Tolède et lui dédia une *muwashshaḥa* dont la *jarcha* finale en roman mozarabe compte parmi les exemples précoces les plus célèbres de vers en langue vernaculaire péninsulaire : « *Respond(e) meu Cidiello / venid con buena albixara / como rayo de sol exid / en Wad-al-ḥajara* » — « Réponds, mon Petit Cid ! Viens avec de bonnes nouvelles, comme un rayon de soleil brille à Guadalajara » ». Le parent de Ferruziel, Salomon — également Nasi — fut tué en 1108, apparemment au retour d'une mission diplomatique en Aragon. Halevi abandonna l'ode triomphale qu'il composait et rédigea à la place une élégie se terminant par une malédiction contre la « Fille d'Édom » — code rabbinique pour la Chrétienté —, suggérant que c'étaient des mains chrétiennes, et non musulmanes, qui portaient la responsabilité du meurtre. Selon la tradition généalogique préservée dans des sources ultérieures, la lignée Ferruziel se poursuivit à travers le fils de Joseph, Meshulam, jusqu'à un personnage documenté comme Joseph Benveniste (m. v. 1205), établissant la filiation directe de la famille Benveniste. Ce lien, bien que largement

repris dans les compilations généalogiques, n'a pas été confirmé par la recherche académique moderne et doit être traité avec la prudence appropriée. Ce qui est mieux établi est le schéma plus large reliant les deux dynasties : les familles Ferruziel et Benveniste portaient toutes deux le titre de *ha-Nasi*, revendiquaient la descendance de la Maison de David par les Exilarques, et avaient de profondes racines à Narbonne — une ville dont les *nesi'im* juifs retraçaient une ancienne tradition de direction communautaire. L'arc qui mène du Cidellus aux *homines templi* d'Aragon retrace ce que la tradition présente comme le parcours d'une seule dynastie du champ de bataille au comptoir — de la chevauchée sous la bannière du Cid à l'administration des trésors du Temple.

LES FERMIERS D'IMPÔTS XIIIe — XVe Siècle

Les Benveniste : Financiers Juifs des Ordres Militaires

Les ordres militaires ne pouvaient fonctionner sans une administration financière sophistiquée, et dans toute l'Ibérie médiévale, ce furent les familles juives qui remplirent le plus souvent ce rôle critique. Les Benveniste figuraient parmi les lignages séfarades les plus éminents. Dans la Couronne d'Aragon, la connexion est profonde : les documents désignent les membres de la famille comme *homines templi* — hommes du Temple — une formulation qui dépassait le simple titre honorifique pour décrire une relation structurelle. Depuis leur base à Saragosse, les Benveniste-Cavallería géraient les opérations d'affermage fiscal et administraient les flux financiers complexes qui soutenaient les commanderies templières. Mais la portée de la famille allait au-delà du Temple : Judah Benveniste (m. 1411) afferma les revenus ecclésiastiques de l'archidiocèse de Saragosse et de l'Ordre de Saint-Jean — ce qui signifie que la famille servait d'infrastructure financière

aux deux grands ordres militaires simultanément. En 1372, Vidal de la Cavallería avait dépassé le simple affermage : lui et Perpinyán Blan reçurent le droit de frapper la monnaie d'or d'Aragon, une agence financière de niveau souverain.

En Galice, Abraham Benveniste apparaît dans les registres fiscaux royaux à La Corogne en 1435, démontrant la présence durable de la famille jusqu'au XVe siècle. Le corridor Ourense-Ribadavia — qui abritait les plus importantes communautés juives de la Galice médiévale — se situait directement à côté des territoires templiers et hospitaliers de Cartelle et Castrelo de Miño. Des arrendadores juifs (fermiers d'impôts) sont documentés dans toute la région, gérant les revenus ecclésiastiques et seigneuriaux. La convergence de l'histoire des conversos et de celle des ordres militaires dans cette étroite bande de la vallée du Miño n'est pas un hasard : là où les ordres avaient besoin d'expertise financière, les familles juives la fournissaient.

La relation entre les financiers juifs et les ordres militaires n'était pas simplement transactionnelle — elle était structurelle. Les ordres avaient besoin de capitaux pour maintenir leurs commanderies lointaines, équiper leurs chevaliers et financer leurs campagnes orientales. Ils ne pouvaient prêter de l'argent à intérêt, ce que l'Église interdisait entre chrétiens. Les banquiers juifs le pouvaient et le faisaient. Le résultat fut une symbiose si profonde que les Benveniste-Cavallería étaient littéralement décrits comme des « hommes du Temple » — *homines templi* — non de simples partenaires commerciaux, mais des membres intégrés de la machinerie économique de l'ordre. Quand Philippe IV de France décida de détruire les deux communautés en quinze mois — expulsant les juifs en 1306, arrêtant les Templiers en 1307 — il démantelait un seul système interconnecté.

Quand les Templiers Tombèrent : La Dissolution et Ses Suites

Philippe IV de France — « Philippe le Bel » — avait déjà rodé le procédé avant de l'appliquer aux Templiers. En juillet 1306, il expulsa tous les Juifs de son royaume d'un seul coup : biens confisqués, propriétés mises aux enchères, dettes en cours redirigées vers les coffres royaux. Quinze mois plus tard, le vendredi 13 octobre 1307, il mena la même opération contre les Chevaliers du Temple, ordonnant l'arrestation simultanée de tous les membres de l'ordre en France.

Il fallut cinq ans à la papauté pour réagir. Le 22 mars 1312, Clément V dissolut formellement l'ordre au Concile de Vienne par la bulle *Vox in excelso*, et un décret complémentaire, *Ad providam*, ordonnait que toutes les propriétés templières passent aux Chevaliers Hospitaliers — l'Ordre de Saint-Jean, les anciens rivaux des Templiers et leurs principaux rivaux parmi les ordres militaires. Au Portugal et en Aragon, le transfert s'effectua largement, enrichissant les Hospitaliers du jour au lendemain. Mais en Castille-León, la Couronne avait d'autres projets. Ferdinand IV se mit tout simplement à s'emparer des possessions templières les plus convoitées, détournant vers le trône ce que le Pape avait destiné à l'Hôpital.

La Galice ne fit pas exception. Ce qui suivit ne fut pas un acte unique de confiscation mais des décennies de redistribution progressive. Alphonse XI respecta d'abord la directive papale, accordant certaines anciennes propriétés templières à l'Ordre de Saint-Jean — mais en 1340 il remit le plus grand prix à Pedro Fernández de Castro, dit *o da Guerra*, seigneur de Lemos et Sarria et grand sénéchal du roi : la ville et le château de Ponferrada — l'emblématique forteresse templière sur

le Chemin de Saint-Jacques. (Pedro fut aussi le père d'Inès de Castro, la reine tragique dont l'histoire devint l'une des grandes légendes ibériques.) La rupture décisive vint avec la révolution Trastamare : après la prise du trône par Henri II en 1369, celui-ci concéda la Tenca do Temple — un important bloc de terres templières — à la Cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle. Mais même cette concession ne régla pas l'affaire : Pedro Enríquez de Trastamare, comte de Lemos, s'empara ensuite des nouvelles possessions de la cathédrale par l'intermédiaire de son agent Gonzalo López de Goyanes, gardant les revenus pour lui. Une fois la poussière retombée, les Hospitaliers n'avaient reçu qu'une fraction de ce qu'Ad providam leur avait promis ; le reste avait été partagé entre la Couronne, la noblesse et l'Église — et faisait encore l'objet de disputes des décennies plus tard. Pendant ce temps, la commanderie hospitalière de Castrelo de Miño, n'ayant jamais été propriété templière, continua sans perturbation — une survivante discrète au milieu du bouleversement.

PARTIE III

Les Maisons Nobles

À partir du XIIe siècle, une poignée de familles nobles domina le Ribeiro. Elles bâtirent des tours et des châteaux, menèrent des guerres civiles, prêtèrent allégeance à des rois rivaux et se marièrent stratégiquement pour consolider le pouvoir. Leur héraldique marque encore les églises et pazos de la région.

Torre de Sande — La Plus Ancienne Lignée

LIGNAGE ROYAL IXe — XIIe siècle

Des Comtes de Galice aux Seigneurs de Sande

Selon le Padre José Santiago Crespo del Pozo dans *Blasones y linajes de Galicia*, les Sande sont un ancien et illustre lignage galicien revendiquant traditionnellement une descendance par la ligne masculine de la famille royale du Comte Hermenegildo Gutiérrez (c. 850 — après 912), Mayordomo Mayor du Roi Alphonse III des Asturies. Hermenegildo était un magnat d'un pouvoir immense : repeupleur et Comte de Coimbra, sa fille Elvire devint Reine consort de León en tant qu'épouse du Roi Ordoño II. Leur fils Sancho Ordóñez devint le premier Roi de Galice (926–929) ; comme la plupart des monarques médiévaux, sa cour était itinérante, mais la vallée du Miño resta étroitement liée à sa maison royale — il fut inhumé au monastère de Castrelo de Miño, et sa veuve Goto Muñiz y demeura comme abbesse. Plus d'un siècle plus tard, Garcia II — descendant direct d'Ordoño II et Elvire par la lignée royale léonaise — choisit la proche Ribadavia comme capitale de son Royaume de Galice (1065–1071).

De cette lignée exaltée descendit Don Juan de Sande, qui s'établit comme seigneur de la vallée et du château de Sande dans la paroisse de San Salvador de Sande, municipalité de Cartelle, dans la Terra de Celanova. Le nom de famille Sande est toponymique, dérivé du latin *sabulum* (sable grossier), marquant les sols alluviaux sablonneux où

les rivières Arnoia et Miño convergent sous la forteresse. La plus ancienne référence documentée au nom Sande en Galice date de 1274.

LA FORTERESSE XIIe — XIVe siècle

La Tour de Sande : Sentinelle de l'Arnoia

La Torre de Sande se dresse sur un affleurement granitique solitaire à 506 mètres d'altitude dans la paroisse de San Salvador de Sande, Cartelle. Positionnée entre les rivières Arnoia et Miño, la tour commande des vues panoramiques sur une vaste vallée agricole d'environ 12 kilomètres de côté. Construite en style gothique tardif en pierres de taille de granit de qualité, le donjon rectangulaire mesure 6,4 par 5,8 mètres et s'élève à environ 13 mètres. Une unique entrée en arc en plein cintre sur la face est, surélevée de 3,5 mètres au-dessus du sol, conserve deux corbeaux qui soutenaient autrefois une plateforme d'accès en bois. Au-dessus de l'entrée, le blason sculpté du lignage de Sande perdure dans la pierre.

La tour était le noyau d'un ensemble architectural plus vaste comprenant le Pazo de Sande et l'église romane de San Salvador de Sande, qui abrite un magnifique retable baroque de Francisco de Castro Canseco (c. 1700-1710), l'un des grands sculpteurs du Baroque galicien. La paroisse renferme également des vestiges de castro préromain, composant un paysage archéologique stratifié qui s'étend de l'Âge du Fer jusqu'à la période médiévale.

LE CRIME XVe siècle

Le Meurtre de l'Abbé et la Confiscation Royale

L'événement déterminant des premiers temps de la Casa de Sande naquit de l'histoire enchevêtrée d'une famille noble et d'une insti-

tution monastique. Les seigneurs de Sande et le fondateur du Monastère de San Salvador de Celanova partageaient un ancêtre commun : le Comte Hermenegildo Gutiérrez (c. 850–912), mayordomo mayor du Roi Alphonse III et conquérant de Coimbra. Son fils, le Comte Gutierre Menéndez, fut le plus puissant magnat de la Galice du Xe siècle, et son petit-fils San Rosendo — évêque, vice-roi et moine bénédictin — fonda le Monastère de Celanova en 936 sur des terres données par son propre frère, le Comte Froila Gutiérrez. De cette même souche, selon les Linajes y Blasones de Galicia du Padre Crespo, descendaient les seigneurs de Sande, qui tenaient la Torre de Sande comme siège ancestral dominant les vallées de l'Arnoia et du Miño. Mais San Rosendo ne laissa pas d'héritiers : en une génération, Celanova devint une institution bénédictine autonome gouvernée par des abbés élus sans liens de sang avec la famille qui l'avait dotée. Au fil des siècles, ces abbés accumulèrent de vastes domaines territoriaux, des prieurés à travers Ourense et au-delà, ainsi que des titres tels que Comte de Bande, Marquis de la Torre de Sande et Chapelain de la Maison Royale. Des affrontements territoriaux prolongés éclatèrent entre le monastère et les seigneurs séculiers de Sande, culminant en un acte d'une gravité extraordinaire : Nuño de Sande, Seigneur du Château et de la Vallée de Sande, tua l'abbé de Celanova lors de l'une de ces confrontations. Dans la Galice médiévale, où les monastères détenaient une immense autorité spirituelle et temporelle, le meurtre d'un tel ecclésiastique exigeait la plus sévère réponse royale.

Le meurtre précipita — ou fournit la justification pour — une confiscation royale définitive. Le Roi Alphonse VII de León et Castille, avec la Reine Bérengère de Barcelone, émit une charte le 5 mai 1141 à Zamora, donnant le Château de Sande — avec toutes ses terres héréditaires, droits juridictionnels et revenus — au Monastère de San Salvador de

Celanova. La confiscation fut définitive : la famille Sande perdit sa forteresse ancestrale au profit de l'institution même qu'un parent de leur ancêtre avait fondée deux siècles plus tôt. Les abbés de Celanova portèrent désormais le titre de Marquis de la Tour de Sande — le nom familial ornant désormais une dignité monastique. Cette donation fut confirmée ultérieurement par Alphonse IX de León, et le parchemin original en latin (378 × 430 mm, en écriture caroline montrant des influences gothiques) est conservé aux Archives historiques nationales.

LE SOULÈVEMENT 1467 — 1469

La Révolte Irmandiña : Quand le Peuple se Dresse Contre les Tours

Au XIV^e siècle, la Tour de Sande était passée à Paio Rodríguez de Araujo, seigneur d'Araujo et Lobios, qui servait le Roi Jean I^{er} de Castille et contrôlait les paroisses de Lobios, Xendive et Milmada. La forteresse continua de fonctionner comme centre du pouvoir seigneurial sur les campagnes environnantes.

Puis vint la grande convulsion. La Revolta Irmandiña (1467-1469) fut l'un des plus grands soulèvements populaires de l'histoire médiévale européenne. Des dizaines de milliers de roturiers galiciens — paysans, artisans, petits clercs et même quelques nobles de moindre rang — se dressèrent contre les tours aristocratiques qui symbolisaient l'oppression féodale. À travers toute la Galice, les irmandiños attaquèrent et démolirent systématiquement les forteresses seigneuriales. La Torre de Sande fut parmi celles assiégées et détruites. Bien que reconstruite par la suite, la tour ne retrouva jamais son ancienne importance militaire. Le soulèvement marqua le début de la fin pour la vieille noblesse guerrière galicienne.

Imaginons la scène à la Tour de Sande au printemps 1467. L'entrée surélevée — à trois mètres et demi du sol, accessible uniquement par une plateforme de bois que le seigneur pouvait retirer — avait été conçue pour repousser précisément ce type d'assaut. Mais les irmandiños n'étaient pas un parti de pillards. C'était un mouvement. Ils vinrent avec des pics, des masses, des cordes et la fureur collective de générations broyées par le système foral qui canalisait leur labeur vers les caisses seigneuriales. Ils arrachèrent la plateforme de bois, puis s'attaquèrent au granit lui-même. Pierre après pierre, la tour que les Sande détenaient depuis le XIIe siècle s'effondra. À travers toute la Galice, les irmandiños démolirent environ 130 forteresses en deux ans. Quand la noblesse se regroupa et écrasa la révolte en 1469, elle rebâtit nombre de ses tours. La Tour de Sande fut elle aussi reconstruite, mais l'ancienne autorité avait disparu. Une tour qu'on doit reconstruire n'est pas la même qu'une tour qui a toujours tenu debout.

DIASPORA XVe siècle

La Dispersion : De la Galice à l'Estrémadure et au Portugal

Déchus de leur rang après la confiscation de 1141, et leur forteresse ancestrale plus tard détruite par les irmandiños, les Sande se dispersèrent progressivement à travers la Péninsule Ibérique. Le premier chevalier de Sande à quitter la Galice pour l'Estrémadure fit don de ses terres galiciennes restantes au couvent de Celanova avant de partir vers le sud, établissant la famille à Cáceres, où elle intégra la petite noblesse urbaine.

Parallèlement, Lopo Afonso de Sande s'enfuit au Portugal au début du règne de Jean Ier (c. 1385), après avoir, dit-on, défenestré un abbé de Celanova — un écho, peut-être, du crime originel. Son frère Pedro Lopes de Sande demeura en Castille. De ces branches surgirent des

figures extraordinaires : Álvaro de Sande (c. 1489-1573), héros des Tercios espagnols qui fit prisonnier l'Électeur de Saxe à Mühlberg ; Francisco de Sande y Picón (c. 1540-1602), Gouverneur des Philippines qui fonda Nueva Cáceres ; Rui de Sande, ambassadeur de Jean II dont la diplomatie aboutit au Traité de Tordesillas (1494) ; et Francisco de Melo e Torres, 1er Marquis de Sande, qui négocia le mariage de Catherine de Bragance avec Charles II d'Angleterre.

Chacune de ces figures mérite plus qu'un point-virgule. Álvaro de Sande fut l'un des soldats les plus redoutés de l'Europe du XVI^e siècle. À la bataille de Mühlberg en 1547, servant sous le Duc d'Albe, il captura personnellement Jean-Frédéric, Électeur de Saxe — le chef de la Ligue protestante — au combat. Il commanda plus tard la désastreuse expédition de Djerba en 1560, où il fut capturé par les Ottomans ; combattit au Grand Siège de Malte en 1565 ; et termina sa carrière comme Gouverneur de Milan.

Francisco de Sande y Picón, né à Cáceres, gouverna les Philippines de 1575 à 1580, fondant la ville de Nueva Cáceres (aujourd'hui Naga) — nommée d'après sa ville natale d'Estrémadure. Il gouverna ensuite le Guatemala avant de mourir à Mexico en 1602. Un Sande des vallées granitiques de l'Arnoia, fondant des villes de l'autre côté du Pacifique.

La branche portugaise produisit Rui de Sande, dont les négociations diplomatiques au nom du roi Jean II contribuèrent au Traité de Tordesillas de 1494. Un siècle et demi plus tard, Francisco de Melo e Torres, premier Marquis de Sande, négocia le mariage de Catherine de Bragance avec Charles II d'Angleterre — une union qui livra Tanger, Bombay et le libre commerce avec l'Empire portugais aux mains anglaises, remodelant le monde atlantique.

Une Tour en Danger : Le Combat pour Sauver Sande

Aujourd'hui, la Torre de Sande est en mains privées, propriété de la famille Reza, dans un état de grave détérioration. D'importantes fissures structurelles menacent la tour d'un effondrement imminent. En 1949, la forteresse fut déclarée Bien de Interés Cultural (BIC) et protégée par la loi espagnole sur le patrimoine. Malgré cette protection juridique, des décennies d'abandon ont fait leurs ravages.

En 2020, la tour fut inscrite sur la Lista Roja de Patrimonio (Liste rouge du patrimoine en danger) tenue par Hispania Nostra, attirant l'attention internationale sur sa situation précaire. La perte culturelle serait immense : la Torre de Sande n'est pas une simple ruine, mais un lien tangible avec neuf siècles d'histoire galicienne — des comtes royaux de la Reconquête à la grande révolte irmandiña, de la splendeur des seigneuries médiévales au déclin silencieux de la Galice rurale. Le blason sculpté des Sande au-dessus de l'entrée veille encore sur la vallée de l'Arnoia, dans l'attente.

Casa de Sarmiento — Seigneurs de Ribadavia

LE LIGNAGE XIIe — XIVe siècle

De la Bourgogne aux sarments de Galice

Le nom Sarmiento dérive du latin *sarmentum* — un sarment ou bouture de vigne — une étymologie appropriée pour une dynastie qui allait dominer le Ribeiro), la région viticole la plus ancienne et la plus célèbre de Galice. La famille faisait remonter ses origines à un chevalier bourguignon qui accompagna les dynasties françaises dans la péninsule Ibérique au cours des XIe et XIIe siècles, dans le cadre de la migration plus large de l'aristocratie franque qui remodela les royaumes de León et de Castille. Les premiers Sarmientos possédaient des terres au cœur de la Castille — autour de Carrión de los Condes et dans la Tierra de Campos — où le père de Pedro Ruiz Sarmiento, Diego Pérez Sarmiento, servit comme Adelantado Mayor de Castille et détint le comté de Castrojeriz sous Pierre Ier.

Le destin des Sarmientos se joua sur un seul pari politique. Pendant la guerre civile castillane entre Pierre Ier et son demi-frère Henri de Trastamare, la famille soutint le prétendant. Ce fut un pari avisé. Quand les forces d'Henri acculèrent Pierre Ier à Montiel en 1369, la guerre se termina par un fratricide — et les Sarmientos se retrouvèrent du côté vainqueur de la révolution qui refit la Castille. Le même bouleversement Trastamare qui redistribua les anciennes terres des Templiers et des Hospitaliers allait transformer les Sarmientos de petite

noblesse castillane en puissance féodale dominante des vallées du sud de la Galice.

LA CONCESSION 1370 — 1375

Pedro Ruiz Sarmiento : Adelantado Mayor de Galice

Le 30 juillet 1370, le roi Henri II nomma Pedro Ruiz Sarmiento Adelantado Mayor du Royaume de Galice — le principal officier militaire et judiciaire de la couronne dans le royaume — et l'envoya vers l'ouest pour écraser les derniers loyalistes pétristes. Sa cible était Fernando de Castro, le plus puissant des irréductibles, qui contrôlait encore une grande partie de la Galice. Sarmiento mena la campagne avec férocité. Il brûla une partie de Tui lors d'un assaut, et en 1371, aux côtés de Pedro Manrique, détruisit les forces de Fernando de Castro à la bataille de Porto de Bois près de Lugo. La victoire brisa la résistance pétriste et établit Sarmiento comme l'homme fort d'Henri II en Galice.

Les récompenses vinrent par étapes. En 1372, le roi accorda à Sarmiento le Burgo do Faro. En 1375 suivirent Ribadavia et Santa Marta de Ortigueira. Ribadavia n'était pas un don mineur : c'était le cœur commercial de la région viticole du Ribeiro), la ville dont le marché contrôlait l'exportation du vin par le Miño) vers l'Atlantique. Jean Ier ajouta ensuite Sobroso, Avión, le coto d'Anllo et tout le Ribeiro de Avia — étendant le contrôle des Sarmiento sur toute l'étendue du pays viticole du sud de la Galice.

Pedro Ruiz Sarmiento ne vécut pas assez longtemps pour consolider ce qu'il avait conquis. En 1383, Jean Ier le convoqua vers le sud pour faire valoir la revendication castillane sur le trône portugais. Sarmiento envahit le Portugal par le nord-ouest, atteignant Barcelos où il battit une force portugaise. Mais quand l'armée castillane s'installa dans son

siège de Lisbonne à l'été 1384, la peste ravagea le campement. Pedro Ruiz Sarmiento mourut de peste pendant le siège, aux côtés d'une grande partie du haut commandement castillan. Castillan de naissance, il demanda à être enterré dans la chapelle de Santa María de Sasamón à Burgos — mais sa seigneurie lui survécut, passant intacte à son fils Diego Pérez Sarmiento.

LE SIÈGE 1386

Lancastre aux portes de Ribadavia

Deux ans après la mort de Pedro Ruiz Sarmiento, sa seigneurie affronta sa première grande épreuve. En 1386, Jean de Gand, duc de Lancastre — qui revendiquait le trône castillan par son mariage avec Constance, fille aînée de Pierre Ier assassiné — envahit la Galice avec une armée anglaise. La plupart des villes galiciennes se rendirent sans combattre. Ribadavia refusa.

Une force anglaise de plus de deux mille lanciers et archers assiégea la ville. Les défenseurs tinrent bon jusqu'à ce que les Anglais amènent une tour de siège sur roues — une redoutable pièce d'ingénierie militaire qui permit aux attaquants de dominer les murailles. Quand la ville tomba, le chroniqueur français contemporain Jean Froissart relata la suite : les Anglais tuèrent sans discrimination et pillèrent la ville, ciblant particulièrement les maisons juives pour l'or et l'argent qu'ils y trouvèrent. Froissart affirma que mille cinq cents Juifs vivaient à Ribadavia — une exagération impossible pour une ville d'environ cinq cents habitants, mais qui reflète combien la communauté marchande juive paraissait nombreuse aux yeux des envahisseurs, représentant probablement jusqu'à la moitié de la population.

Ce que Froissart n'exagéra pas fut le combat lui-même. Les habitants du quartier juif montèrent une défense acharnée des portes de la Magdalena et de Porta Nova, combattant aux côtés de leurs voisins chrétiens sur les murailles. La résistance de Ribadavia fut l'exception dans une campagne qui balaya la Galice sans guère d'opposition. Le conflit fut résolu diplomatiquement au Traité de Bayonne en 1388, mais les cicatrices — physiques et économiques — perdurèrent pendant toute une génération.

LA FORTERESSE XVe siècle

Le Château des Comtes : dominant la confluence

Le Castillo de los Sarmiento se dresse sur un promontoire rocheux à l'extrémité sud du vieux quartier de Ribadavia, dominant le point où la rivière Avia) se jette dans le Miño). L'emplacement fut choisi pour un contrôle total : depuis les murailles, les Sarmientos commandaient à la fois le passage du fleuve et la ville marchande en contrebas, surveillant le flux des barriques de vin, le trafic des marchands et les péages qui constituaient la sève économique de leur seigneurie. Le château actuel fut commencé vers 1471, construit sur le site d'une église antérieure — San Xés de Francelos — et d'une nécropole préromane avec des tombes anthropomorphes taillées dans la roche, datant des IXe au XIIe siècles.

Mais les Sarmientos ne furent pas les premiers seigneurs à contrôler ce terrain. Avant leur arrivée, l'Ordre de Saint-Jean — les Chevaliers Hospitaliers — détenait une commanderie dont le siège était à Ribadavia même, l'une des quatre *encomiendas* hospitalières dans la province d'Ourense. Les Hospitaliers produisaient et percevaient des revenus viticoles dans le Ribeiro de Avia depuis le XIIe siècle, et leur église — San Xoán — se dresse encore dans la ville. Quand les Sar-

mientos obtinrent la seigneurie en 1375, les Hospitaliers se retrouvèrent pris en étau. Au XVe siècle, le siège administratif de la commanderie s'était déplacé au village de Beade — vraisemblablement sous la pression des seigneurs Sarmiento, dont la juridiction croissante ne laissait guère de place à une autorité rivale. Les Sarmientos n'avaient pas simplement hérité d'anciennes terres d'ordres militaires : ils avaient déplacé le dernier ordre militaire encore actif dans la vallée (voir Les Ordres Militaires).

LES RIVAUX XVe siècle

Pedro Madruga et les guerres du sud de la Galice

Les Sarmientos ne régnèrent pas sur le sud de la Galice sans opposition. Leurs grands rivaux étaient les Sotomayor — les seigneurs de la forteresse de Soutomaior — et aucune figure n'incarna la rivalité plus vivement que Pedro Álvarez de Soutomaior, connu de l'histoire sous le nom de Pedro Madruga.

Le surnom lui-même naquit d'une confrontation avec les Sarmientos. Dans un différend frontalier avec le Comte de Ribadavia, les deux hommes convinrent de chevaucher au premier chant du coq vers le château de l'autre, le point de rencontre marquant la nouvelle frontière. Pedro décida que le premier chant du coq était à minuit, chevaucha toute la nuit dans l'obscurité, et se tenait devant la porte du château du Comte à l'aube. « *Madrugas, Pedro, madrugas !* » s'exclama le Comte — « Tu te lèves tôt, Pedro ! » Le nom resta.

La rivalité dégénéra en guerre ouverte. Au Château de Sobroso — une forteresse Sarmiento concédée par Jean Ier en 1379 — le frère de Pedro Madruga, Álvaro, captura García Sarmiento lors d'un raid, le traîna jusqu'aux remparts, le maintint attaché sur une table avec une épée à

la gorge et exigea la reddition de la garnison. Les défenseurs refusèrent, répondant à Álvaro qu'il pouvait tuer leur seigneur plutôt que de les voir ouvrir les portes. La querelle Sarmiento-Sotomayor ne prit fin qu'avec la pacification imposée par les Rois Catholiques dans les années 1480, quand Isabelle et Ferdinand brisèrent le pouvoir des deux maisons dans le cadre de leur campagne de centralisation de l'autorité royale.

LA CHUTE 1467 — 1478

Les Révoltes Irmandiñas et le fils d'Úrsula

La seigneurie Sarmiento affronta sa plus grande crise pendant les Révoltes Irmandiñas de 1467-1469, quand paysans, bourgeois et petite noblesse galiciens se soulevèrent contre les grands seigneurs féodaux. Les *irmandiños* — les « petits frères » — attaquèrent les châteaux nobles à travers toute la Galice, et le Castillo de Ribadavia fut parmi leurs cibles. La révolte frappa au pire moment possible : Diego Pérez Sarmiento, premier Comte de Santa Marta, était mort en 1466, et la succession était contestée. Son héritier désigné n'était pas un fils légitime, mais Bernardino — un enfant né de la relation de Diego avec une esclave nommée Úrsula, légitimé par décret royal en 1457.

Bernardino était adolescent quand les *irmandiños* arrivèrent. Il quitta la Galice, se réfugiant dans la ville castillane de Mucientes. Sa belle-mère Teresa de Zúñiga fut tuée par les rebelles en 1470. Quand Bernardino revint, il trouva un héritage en ruines — des châteaux détruits, des vassaux hostiles, et un neveu nommé Francisco qui contestait son droit de gouverner. Les deux hommes parvinrent à un accord en 1476 : Bernardino garda Ribadavia, l'Adelantamiento et le gros des possessions familiales ; Francisco reçut Santa Marta de Ortigueira.

Deux ans plus tard, le 20 avril 1478, les Rois Catholiques récompensèrent Bernardino pour son soutien pendant la Guerre de Succession de Castille — contre Jeanne la Beltraneja et son allié galicien Pedro Madruga — en créant le Comté formel de Ribadavia. Le fils d'une esclave, un réfugié de la révolution, un homme qui avait négocié son propre héritage à la pointe de l'épée — et désormais, par décret royal, le comte légitime de la plus riche ville viticole de Galice. Les monastères de la région le qualifièrent de l'un des *encomenderos* les plus voraces de Galice. Il mourut à Valladolid en 1522, ayant légué ses domaines à ses filles.

LES ARMES Héraldique

Treize besants sur un champ de sang

Les armes de la Casa de Sarmiento portent treize besants) d'or (*bezantes de oro*) sur champ de gueules (*rouge*). Le besant — un disque d'or — rappelle la monnaie de Byzance, un symbole rapporté par les familles croisées et perpétué dans l'héraldique des lignages qui revendiquaient une descendance des guerriers de la Méditerranée orientale. Que les ancêtres bourguignons des Sarmientos aient réellement combattu en Orient reste incertain, mais la prétention comptait : dans la Castille médiévale, le symbolisme de la croisade était la monnaie de la légitimité, et treize pièces d'or sur un champ rouge sang annonçaient une maison qui faisait remonter son honneur jusqu'en Terre sainte.

Aujourd'hui le château de Ribadavia se dresse en ruines au-dessus de la vieille ville. Les Sarmientos l'abandonnèrent au XVII^e siècle pour un palais baroque sur la Plaza Mayor — le Pazo de los Condes — avant que les principaux représentants de la famille ne quittent la Galice pour briguer de l'influence à la cour de Madrid et de Valladolid, suivant

le modèle d'absentéisme nobiliaire qui vida les seigneuries galiciennes au cours de l'époque moderne. Chaque année, le dernier week-end d'août, la *Festa da Isteria* transforme les rues médiévales au pied du château en reconstitution vivante du passé de la ville à l'époque des Sarmiento.

Maison de Castro — Les Hommes du Roi

LA LIGNÉE XIIe — XIVe siècle

De Castrogeriz aux Seigneurs de Galice

Le nom Castro dérive du latin *castrum* — un lieu fortifié — et la famille faisait remonter ses origines à Castrogeriz, l'antique cité perchée sur le Camino de Santiago dans la province de Burgos. Elle appartenait, aux côtés des Lara, des Haro et des Guzmán, aux cinq grandes maisons liées par le sang aux premiers rois de Castille. La rivalité Castro-Lara — un âpre combat pour l'influence sur la couronne castillane sous le règne d'Alfonso VIII — définit la politique de cour du XIIe siècle avant que le centre de gravité de la famille ne se déplace définitivement vers l'ouest.

Au XIIIe siècle, la branche galicienne de la maison avait éclipsé la lignée castillane. Par une série de mariages stratégiques — le plus décisif étant celui avec la maison royale de León — les Castro s'établirent comme seigneurs de Lemos et de Sarria, contrôlant les grandes places fortes de l'intérieur de la Galice, de Monforte de Lemos à Castro Caldelas. L'historien Murguía les qualifia de « dynastie semi-royale » ; Crespo Pozo observa qu'aucune autre maison galicienne ne pouvait revendiquer autant de liens de sang avec les rois médiévaux d'Espagne. Ce n'était pas une exagération. Les Castro descendaient d'Alfonso IX de León, s'allièrent par mariage à la lignée de Sancho IV de Castille, et engendrèrent des enfants qui allaient s'asseoir sur — ou ébranler — les trônes de Castille et du Portugal.

LES HOMMES DU ROI XIIIe — XIVe siècle

Adelantados, Pertigueros et les Éperons d'or du Sultan

Esteban Fernández de Castro détenait l'Adelantamiento Mayor de Galicia — la même charge que les Sarmiento hériteraient plus tard — et la Pertiguería Mayor de Santiago, le puissant gouvernement militaire des terres appartenant à la cathédrale de Compostelle. Ses domaines s'étendaient de Lemos et Sarria à l'intérieur jusqu'à Valladares et Castro Caldelas dans la province d'Ourense, avec des possessions s'étendant dans la Tierra de Toroño — le territoire qui englobait le pays viticole du Ribeiro et la vallée du Miño, de Ribadavia au sud jusqu'à la frontière portugaise.

Mais le Castro le plus extraordinaire du XIII^e siècle fut Pedro Fernández de Castro, connu sous le nom d'*el de la Guerra* — « celui de la Guerre ». Petit-fils de Sancho IV de Castille, orphelin lorsque son père fut tué en combattant les forces royales à Monforte de Lemos en 1304, Pedro fut envoyé enfant à la cour portugaise. De retour en Galice vers 1319, il recouvra les seigneuries familiales et devint le commandant le plus fidèle d'Alfonso XI — servant simultanément comme Grand Majordome du royaume, Adelantado de Galice, d'Andalousie et de Murcie, et Pertiguero Mayor de Santiago. À la bataille du Salado en 1340, Pedro Fernández de Castro combattit le sultan mérinide du Maroc et, selon la tradition, s'empara des éperons d'or du sultan sur le champ de bataille. Il mourut de la peste lors du siège d'Algeciras en 1342. Son corps fut ramené en Galice et inhumé dans le chœur de la cathédrale de Santiago de Compostela, où sa tombe fut ouverte au XIX^e siècle et les éperons d'or retrouvés encore à côté de ses ossements.

LA REINE MORTE 1340 — 1355

Inès de Castro et la Dépouille couronnée

Pedro Fernández de Castro « el de la Guerra » engendra quatre enfants qui allaient façonner l'histoire de deux royaumes. De son épouse Isabel Ponce de León, il eut Fernando — qui deviendrait le dernier grand seigneur Castro de Galice — et Juana, qui épousa Pedro I de Castille. De sa maîtresse, une noble portugaise nommée Aldonça Lourenço de Valladares, il eut Álvaro — qui deviendrait Connétable du Portugal — et Inês.

Inês de Castro arriva à la cour portugaise vers 1340 comme dame d'honneur de Constance de Castille, épouse du prince Pedro, héritier du trône portugais. Pedro tomba amoureux de la noble galicienne. La liaison perdura au-delà de la mort de Constance en 1345, donna quatre enfants, et entraîna la famille Castro — par l'intermédiaire des frères d'Inês, Fernando et Álvaro — dangereusement au cœur des intrigues de la cour portugaise. Le roi Afonso IV, craignant que le clan Castro n'entraîne le Portugal dans la crise de succession castillane, ordonna la mort d'Inês. Le 7 janvier 1355, trois courtisans l'assassinèrent au monastère de Santa Clara à Coimbra.

Lorsque Pedro devint roi en 1357, il traqua deux des assassins et leur fit arracher le cœur de la poitrine. Il déclara ensuite qu'il avait secrètement épousé Inês avant sa mort, légitimant ainsi leurs enfants. Selon la légende qui n'a jamais quitté l'imaginaire portugais, il ordonna que son corps fût exhumé, revêtu de robes royales, assis sur le trône, couronné, et que toute la cour fût contrainte de baiser la main de la reine morte. Les tombeaux jumeaux du monastère d'Alcobaça sont bien réels. Pedro et Inês reposent face à face de part et d'autre de la nef, disposés de telle sorte que, selon la légende, ils se verront l'un l'autre les premiers lorsqu'ils se lèveront au Jour du Jugement. La fille d'un seigneur galicien de Lemos et de Sarria devint la reine la plus célèbre de l'histoire portugaise. L'expression *Agora é tarde; Inês é morta* — « Il

est trop tard ; Inês est morte » — demeure un proverbe portugais courant jusqu'à nos jours.

LE LOYALISTE 1354 — 1369

Fernando de Castro : toute la loyauté de l'Espagne

Fernando Ruiz de Castro hérita des seigneuries de son père, de ses titres et de son instinct pour le camp des vaincus. Lorsque la guerre civile castillane éclata entre Pedro I et son demi-frère Enrique de Trastámara, Fernando devint le bras droit du roi — Pertiguero Mayor de Santiago, Mayordomo Mayor del Rey, Alférez Mayor, comte de Lemos, Trastámara et Sarria. Il fut le plus puissant et le plus fidèle soutien de Pedro I.

La loyauté fut mise à l'épreuve. En 1354, Fernando fit brièvement défection au camp d'Enrique après que Pedro I eut répudié sa sœur Juana — l'abandonnant le lendemain de leurs noces. Une question d'honneur familial motiva la rupture, et le soupçon que la faction d'Enrique ait pu être impliquée dans le meurtre de sa demi-sœur Inês au Portugal approfondit sa haine définitive de la cause Trastámara. Il revint auprès de Pedro I et ne vacilla plus jamais.

Lorsque la guerre tourna contre le roi, Fernando de Castro devint le régent de fait de la Galice. Il tenait les forteresses de l'archevêché de Santiago, contrôlait la majeure partie du royaume, et tint tête à Fernán Pérez de Andrade — le grand partisan Trastámara — lors d'un siège de deux mois devant Lugo. Puis, au printemps 1369, alors que Fernando de Castro restait invaincu sur le terrain, Enrique assassina Pedro I de ses propres mains à Montiel, et la guerre passa d'un conflit dynastique à une cause sans roi.

Fernando refusa de se rendre. Il s'allia à Fernando I du Portugal, qui revendiquait le trône de Castille, et ensemble ils s'emparèrent de la quasi-totalité de la Galice. Pendant trois ans après Montiel, le royaume ne reconnut pas le fratricide. Les villes galiciennes tinrent bon. Fernando de Castro tint bon. Le dernier pétriste d'Espagne ne plia pas le genou.

LA DÉFAITE 1370 — 1377

Porto de Bois et la fin du royaume Castro

En 1370, Enrique II envoya son homme de main vers l'ouest. Pedro Ruiz Sarmiento — un noble castillan sans racines galiciennes, portant le titre d'Adelantado Mayor de Castilla — arriva en Galice à la tête des redoutées *Compañías Blancas*, les compagnies de mercenaires français qui avaient aidé Enrique à s'emparer du trône. Sa mission était simple : détruire Fernando de Castro et briser la dernière résistance pétriste du royaume.

Fernando rassembla une armée de loyalistes galiciens et d'alliés portugais et marcha à sa rencontre. Les deux forces s'affrontèrent à Porto de Bois, près de Palas de Rei dans la province de Lugo, au début de 1371. Le lieu portait une sinistre résonance familiale — le grand-père de Fernando avait été tué au combat au même endroit en 1304. L'histoire se répéta. Les Castro furent mis en déroute. Fernando s'enfuit vers le sud, traversant le Miño vers le Portugal, blessé et brisé.

Le traité de Santarém en 1371 contraignit les Portugais à expulser les exilés pétristes. Fernando se retira au château d'Ourém, puis à Bayonne, alors tenue par les Anglais en Gascogne, où il mourut en 1377 — le dernier seigneur de la plus grande maison noble galicienne, enterré en exil dans une ville étrangère. Son tombeau portait l'inscrip-

tion : *Aquí iace Don Fernando Ruiz de Castro, toda la lealtad de España*. L'homme qui le remplaça — Pedro Ruiz Sarmiento — reçut l'Adelantamiento Mayor de Galicie d'Enrique II et, en 1375, la seigneurie de Ribadavia. Les terres que les Castro avaient contrôlées ou influencées pendant deux siècles passèrent à des nouveaux venus. Porto de Bois ne fut pas seulement une bataille. Ce fut la fin d'un monde.

LES ARMES Héraldique

Six Tourteaux sur champ d'argent

Les armes de la branche galicienne de la Casa de Castro portent six tourteaux d'azur (*roeles de azur*) sur un champ d'argent, disposés 2-2-2. La branche portugaise en portait treize sur or. Le tourteau — appelé *torteau* en blason français et *roel* en castillan — compte parmi les meubles les plus anciens de l'héraldique ibérique, et les armes des Castro sont considérées comme l'un des dispositifs armoriaux les plus anciens de la péninsule. Au fil du temps, lorsque la maison fusionna avec les Osorio pour former la lignée Castro-Osorio qui détint le comté de Lemos aux ^{XVI}e et ^{XVII}e siècles, les armes furent écartelées avec les loups passants des Osorio — mais les six tourteaux d'azur demeurèrent la marque distinctive de la maison originelle.

Murguía qualifia les Castro de « dynastie semi-royale ». Hermida Balado alla plus loin : « la seule lignée qui eût pu forger une dynastie de rois en Galice ». Les armes survivent sur les églises et les pazos de l'intérieur de la Galice — de Monforte de Lemos à Castro Caldelas en passant par les ruines des demeures seigneuriales de la Ribeira Sacra. Lorsque la lignée aînée des Castro s'éteignit faute d'héritiers, le comté de Lemos passa aux Osorio puis finalement à la Maison d'Alba, où le titre repose aujourd'hui. Mais les six tourteaux d'azur sur argent — la

plus ancienne marque héraldique de la seigneurie galicienne — perdurent sur les linteaux de pierre et les murs des églises à travers le royaume que les Castro gouvernèrent jadis.

Maison de Zúñiga — De Biedma à Monterrei

LES BIEDMA Fin du XIII^e siècle

Hommes de Frontière : De la Castille aux Marches Méridionales de Galice

Les Biedma étaient un lignage militaire castillan — non pas galicien d'origine, mais envoyé en Galice comme bras armé de la couronne. À la fin du XIII^e siècle, Sanche IV dépêcha Fernán Ruiz de Biedma vers l'ouest en qualité de merino mayor du royaume, avec pour mission de tenir les territoires frontaliers du sud d'Ourense contre les empiètements portugais et de servir d'ayo — précepteur et tuteur — à l'infant Felipe, frère du roi. Les Biedma ne venaient pas des anciens royaumes de l'ouest mais du cœur de la Castille, avec des branches andalouses déjà établies à Jaén depuis l'époque de la reconquête de Fernando III. Leur parent Rodrigo Iñiguez de Biedma avait combattu aux côtés du roi saint et fondé une maison à Jaén, face à l'ancien couvent de la Merced. Les Biedma qui arrivèrent en Galice apportaient une ascendance guerrière et un mandat royal.

Fernán Ruiz épousa Marina Páez de Sotomayor, fille du grand troubadour-amiral Payo Gómez Charino, ancrant la famille dans l'aristocratie galicienne. Son fils Ruy Páez de Biedma devint adelantado de Galicia et copero (échanson) de l'infant Pedro, tenant les châteaux stratégiques d'Allariz et de Monterrey — les deux forteresses jumelles qui commandaient la vallée du Támega et la route du Portugal. Lorsqu'Alphonse XI accorda à Ruy Páez la seigneurie de Portela, Abavides et le

château de A Pena en A Limia, les fondations d'une nouvelle puissance galicienne furent posées dans la vaste plaine au sud d'Ourense, précisément le territoire qui deviendrait un jour le grand état de Monterrey.

LA GUERRE 1340 — 1369

Salado, Montiel et l'Envers de la Loyauté

En 1340, les frères Biedma chevauchèrent vers le sud pour combattre aux côtés d'Alphonse XI à la Bataille du Salado — la même bataille où Pedro Fernández de Castro s'empara des éperons d'or du sultan marocain. Les deux grandes maisons du sud de la Galice combattirent sur le même champ ce jour-là. Ce serait la dernière fois qu'elles se tiendraient ensemble.

Juan Rodríguez de Biedma, le troisième seigneur, hérita des charges de son père et de la tenencia d'Allariz et de Monterrey. Il servit Pierre Ier comme copero mayor — grand échanson, une fonction de confiance intime. Mais lorsque le roi ordonna l'exécution du fils et héritier de Juan Rodríguez, Rodrigo Yáñez de Biedma, pour être entré dans ce que la couronne appela le « desservicio real », la loyauté du père se brisa. Le señor de Biedma changea d'allégeance en faveur d'Henri de Trastamare) — et ce faisant se plaça du côté opposé de l'histoire par rapport à Fernando de Castro, le grand loyaliste pétriste qui tiendrait la Galice pendant trois ans après le meurtre de son roi.

Les Biedma combattirent contre les Castros. Lorsque Fernando de Castro tenait les forteresses de Galice pour Pierre Ier, Juan Rodríguez de Biedma défendait les tours des vallées du Támega, de la Limia et de l'Arnoya pour le prétendant Trastamare. Il fut assiégé à Allariz par Fernando de Castro et contraint de fuir vers Monterrey, où il tint bon jus-

qu'à la fin. Lorsqu'Henri assassina Pierre Ier de ses propres mains à Montiel le 23 mars 1369, Juan Rodríguez de Biedma était présent. Il avait choisi le camp des vainqueurs.

Et il en fut récompensé. Entre 1368 et 1369, Henri II couvrit le seigneur de Biedma de donations qui allaient définir la carte du sud de la Galice pendant des siècles. En janvier 1368 : Loveira, Entrimo, Araújo et Abelenda. En avril 1369 : Vilanova dos Infantes, Castrelo et Espinoso. En juillet 1369 : Xinzo de Limia, Gánade, Miño et Barbantes. Et en octobre, la grande donation finale, émise à Bragance : « Villa de Rey con todos sus alfores, e Soto Bermud, con Val de Laza, y el castillo de Santibáñez de Barra, con las tierras de Todea e de Peñafiel. »

L'ironie était amère. Vilanova dos Infantes, Castrelo et Espinoso — les trois lieux concédés aux Biedma en avril 1369 — avaient auparavant appartenu aux Castros. Ils avaient fait partie de la dot apportée à Pedro Fernández de Castro « el de la Guerra » par son épouse Isabel Ponce de León. Les terres que le plus grand seigneur Castro avait tenues par mariage furent arrachées à la cause défaite de son fils et remises à la famille qui avait contribué à sa destruction.

LES ZÚÑIGA De Navarre en Castille

Rois de Pampelune : Le Sang Navarrais de Monterrey

Les Zúñiga n'étaient pas galiciens. Ils n'étaient même pas castillans. Ils étaient navarrais — descendants, selon la tradition, du premier roi de Pampelune, Íñigo Arista lui-même — et tiraient leur nom du village de Zúñiga dans la merindad d'Estella. En 1274, lorsque la guerre civile éclata en Navarre au sujet de la tutelle de la reine enfant Jeanne Ire et de son mariage français, Íñigo Ortiz de Stúñiga, seigneur de Stúñiga et alférez mayor du royaume, refusa de soutenir le parti fran-

çais. Il quitta la Navarre avec toute sa famille et entra au service de la Couronne de Castille. Les Zúñiga ne revinrent jamais.

En Castille, ils s'élevèrent rapidement. Au début du XVe siècle, la Maison de Zúñiga comptait parmi les quinze familles de ricoshombrs du royaume — le rang le plus élevé de la noblesse castillane. Diego López de Stúñiga el Viejo servit comme Justicia Mayor du royaume. Son petit-fils homonyme, Diego López de Stúñiga el Mozo, reçut le château de Monterrey de Jean II de Castille en 1432. Mais c'est par le mariage, et non par la donation royale, que les Zúñiga acquirent leur véritable pouvoir galicien.

En 1406, Diego López de Stúñiga el Mozo épousa Elvira de Biedma, fille unique et seule héritière de Juan Rodríguez de Biedma. La lignée masculine des Biedma s'était éteinte. Le grand señorío de frontière — toutes les vallées du Támega, de la Limia et de l'Arnoya, toutes les forteresses de Monterrey à Xinzo de Limia — passa aux mains des Zúñiga. La branche cadette d'une maison navarraise devint l'héritière de l'état des Biedma : un territoire bien cimenté et homogène dans le sud d'Ourense, bâti pour garder la frontière avec le Portugal. Monterrey ne faisait pas originellement partie du señorío de Biedma, mais les deux allaient bientôt ne faire qu'un.

LE COMTÉ XVe — XVIIe siècle

Le Comté de Monterrey : De la Galice aux Amériques

Du mariage de Diego et Elvira naquirent deux lignées de descendants — et des décennies de litiges. Juan de Stúñiga, l'aîné, hérita des mayorazgos des Biedma et des Zúñiga et reçut le titre de vizconde de Monterrey de Jean II de Castille. Mais le second mariage de Diego, avec Constanza Barba de Monsalve, produisit une lignée rivale,

et les deux branches se disputèrent le château et les seigneuries pendant un demi-siècle. En 1474, les Rois Catholiques tranchèrent le nœud en accordant le titre de premier conde de Monterrey à Sancho Sánchez de Ulloa, qui avait épousé Teresa de Zúñiga y Biedma, la seconde vizcondesa. Le nom des Ulloa entra dans l'équation, mais le patrimoine sous-jacent — le señorío de Biedma, les titres des Zúñiga, le château surplombant la vallée du Támega — demeura.

Le comté devint l'un des grands états nobles de la Galice moderne. Les comtes de Monterrey détenaient la Pertiguería Mayor de Santiago — la même charge de gouverneur militaire que les Castros avaient exercée au XIII^e siècle — et exerçaient une autorité juridictionnelle sur des dizaines de paroisses à travers le sud d'Ourense. Ils bâtirent le Palacio de los Condes à l'intérieur des murs du château, élevèrent la Torre del Homenaje qui domine encore l'horizon au-dessus de Verín, et fondèrent un collège jésuite dans l'enceinte de la forteresse où leurs fils furent éduqués.

Mais le plus extraordinaire des Monterrey fut Gaspar de Zúñiga y Acevedo, le cinquième comte, né à l'intérieur du château en 1560. Né señor de Biedma, Ulloa et de la Casa de la Ribera, et pertiguero mayor de Santiago, Gaspar étudia auprès des Jésuites que son grand-père avait installés dans la forteresse, puis entra au service de Philippe II. Il commanda la milice galicienne durant la campagne du Portugal, défendit La Corogne contre le corsaire anglais Francis Drake en 1589, et en 1595 fut nommé vice-roi de Nouvelle-Espagne. Le 20 septembre 1596, Diego de Montemayor fonda une ville dans les confins septentrionaux de la vice-royauté et la nomma en l'honneur du représentant de son souverain : Nuestra Señora de Monterrey. Monterrey, au Mexique — la grande capitale industrielle du nord du Mexique — porte le nom d'un château d'Ourense. Lorsque Sebastián Vizcaíno explora la

côte de Californie en 1602, il nomma la plus belle baie qu'il trouva en l'honneur du même vice-roi : la Baie de Monterey. De la Galice au Mexique, du Mexique à la Californie — le nom d'une famille frontalière navarraise-galicienne inscrit sur la carte de deux continents.

Gaspar mourut à Lima en 1606, après avoir servi comme vice-roi du Pérou après la Nouvelle-Espagne. Ses dettes étaient si considérables que l'Audiencia Royale dut payer ses funérailles. Sa dépouille fut ramenée en Espagne et inhumée dans l'église jésuite à l'intérieur du château de Monterrey — la même forteresse où il était né.

LES ARMES Héraldique

Une Bande de Sable, une Chaîne d'Or et Huit Chaudières

La Casa de Zúñiga-Biedma portait deux écus, chacun avec sa propre histoire. L'écu des Zúñiga — d'argent, à la bande de sable, brochant sur le tout une chaîne de huit maillons d'or en orle — comptait parmi les armoiries les plus reconnaissables d'Espagne. L'écu des Biedma — d'or, au pal de gueules entre huit chaudières de sable, quatre de chaque côté — signalait l'héritage militaire d'une maison de frontière chargée de défendre les approches méridionales de la Galice.

Les armes des Zúñiga changèrent deux fois. L'emblème originel était une bande d'or sur champ de gueules. Après la Bataille de Las Navas de Tolosa en 1212, lorsque les chevaliers navarrais percèrent le mur humain enchaîné de la Garde Noire du calife almohade, les Zúñiga ajoutèrent une chaîne d'or de huit maillons en bordure — le même emblème qui entra dans les armes du Royaume de Navarre. En 1270, Diego López de Stúñiga changea de nouveau les couleurs, en argent, sable et or, en signe de deuil pour la mort de saint Louis IX de France

et de Thibaut II de Navarre durant la Huitième Croisade. Les armes demeurèrent inchangées à partir de cette date. La bande de sable sur champ d'argent, enclose d'une chaîne d'or, fut portée de Navarre en Castille, de Castille en Galice, de Galice aux Amériques.

Les chaudières des Biedma — les chaudrons héraldiques qui dénotaient le droit d'entretenir des hommes d'armes et de nourrir une ost — marquaient la famille comme ricoshombres, magnats du premier rang. Les deux écus furent unis en 1406. Lorsqu'ils apparaissent ensemble sur la façade d'une église à Cartelle, dans la province d'Ourense, ils parlent encore à travers sept siècles.

Les Hidalgos du Ribeiro

LE RÉSEAU XVe — XVIIIe siècle

Le réseau hidalgo de la vallée du Ribeiro

En dessous des grands seigneurs — les comtes Sarmiento de Ribadavia, les Castro seigneurs de Lemos, les comtes Zúñiga-Biedma de Monterrey — existait une couche de pouvoir local plus dense et plus permanente. C'étaient les *hidalgos* : la petite noblesse de sang prouvé qui tenait les tours fortifiées, les maisons ancestrales et les manoirs qui parsèment le paysage de la vallée du Ribeiro. Ils servaient comme conseillers municipaux d'Ourense, capitaines de milice locale, administrateurs de dîmes et d'impôts. Ils prouvaient leur statut noble devant la Chancellerie Royale de Valladolid, entraient dans les ordres militaires et — surtout — se mariaient entre eux.

Trois familles dominaient le réseau hidalgo de Castrelo de Miño et Ribadavia : les **Armada, dont la maison ancestrale se dressait dans la paroisse de Vide do Miño ; les Puga, dont la tour fortifiée commandait les hauteurs au-dessus de la vallée du Miño depuis Toen ; et les Mosquera**, dont les écuyers apparaissent dans les registres de Ribadavia dès la fin du XVe siècle. Avec les Feijóo, les Araújo, les Noboa et les Villamarín, ils formaient un réseau interconnecté d'alliances matrimoniales, de juridictions partagées et d'armoiries écartelées qui liait la petite noblesse de la région en un seul système. La Casa da Señora à Lapela — où les armes des Armada apparaissent écartelées avec celles des Sarmiento, Castro, Feijóo et Araújo — est la preuve physique de l'étroitesse des liens entre ces familles.

Pour comprendre les hidalgos, il faut comprendre le foro — l'institution qui rendit leur monde possible. Le système foral était un bail héréditaire : un monastère ou une grande maison concédait l'usage de sa terre à une famille en échange d'une rente fixe, généralement payable en vin, céréales ou argent. Le preneur — le foreiro — tenait la terre pour trois vies (souvent interprétées comme trois générations), après quoi elle revenait au propriétaire original sauf renouvellement. En pratique, de nombreux foros devinrent effectivement perpétuels.

Le système créait une hiérarchie de tenure foncière. Au sommet siégeaient les grands monastères — Celanova, Oseira, San Clodio — et les seigneurs des forteresses qui avaient reçu leurs terres de la couronne. En dessous, les hidalgos géraient les affaires quotidiennes de la paroisse : percevoir les rentes, entretenir routes et ponts, arbitrer les disputes mineures et s'assurer que les obligations forales étaient remplies. En dessous des hidalgos, les labradores (agriculteurs) cultivaient les vignobles en terrasses et les châtaigneraies qui couvraient chaque versant exposé au sud dans le Ribeiro. L'hidalgo n'était ni seigneur ni paysan — il était la couche intermédiaire indispensable, l'homme qui faisait fonctionner le système. Son pazo, avec son blason de granit au-dessus de la porte, était à la fois un foyer et un bureau — le centre administratif d'une économie paroissiale bâtie sur le vin.

CASA DE ARMADA XVe — XVIIIe siècle

De Vide do Miño aux Marquis de Santa Cruz de Ribadulla

La maison ancestrale des Armada était la **Casa do Casar**, dans la paroisse de San Salvador de Vide do Miño, municipalité de Castrelo de Miño — les plaçant au cœur géographique de la vallée du Ribeiro, en vue de Ribadavia de l'autre côté du fleuve. Le nom de famille est toponymique, dérivé des divers lieux en Galice appelés « A Ar-

mada », bien que la tradition généalogique fasse remonter les racines plus profondes de la famille à Rivadulla, sur les rives de l'Ulla à l'ombre du Pico Sacro. La Casa do Casar est toujours debout aujourd'hui, inscrite au patrimoine par la Xunta de Galicia.

Le premier chef de lignée documenté fut le **Capitaine Juan de Armada**, propriétaire de la Casa do Casar, décédé en octobre 1629. Il épousa Francisca Fernández de Araújo — le lien avec les Araújo, comme les alliances Feijóo et Mosquera qui suivraient, était typique du réseau matrimonial hidalgo local. Son fils, également Capitaine Juan de Armada, servit comme conseiller municipal et administrateur fiscal d'Ourense, épousant Isabel Salgado y Taboada, dame de la Casa de Gargalo de Monterrey. La trajectoire de la famille était claire : des capitaines locaux et propriétaires s'élevant par le service municipal et le mariage stratégique.

Le bond décisif vint avec **Pedro Manuel de Armada y Taboada, baptisé en 1645, qui devint conseiller d'Ourense et — le 7 novembre 1668 — fut admis comme Chevalier de l'Ordre de Santiago**. L'admission à Santiago exigeait la preuve rigoureuse de sang noble sur quatre générations, la pureté de sang et l'absence de tout métier manuel. C'était l'étalon-or de la noblesse prouvée, et l'admission de Pedro Manuel plaça définitivement les Armada parmi l'élite militaire du royaume.

La transformation de la famille d'hidalgos locaux en noblesse titrée passa par **Ignacio Antonio de Armada y Salgado de Mondragón, baptisé à Vide do Miño en 1690. Il servit comme conseiller en chef et magistrat fiscal d'Ourense et, par un héritage complexe de la lignée Mondragón de sa mère, devint le Marquis de Santa Cruz de Ribadulla** — un titre créé à l'origine par Carlos II en 1683. Le nom Armada était désormais attaché à l'un des domaines les plus célèbres de Galice : le

Pazo de Santa Cruz de Rivadulla, un jardin Renaissance de trente hectares considéré comme le plus beau du royaume.

CASA DE PUGA XIIIe — XVIIe siècle

La tour sur les hauteurs : seigneurs de Puga et vassaux des Rois Catholiques

Les Puga tiraient leur nom de leur domaine primitif — la **Torre de Puga*, dans la paroisse de San Mamede de Puga, municipalité de Toen, au cœur de la région viticole d'O Ribeiro. La tour se dressait à 180 mètres d'altitude sur un affleurement granitique au-dessus de la vallée du Miño, dominant les vues sur le paysage qu'occupe aujourd'hui le réservoir de Castrelo de Miño et l'entrée de la vallée du Barbantino — deux routes critiques reliant Ourense à la côte et à la province septentrionale. Sa proximité avec le Portugal en faisait un poste d'observation d'une importance stratégique exceptionnelle. Les Puga possédaient un second siège ancestral — la *Torre de Louredo** à Cortegada, douze kilomètres au sud de Ribadavia — qui contrôlait la vallée du Miño en aval de la ville. La tour fut rasée lors de la révolte des Irmandiños de 1467, quand les armées paysannes détruisirent les forteresses féodales de la noblesse galicienne ; la politique ultérieure de « domptage et castration » des Rois Catholiques interdit la reconstruction militaire complète, et la tour ne fut rebâtie que comme résidence domestique. Ses ruines subsistent encore dans le village de Louredo, à côté des restes de l'ancienne église baroque.

Le premier document attestant le patronyme date de 1276, quand *Miguel Eanes de Puga* apparaît dans des chartes médiévales galiciennes. Les sources héraldiques font remonter le lignage plus loin, au XIIe siècle, sous le règne d'Alphonse VII. La Torre de Puga elle-même — construite aux XVe et XVIe siècles — était une maison fortifiée divisée

en plusieurs enceintes, avec des murs défensifs extérieurs, une tour centrale, des dépendances auxiliaires comprenant des caves à vin et des greniers à foin, et trois écussons nobiliaires arborant les armes des Puga sur les façades de l'entrée et de la tour. Une corniche ornementale à pinacles sphériques de style baroque couronnait la tour aux quatre coins.

La figure la plus éminente de la maison fut **Gonzalo de Puga** (m. c. 1512), chevalier et seigneur de la Torre de Puga et de la Casa de Maceda, vassal de Ferdinand et Isabelle et conseiller d'Ourense. Son mariage avec Teresa de Noboa lia les Puga à l'ancien lignage des Noboa ; leur chapelle funéraire dans l'église de San Francisco d'Ourense est un chef-d'œuvre de la sculpture plateresque du début du XVI^e siècle. L'effigie gisante de Gonzalo le montre en armure complète et heaume, les mains jointes sur la poitrine, la tête reposant sur deux coussins, les pieds sur un lévrier, avec un ange tenant un livre de prières à son côté. L'héraldique des tombeaux relie les Puga à la Maison de Villamarín.

La fille de Gonzalo, Susana, épousa Suero Feijóo — fils de Diego Feijóo « le Hardi », seigneur de Soto de Penedo — forgeant un autre maillon dans le réseau hidalgo de la vallée. Le Pazo de Olivar adjacent, construit au XVII^e siècle quand la famille quitta la tour pour un manoir plus confortable, arbore un écusson montrant un aigle aux ailes déployées (le lien avec les Novoa) abritant les armes des Puga, Villamarín et possiblement Araújo ou Deza. Au milieu du XIX^e siècle, le manoir appartenait à *Don Fernando de Puga*, décrit comme « propriétaire et seigneur de nombreuses terres et maisons de la région ».

CASA DE MOSQUERA XVe — XVIII^e siècle

Des écuyers de Ribadavia aux seigneurs de Guimarei

Les Mosquera comptaient parmi les familles les plus anciennes de Galice. Selon les *Lignages et Blasons de Galice* du Père Crespo, leur première maison ancestrale fut la **Casa de Lodoira**, dans les terres de Mesía près de Saint-Jacques-de-Compostelle. Le tronc fondateur fut Don Pedro Vidal de Santiago, qui épousa Doña Teresa Sánchez de Ulloa ; leur fils, Lope Sánchez de Moscoso, hérita de la maison de Lodoira, d'où descendaient tant les Moscoso que les Mosquera. Le patronyme Mosquera, autrement dit, partageait le sang des Moscoso — l'une des quatre plus anciennes maisons ancestrales du royaume de Galice.

Les Mosquera avaient un passé militaire solidement ancré. Au début du XVe siècle, **Pedro López Mosquera « l'Ancien » servit comme porte-étendard en chef de Don Fadrique, duc d'Arjona) et châtelain du Château d'Alba. Le 29 novembre 1425, il comparut devant le Chapitre cathédral d'Ourense pour demander l'absolution après que son écuyer eut tué l'évêque à Pozo Meimón — un incident dramatique consigné dans les archives cathédrales et étudié par Eduardo Pardo de Guevara. Sa petite-fille Violante López Mosquera épousa Afonso Vázquez de Vilar et s'établit à Prado de Miño, Castrelo de Miño, recevant une concession foncière du Monastère d'Oseira en 1474. Leur fille Sancha Bello de Mosquera épousa Pedro Vázquez de Puga de la branche de Louredo — le mariage qui fusionna les lignées Puga et Mosquera au cœur de la vallée du Ribeiro. Parallèlement, en 1489, un écuyer nommé Ares Mosquera* apparaît dans les registres de Ribadavia, et en 1504, Pedro López Mosquera renouvela la concession foncière familiale dans le district de Castrelo. L'universitaire Pablo S. Otero Piñeyro Maseda les a étudiés spécifiquement comme un lignage d'écuyers — les rangs inférieurs de la petite noblesse galicienne —*

dans un article publié par l'Institut d'Études Galiciennes Père Sarmiento du CSIC.

Mais les Mosquera n'étaient pas destinés à rester écuyers. La branche aînée de la famille accumula une série extraordinaire d'admissions dans les ordres militaires : **Ordre de Santiago (1541, 1619, 1631, 1647, 1667, 1751), Ordre de Calatrava (1532, 1717) et Ordre d'Alcántara** (1638). Chaque admission exigeait la preuve formelle de sang noble — les dossiers généalogiques des Mosquera, soumis et acceptés encore et encore pendant deux siècles, constituent l'un des fonds documentaires les plus complets de noblesse provinciale en Galice.

Le siège physique du pouvoir des Mosquera était la **Torre et Pazo de Guimarei à A Estrada, Pontevedra — un complexe fortifié avec une tour des XIIe-XIIIe siècles et un manoir de la fin du XVIIe siècle. La tour, mesurant 6,6 par 6,6 mètres avec d'épais murs de pierre de taille s'élevant à quinze mètres, fut endommagée durant les révoltes des Irmandiños des années 1460 et reconstruite par la suite. Antonio de Mosquera Novoa, né en 1589 et seigneur de Villar de Payo Muñiz, fut Chevalier d'Alcántara (1638) et le premier occupant documenté du manoir. Son descendant Melchor de Mosquera y Sarmiento*, seigneur de la forteresse de Guimarei, devint Chevalier de Santiago en 1667. Le Marquisat de Guimarei fut créé par Philippe V le 30 septembre 1716 en faveur de Frère Pedro Mosquera Pimentel de Sotomayor, Chevalier de l'Ordre de Saint-Jean et Grand Prieur de Castille de l'Ordre de Malte.*

LA TRAME XVe — XVIIIe siècle

Les alliances matrimoniales qui ont lié la vallée

Les familles hidalgas du Ribeiro ne se mariaient pas au hasard. Elles se mariaient entre elles, génération après génération, selon un

schéma si constant que les registres généalogiques se lisent comme un tableau périodique de la noblesse locale. L'alliance la plus lourde de conséquences fut le mariage **Puga × Mosquera : Pedro Vázquez de Puga, seigneur de la Torre de Louredo, conseiller de Ribadavia et gouverneur du Château de Roucos, épousa Sancha Bello de Mosquera — dont la mère Violante López Mosquera avait amené la famille à Prado de Miño, Castrelo de Miño, grâce à une concession foncière du Monastère d'Oseira. Pedro et Sancha furent inhumés dans la chapelle absidale de l'église de Santo Domingo de Ribadavia, leurs sarcophages sculptés des chaudrons des Puga et des loups des Mosquera. Leur fille Violante épousa Lope García de Baamonde, seigneur de Regodeigón, et vers 1533 la famille consolida ses possessions par un fidéicomis. Les cinq écussons héraldiques sur la façade de la Casa de la Inquisición** dans le quartier juif de Ribadavia — Puga, García Camba, Bahamonde, une maison non identifiée et Mosquera-Sandoval — sont le témoignage gravé dans la pierre de ce réseau.

Les armes écartelées sur les manoirs et façades d'églises du Ribeiro sont le témoignage permanent de ces alliances. Au Pazo de Olivar à Puga, l'écusson montre l'aigle des Novoa abritant les armes des Puga et des Villamarín. Au Pazo de Guimarei, les têtes de loup des Mosquera côtoient les tourteaux des Sarmiento et les bandes des Villar. À la Casa da Señora à Lapela, les armes des Armada sont écartelées avec celles des Sarmiento, Castro, Feijóo et Araújo. Chaque écusson de pierre est un contrat de mariage rendu permanent — une déclaration que deux familles avaient fusionné leur sang, leurs biens et leurs prétentions au statut noble.

La logique était simple. Dans une société où la noblesse se transmettait par le sang, et où la Chancellerie Royale exigeait la preuve de lignage noble des deux côtés sur quatre générations, se marier au sein

du réseau garantissait que vos petits-enfants passeraient l'épreuve. Se marier en dehors — dans une famille au statut incertain ou non noble — risquait de contaminer le sang et de disqualifier les générations futures des ordres militaires, des charges municipales et des privilèges légaux qui faisaient de la vie d'hidalgo quelque chose de différent de la vie de roturier. Le réseau n'était pas sentimental. Il était structurel.

CASA DE FEIJÓO Xe — XVIIIe siècle

Seigneurs d'Arenteiro, Chevaliers de Malte et la Paroisse du Vin

Les Feijóo comptaient parmi les lignages les plus anciens de Galice. Le nom de famille dérive du galicien *feixón* (« haricot », du latin *fa-seolus*), enracinant la famille dans le paysage agricole du sud de la Galice. La tradition généalogique fait remonter la lignée à **Giraldo Feijóo, un chevalier de lignée gothique qui vécut au Xe siècle et aurait fondé la villa de Freixo de Espada à Cinta en Trás-os-Montes, au Portugal. Son ascendance remonte au duc Hermenegildo, dont le fils Gutier reçut le comté de Celanova ; le fils de Gutier, San Rosendo*, fonda le grand Monastère de Celanova en 936. De nombreux chevaliers Feijóo sont enterrés dans son cloître.*

Le tronc documenté commence avec **Juan Feijóo de Prado "el Bueno", écuyer, enterré à Celanova. Son descendant Gonzalo Méndez Feijóo Sotelo détenait les seigneuries de Vilardecas, Fruíme et Podentes. De cette lignée descendit Diego Feijóo "el Bravo" — seigneur de Sorga, Freixo et Sotopenedo — dont le mariage avec Berenguela de Noboa (de la maison de Villamarín) intégra les Feijóo dans le réseau plus large du Ribeiro. Leur fils Suero Feijóo devint alcalde et merino de Sarria, seigneur de Bóveda de Limia et des cotos de Sorga et Sotope-*

*nedo. Il épousa Susana de Puga**, fille de Gonzalo de Puga et Teresa de Noboa — reliant directement la lignée Feijóo aux seigneurs des tours du Ribeiro.

Le capital spirituel et économique de la famille était **Pazos de Arenteiro — une paroisse de la municipalité de Boborás qui détient la distinction d'être le seul habitat rural de Galice déclaré Ensemble Historique et Artistique (17 août 1973). L'ensemble comprend sept maisons nobles — parmi lesquelles le Pazo dos Feixóo (1553), avec sa solaina d'arcs en plein cintre sur piliers et trois écus héraldiques au-dessus de l'entrée — l'église romane de San Salvador du XIIIe siècle, deux ponts médiévaux et le Pazo de la Encomienda, dont les murs sont parsemés de croix de Malte. L'Ordre du Saint-Sépulcre établit d'abord une commanderie à Arenteiro au XIIe siècle ; en 1542*, l'Ordre de Malte prit la relève — l'une des quatre seules commanderies maltaises en Galice — contrôlant la collecte des impôts et le commerce du vin vers Santiago de Compostela.*

Le fils le plus célèbre des Feijóo est issu de ce monde de vin et de savoir. **Benito Jerónimo Feijóo y Montenegro (1676–1764) naquit au pazo familial de Casdemiro dans la paroisse de Santa María de Melías, près du Miño. Sa mère — Doña María de Puga Sandoval Novoa y Feijóo — portait les noms de Puga et de Novoa, plaçant le grand érudit bénédictin au carrefour du réseau hidalgo du Ribeiro. Il renonça à ses droits d'aîné sur le mayorazgo familial en entrant au monastère et devint l'intellectuel espagnol le plus influent du XVIIIe siècle, un homme-Lumières à lui seul dont le Teatro Crítico Universal* démonta la superstition au profit de la raison empirique.*

CASA DE NOBOA Xlle — XVIIIe siècle

Seigneurs de Pena Novoa, gardiens de Maceda et des tombeaux plateresques

Les Noboa — également écrits Novoa — étaient l'une des plus anciennes maisons nobles de Galice. Leur solar primitif se trouvait à **Pena Novoa**, dans la paroisse de Novoa, dans le district de Ribadavia, province d'Ourense. De ce château la famille tira son nom. Ils étaient seigneurs de la terre de Novoa et de son château, et s'allièrent à plusieurs reprises par mariage à des descendants de la Maison Royale de Castille et León.

Une branche décisive prit racine au **Château de Maceda — une forteresse du XIe siècle dans la région d'Allariz à Ourense, remarquable pour ses massifs murs de granit. Au XIIe siècle, le château fut donné en dot à Doña María Fernández, fille de Thérèse de Portugal (fille d'Alphonse VI) et — selon la tradition — du comte Pedro Froilaz de Traba, bien que certains généalogistes attribuent la paternité à son fils Fernando Pérez de Traba. Son mariage avec Juan Ares de Novoa établit la lignée Noboa à Maceda, où elle se maintint jusqu'au XVIIe siècle. Le château accueillit le jeune Alphonse X le Sage* (âgé de onze ans), qui étudia la langue galicienne entre ses murs — un détail qui relie les Noboa aux origines mêmes de la culture littéraire galicienne. Déclaré Monument Historique et Artistique en 1949 et Bien d'Intérêt Culturel en 1994, le château fonctionne aujourd'hui comme hôtel-monument.*

Le témoignage le plus vivant des Noboa est gravé dans la pierre. Dans l'**Église de San Francisco de Ourense, quatre tombeaux plateresques du début du XVIe siècle préservent la mémoire de l'alliance Noboa-Puga. Teresa de Noboa*, épouse de Gonzalo de Puga, repose sous un arc ornemental — son effigie les mains jointes en prière, deux petits chiens jouant à ses pieds. Le tombeau adjacent de Gonzalo le montre*

en armure complète, casque, mains sur la poitrine, tête sur deux coussins, un lévrier à ses pieds, un ange portant un livre de prières à son côté. Son épitaphe — la plus étendue et la plus élogieuse de l'ensemble funéraire — le déclare vassal de Ferdinand et Isabelle et regidor d'Ourense. L'héraldique sur les tombeaux relie les deux familles à la maison de Villamarín.

Deux autres tombeaux complètent l'ensemble : **Juan de Noboa, en tenue de combat les mains jointes en prière, et sa petite-fille Elvira de Noboa — décrite comme la dix-huitième dame de la maison de Maceda. L'arcosolium d'Elvira présente un vultus trifrons** sculpté (tête à trois faces ne partageant que quatre yeux) — un élément iconographique extrêmement rare qui témoigne de la sophistication théologique des commanditaires. Elle porte des chaussures à plateforme, tient un rosaire et repose sa tête sur de riches coussins, tandis qu'un petit chien s'interrompt de ronger un os à ses pieds.

CASA DE VILLAMARÍN XIVe — XVIIIe siècle

De tenanciers d'Oseira à seigneurs de forteresse : le Pazo-Fortaleza de Vilamarín

L'histoire des Villamarín est l'ascension sociale la plus spectaculaire du réseau du Ribeiro — de tenanciers monastiques à seigneurs de forteresse en trois générations. La propriété qui devint leur siège s'appelait à l'origine le **Casal de Bouzoa, sous le domaine du Monastère d'Oseira — la grande maison cistercienne d'Ourense. En 1321, l'administrateur monastique la loua pour huit ans à Gil Fernández de Vilamarín** — l'homme dont le nom allait devenir le patronyme de la famille et le nom de la forteresse elle-même.

La transformation de tenancier à seigneur eut lieu en *1372, lorsque le roi Enrique II accorda le district et la juridiction de Vilamarín à Alfonso Ougea de Vilamarín* et à ses descendants. Cette concession royale convertit ce qui avait été un bail en seigneurie. Les seigneurs de Vilamarín bâtirent leur forteresse sur la terre louée tout en continuant nominalement à payer tribut à Oseira, mais au fil du temps les paiements devinrent négligents et la famille revendiqua la possession pleine et entière. Un litige avec le monastère survint au début du XVIe siècle et fut vraisemblablement tranché en faveur de la famille — à cette date, la forteresse qu'ils avaient bâtie était la résidence privée la plus imposante de la province.

Le **Pazo-Fortaleza de Vilamarín se dresse à près de 450 mètres d'altitude sur une formation rocheuse. Son plan est un polygone irrégulier à sept angles — une sorte d'hexagone allongé — construit en maçonnerie de granit. Cinq tours crénelées s'élèvent des murs — trois circulaires et deux carrées selon la Wikipédia galicienne, bien que d'autres sources comme Galicia Máxica décrivent quatre circulaires et une carrée — toutes soutenues par des corbeaux. L'entrée centrale, un portail en arc en plein cintre flanqué de tours semi-circulaires, mène à un ensemble qui comprend une barbacane sur les côtés les moins protégés, quatre cheminées (celle de la cuisine mesurant à elle seule plus de deux mètres de côté) et de multiples phases de construction s'étendant du XIVe au XVIIIe siècle. Aurait subi des dommages lors de la révolte des Irmandiños de 1467 — bien qu'aucune preuve documentaire ne confirme une destruction totale — il fut reconstruit avec des ajouts baroques et déclaré Monumento Histórico-Artístico* en 1977. Propriété depuis 1976 de la Diputación Provincial de Ourense, il sert aujourd'hui de musée.*

Le nom Villamarín apparaît dans l'héraldique de tout le réseau. **Leonor López de Noboa Villamarín épousa un membre de la famille Neira ; leur fils Suero de Neira Villamarín épousa Constanza Feijóo — reliant Noboa, Villamarín et Feijóo en une seule alliance. Catalina Feijóo « de la maison de Villamarín » épousa Cristóbal Rodríguez de Noboa — unissant de nouveau les trois noms. Au Pazo de Olivar à Puga, les armes des Villamarín côtoient celles des Puga et des Novoa sur l'écu combiné. Et Suero de Villamarín* céda la seigneurie de Maceda à son demi-frère Juan Pérez de Novoa — liant les maisons Villamarín et Noboa par une juridiction partagée sur l'une des plus grandes forteresses d'Ourense.*

LES ARMES Héraldique

Trois écussons, une vallée

Les Armada portaient des armes montrant des **guerriers brandissant épées et bannières**, avec des châteaux et des tours défendus par des figures armées — un vocabulaire martial approprié pour une famille dont le nom évoque une flotte. Sept variantes distinctes sont documentées, certifiées par le Chroniqueur et Doyen Roi d'Armes Don Vicente de Cadenas y Vicent. Les émaux privilégiaient le sable, l'azur, les gueules et l'argent — des couleurs sombres et militaires. Les armes figurent sur la façade du Pazo dos Armada dans le vieux quartier d'Ourense et sur la Casa do Casar à Vide do Miño.

Les Puga portaient deux figures principales. La plus ancienne, tirée des *Blasons et Lignages de Galice* du Père Crespo, montre un champ d'**azur à deux chaudrons d'argent, l'un en chef et l'autre en pointe, avec deux éperons d'or au centre de chaque flanc. La variante alternative montre un champ de gueules à un lion rampant d'or** entouré de quatre fleurs de lys d'or. Treize variantes sont documentées au total.

Trois écussons arborant les armes des Puga subsistent sur la Torre de Puga elle-même.

Les Mosquera portaient un champ d'*azur à cinq mouches d'or disposées en sautoir — une figure parlante dérivée des origines Moscoso de la famille (mosca* = mouche). Le blasonnement alternatif — argent, cinq têtes de loup de sable — figure sur l'écusson de pierre du Pazo de Guimarei. Les têtes de loup, lampassées et arrachées de gueules, sont la variante la plus courante dans les sculptures de pierre conservées. À Guimarei, les loups des Mosquera partagent un écu écartelé avec les bandes des Villar, les tourteaux des Sarmiento et un lion des Aranda — quatre familles, une pierre.

PARTIE IV

Les Villes

L'histoire d'une région est en fin de compte l'histoire de ses lieux. Ribadavia, Castrelo de Miño et Cartelle ne sont pas de simples points sur une carte. Ce sont les paroisses dont les archives conservent six générations de registres familiaux et dont les paysages portent encore les traces de trois millénaires de peuplement.

Ribadavia — Capitale Royale et Âge d'Or

LA VILLE Géographie et Cadre

Là où l'Avia rejoint le Miño

Ribadavia (du latin *ripa Aviae*, « rive de l'Avia ») se trouve sur la rive droite du fleuve Miño, précisément là où la rivière Avia s'y jette. Capitale de la comarca do Ribeiro dans la province d'Ourense, elle a servi de cœur commercial et administratif de la plus célèbre région viticole de Galice pendant près de mille ans.

Protégée par des montagnes qui lui ménagent un microclimat bien plus chaud et sec que celui de la côte atlantique, la position de Ribadavia au confluent de deux rivières en fit un site naturel de peuplement et d'agriculture dès les temps les plus anciens. Le cœur médiéval de la ville, perché au-dessus des berges, préserve l'un des paysages urbains les plus remarquables de toute la Galice.

Capitale de la comarca do Ribeiro, l'une des plus anciennes régions viticoles d'Espagne

ORIGINES ANCIENNES Préhistoire — Ve siècle ap. J.-C.

Des castros aux voies romaines

Les vallées fluviales autour de Ribadavia étaient habitées bien avant l'histoire écrite. Des communautés néolithiques construisirent des monuments mégalithiques — dolmens et mámoas — datant d'environ 4000-3000 av. J.-C. sur les collines. À l'Âge du Bronze, une métallurgie sophistiquée s'était développée, comme en témoignent les orne-

ments en or et outils en bronze trouvés dans la vallée du Miño. Les fameux castros — établissements celtes fortifiés sur les collines — parsemaient le paysage, notamment à Castromao.

La conquête romaine de la Gallaecia au I^{er} siècle av. J.-C. apporta des changements profonds. Les Romains introduisirent la viticulture systématique, en tirant parti des vignes sauvages indigènes. La production viticole était établie dès le II^e siècle av. J.-C., comme l'attestent des pressoirs découverts dans la région. Les voies romaines, dont la Via XVIII reliant Bracara Augusta (Braga) à Asturica Augusta (Astorga), facilitèrent le commerce dans toute la région.

CAPITALE ROYALE 1065 — 1071

Capitale du Royaume de Galice

En 1065, le roi Ferdinand I^{er} de León partagea ses terres entre ses trois fils. Le plus jeune, Garcia II, reçut le Royaume de Galice — englobant ce qui deviendrait la Galice et le Portugal. Garcia choisit Ribadavia comme capitale et s'intitula « Roi de Galice et du Portugal », devenant le premier monarque à porter le titre de « Roi du Portugal ». Ce règne bref mais déterminant (1065-1071) transforma une bourgade riveraine en siège royal. Garcia II était lui-même un descendant d'Ordoño II et d'Elvire Menéndez par la lignée royale léonaise — Elvire étant la fille du comte Hermenegildo Gutiérrez, ancêtre traditionnel de la Casa de Sande.

Bien que le règne de Garcia prit fin lorsque ses frères Alphonse VI et Sanche II l'emprisonnèrent, cette période de capitale royale stimula l'essor de la ville. Ribadavia reçut sa charte fondatrice (foro) vers 1065, l'établissant comme municipalité formelle. Les historiens datent traditionnellement le premier peuplement juif de Ribadavia de cette

période, attiré par les opportunités de la cour royale et de la ville en expansion — bien qu'aucun document municipal ne survive pour le confirmer, et que la première mention attestée de juifs à Ribadavia date de 1386. Des communautés juives étaient déjà présentes dans la région élargie : des documents des archives du monastère voisin de Celanova mentionnent des marchands juifs sous protection noble dès 1044.

Garcia II choisit Ribadavia comme capitale du Royaume de Galice et Portugal (1065-1071)

LE CHÂTEAU IXe — XVIIe siècle

Castelo dos Condes de Sarmiento

Le Château des Comtes de Sarmiento se dresse sur un promontoire dominant la rivière Avia. Ses origines remontent au IXe siècle, bien que la construction définitive ait été achevée dans la seconde moitié du XVe siècle. En 1375, le roi Henri II de Trastamare) octroya la seigneurie de Ribadavia à Pedro Ruiz Sarmiento en récompense de son soutien dans la guerre dynastique contre Pierre Ier « le Cruel ». Une maison-tour existait déjà sur le site.

En 1476, les Rois Catholiques élevèrent la seigneurie au rang de comté, octroyant le titre de Comte de Ribadavia à Bernardino Pérez Sarmiento pour son aide contre Jeanne la Beltraneja. La famille Sarmiento résida dans le château du XVe au XVIIe siècle, avant de transférer leur résidence au Pazo dos Condes sur la Plaza Mayor. Le complexe du château conserve une nécropole unique avec une douzaine de tombes anthropomorphes taillées dans la roche (IXe-XIIe siècles).

En 1476, élevé au rang de comté par les Rois Catholiques pour Bernardino Pérez Sarmiento

ÂGE D'OR XIVe — XVIe siècle

Quand le vin du Ribeiro a conquis le monde

Les XIVe au XVIe siècles représentent l'apogée de la prospérité de Ribadavia. En 1386, l'armée anglaise de Jean de Gand assiégea et mit à sac Ribadavia — mais ce faisant, elle découvrit le vin du Ribeiro et ouvrit involontairement le marché anglais, où il était connu simplement sous le nom de « Ribadavia ». En 1492, du vin de Ribadavia fut chargé à bord des caravelles de Colomb pour le voyage vers l'Amérique — ce qui en fit le premier vin européen à traverser l'Atlantique. Un prêtre tombé malade au cours de la traversée demanda à Colomb davantage du « bon vin de Ribadavia ».

En 1564, une dénomination géographique d'origine « Ribadavia » fut soigneusement rédigée pour empêcher les ventes frauduleuses. Puis, en 1579, les Ordonnances de Ribadavia établirent ce qui pourrait être la plus ancienne dénomination d'origine viticole au monde — 177 ans avant le Douro portugais. L'Organisation Mondiale de la Propriété Intellectuelle (OMPI) reconnaît ces ordonnances comme le plus ancien document réglementaire d'appellation d'origine en Espagne.

1386 : L'armée de Jean de Gand découvre le vin du Ribeiro — ouvre le marché anglais

L'INQUISITION XVe — XVIIe siècle

Expulsion, conversion et persécution

Le 30 mars 1492, l'Édit d'Expulsion promulgué par les Rois Catholiques arriva à Ribadavia, accordant un délai de quatre mois pour quitter l'Espagne. La plupart des Juifs de Ribadavia choisirent le baptême et restèrent comme conversos (convertis), mais l'Inquisition de Santiago sévit durement contre eux. La Casa da Inquisición, construite au XVI^e siècle, abritait les activités inquisitoriales. Son portail arbore cinq blasons représentant les cinq familles locales chargées de faire appliquer l'Inquisition.

Un épisode particulièrement sombre survint au début du XVII^e siècle : Xerónimo Bautista de Mena, surnommé localement « le délateur », remit aux autorités inquisitoriales une liste désignant nommément les familles locales qui continuaient de pratiquer secrètement le judaïsme. Cela déclencha des autodafés dévastateurs, des saisies de biens et des emprisonnements qui ruinèrent la communauté conversa. La perte des réseaux marchands juifs qui avaient porté les exportations internationales de vin dévasta l'économie de Ribadavia pendant des générations.

Des autodafés dévastateurs, des saisies de biens et des emprisonnements ruinèrent la communauté conversa

ÈRE MODERNE XVII^e — XX^e siècle

Déclin, chemin de fer et transformation

Après la destruction des réseaux marchands juifs, Ribadavia entra dans un long déclin. La stagnation économique, la concurrence d'autres régions viticoles et la pauvreté rurale entraînèrent l'abandon des vignobles et l'émigration massive. Le 4 mars 1881, la gare de Ribadavia fut inaugurée sur la ligne Vigo-Ourense, connectant la ville à la modernité, mais sans parvenir à endiguer le déclin.

Le fléau dévastateur du phylloxéra atteignit le Ribeiro vers 1882-1886, détruisant la quasi-totalité des vignobles. La reprise fut lente : beaucoup replantèrent en Palomino, cépage inférieur, au lieu des variétés traditionnelles. Plus de 80% des terrasses historiques furent abandonnées. La D.O. Ribeiro fut officiellement établie en 1957, mais la véritable transformation arriva dans les années 1980-1990 quand des vignerons pionniers commencèrent à remettre en valeur les cépages autochtones comme le Treixadura, restaurant la réputation de qualité du Ribeiro.

PATRIMOINE VIVANT 1693 — Aujourd'hui

La Festa da Isteria

La Festa da Isteria est l'une des célébrations culturelles les plus importantes de Galice, déclarée Fête d'Intérêt Touristique National en 1997. Ses origines remontent à 1693, documentées dans les registres municipaux de 1693 à 1865. Les fêtes originelles duraient entre quatre et huit jours, attirant des gens de tout le Royaume de Galice. Les conseillers municipaux chevauchaient à travers la ville, invitant chacun à se rassembler sur la place principale pour assister à une pièce de théâtre — une « historia » ou « istoria » en galicien médiéval.

Le festival moderne fut relancé en 1989 et attire désormais environ 75 000 visiteurs par an. Il transporte les visiteurs à l'âge d'or de Ribadavia vers 1600, lorsque les exportations internationales de vin atteignirent leur apogée. Les temps forts comprennent des banquets médiévaux, des démonstrations de fauconnerie, des compétitions de tir à l'arc, des échecs vivants, des joutes de chevaliers et un mariage juif selon le rite séfarade — un hommage unique au patrimoine multiculturel de la ville. Une monnaie locale distinctive, le maravedí, est utilisée pour toutes les transactions durant le festival.

La Festa da Istoria est plus qu'un festival patrimonial — c'est un acte de mémoire collective. Chaque année, les rues médiévales sous le château en ruines des Sarmiento se remplissent des sons et des odeurs d'un âge d'or recréé : fauconniers, archers et marchands commercent en maravedis, la monnaie médiévale frappée pour l'occasion. Le plus remarquable : un mariage juif selon le rite séfarade est célébré dans l'ancienne judería — unique en Espagne, et une reconnaissance publique de la communauté que l'Inquisition a tenté d'effacer. Les mille cinq cents visiteurs que Froissart prétendait trouver en 1386 reconnaîtraient les rues. Les soixante-quinze mille qui viennent chaque août veillent à ce que l'histoire ne soit pas oubliée.

Castrelo de Miño — Des Castros aux Thermes

LA TERRE Géographie et Paysage

Sur les rives du Miño

Castrelo de Miño se déploie sur la rive gauche du Miño, grande artère fluviale de la Galice, au cœur de la comarca viticole d'O Ribeiro dans la province d'Ourense. La commune couvre 39,74 kilomètres carrés de collines douces, de reliefs montagneux et de vastes vignobles qui descendent en terrasses le long des pentes abritées vers le fleuve. Son nom dérive du latin « castrum » — une petite forteresse — rappelant l'ancienne fortification celte, Castrum Minei, qui commandait jadis le passage du fleuve.

Le paysage est façonné par sa relation avec le Miño. La retenue de Castrelo, créée lors de la mise en eau du barrage en 1968, s'étire aujourd'hui sur plus de 10 kilomètres, transformant radicalement l'ancienne vallée agricole fertile en un vaste lac intérieur bordé de vignobles et de forêts. La commune se situe au carrefour des influences atlantique et méditerranéenne, les montagnes offrant un microclimat abrité idéal pour la viticulture — des étés chauds, une température annuelle moyenne de 14,5°C et 1 915 heures d'ensoleillement.

PRÉHISTOIRE IV^e millénaire av. J.-C. — I^{er} siècle av. J.-C.

Mégalithes, pétroglyphes et castros

La présence humaine à Castrelo de Miño remonte au Néolithique, comme en témoignent les tumulus funéraires mégalithiques

(mámoas) de la Veiga de Arriba à Reigoso — une nécropole de cinq tertres — et ceux du Vedado do Roxón à Macendo, au nombre de trois. Ces sépultures anciennes, datées d'environ 4000 à 3000 av. J.-C., révèlent des communautés déjà établies sur ces fertiles terrasses fluviales au microclimat abrité.

L'Âge du Bronze (1800-700 av. J.-C.) a laissé de remarquables pétroglyphes à Reigoso : cupules, formes cruciformes, cercles et motifs alignés gravés dans les affleurements granitiques. À l'Âge du Fer (700-19 av. J.-C.), la culture des castros s'épanouit dans toute la commune. Des habitats fortifiés de hauteur — le Castro de Las Cavadas (le légendaire *Castrum Minei*), le Castro de Macendo, le Castro de Outeiro et le Castro de Santa Lucía, d'un intérêt archéologique majeur — formaient un réseau défensif gardant les rives du Miño entre Ourense et Ribadavia.

ÉPOQUE ROMAINE 1er siècle av. J.-C. — Ve siècle ap. J.-C.

Or, voies romaines et premiers vins

La conquête romaine, à la fin du 1er siècle av. J.-C., rattacha Castrelo de Miño à la province de Gallaecia, bouleversant le paysage par l'exploitation minière, le tracé de voies de communication et l'essor d'une agriculture organisée. Des sites d'extraction aurifère furent ouverts à Los Cotos (entre Prado et Astariz), Monte Rosario (Macendo) et au Lavadero de Prado de Miño. Quatre voies romaines sillonnaient le territoire, reliant Castrelo à Ourense, Arnoia, Celanova et au-delà — des axes qui serviraient encore de chemins médiévaux pendant des siècles.

La découverte la plus remarquable eut lieu en 2016-2017, lorsque des archéologues de l'Université de Vigo fouillèrent le Castro de Santa

Lucía à Astariz. Parmi des habitations circulaires castreñas et des structures d'époque romaine, ils mirent au jour un pressoir rupestre galaïco-romain (lagar rupestre), daté grâce à une monnaie de 235 ap. J.-C. Cette trouvaille prouva que la culture de la vigne et la vinification à Castrelo de Miño remontent au moins aux Ier-IIIe siècles, ce qui en fait l'un des plus anciens sites vinicoles documentés de toute la Galice. Les Romains aménagèrent également des thermes à El Diestro, tirant parti des sources chaudes naturelles qui jaillissent le long du Miño.

HAUT MOYEN ÂGE Ve — Xe siècle

Rois, reines et le monastère

L'arrivée des Suèves au Ve siècle donna naissance au Royaume de Gallaecia, et au IXe siècle — après la découverte du tombeau de l'apôtre Saint-Jacques — la région connut une nouvelle ère de splendeur. Castrelo de Miño acquit sa renommée en tant que partie de « A Castela Auriense » (la Terre des Forteresses d'Ourense), ainsi nommée en raison du grand nombre de fortifications gardant la vallée du Miño, au premier rang desquelles le *Castrum Minei*.

Au cœur de l'identité médiévale de Castrelo se trouvait son monastère — un monastère double accueillant moines et moniales, bâti sur le site d'un ancien castro. Le roi Sancho Ordóñez (v. 895-929), fils d'Ordoño II de León et d'Elvire Menéndez — et petit-fils du puissant comte Hermenegildo Gutiérrez, ancêtre traditionnel de la Casa de Sande — fut roi de Galice de 926 jusqu'à sa mort. Comme la plupart des souverains médiévaux, sa cour était itinérante, mais la vallée du Miño demeura étroitement liée à sa maison royale. Il fut inhumé au monastère de Castrelo de Miño. Sa veuve, Doña Goto (v. 900-964), entra au monastère et en devint l'abbesse — elle est attestée dans cette fonction en

947, lorsque le roi Ramiro II de León fit une donation à la communauté. Le monastère fut aussi le théâtre d'une autre mort royale : le roi Sanche Ier de León, dit « El Craso » (Le Gros), y aurait été empoisonné par le comte rebelle Gonzalo Menéndez), qui lui offrit une pomme empoisonnée.

Le roi Sancho Ordóñez, roi de Galice (926-929), fut inhumé au monastère — petit-fils du comte Hermenegildo Gutiérrez, ancêtre de la Casa de Sande

MOYEN ÂGE CENTRAL Xle — XVe siècle

La forteresse perdue

Deux positions fortifiées gardaient le passage du fleuve à Castrelo — l'une à l'emplacement du monastère, l'autre sur la rive opposée du Miño. Ce point de franchissement stratégique fut le théâtre de quelques-uns des épisodes les plus dramatiques de l'histoire médiévale galicienne. En 1110-1111, à la mort du roi Alphonse VI, une guerre civile opposa les partisans de sa fille la reine Urraque à ceux de son jeune fils Alphonse. Le comte Pedro Froilaz de Traba s'empara de la forteresse de Castrelo de Miño et y plaça le prince, âgé de six ans, sous sa protection. Lorsque l'archevêque Diego Gelmírez de Saint-Jacques-de-Compostelle vint négocier, il fut brièvement arrêté par Arias Pérez. Libéré peu après, Gelmírez couronna en personne l'enfant roi Alphonse VII de Galice le 17 septembre 1111 dans la cathédrale de Santiago. Une célèbre légende veut qu'un aigle ait averti l'archevêque de la trahison.

Une décennie plus tard, en 1121, la reine Urraque fit de nouveau arrêter l'archevêque à Castrelo de Miño alors qu'il revenait du Portugal — des épisodes consignés dans l'*Historia Compostelana*. Le pont médiéval, attribué à San Telmo et qui aurait compté huit arches, fut emporté par

une crue au milieu du XVI^e siècle lorsqu'un énorme noyer vint se coincer dans l'une de ses arches. Le XVe siècle vit éclater la Révolte Irmandiña (1467-1469), au cours de laquelle quelque 80 000 paysans, pêcheurs et artisans se soulevèrent contre la noblesse féodale dans toute la Galice, bouleversant l'ordre social.

PATRIMOINE VITICOLE 11^e siècle ap. J.-C. — Aujourd'hui

Cœur du Ribeiro

Castrelo de Miño se situe au cœur même de la D.O. Ribeiro, l'une des plus anciennes appellations d'origine protégées d'Espagne. La découverte du pressoir rupestre du 11^e siècle au Castro de Santa Lucía prouve que cette commune produit du vin depuis près de deux millénaires. La viticulture est le moteur économique de Castrelo, avec 10 domaines viticoles et 14 viticulteurs qui entretiennent les vignobles sur les coteaux abrités entourant le réservoir.

Les vins du Ribeiro acquièrent une « renommée mondiale » au XVI^e siècle, cités par Cervantès lui-même et exportés vers les Flandres, l'Allemagne et toute l'Europe. En 1592, 127 tonneaux de vin du Ribeiro embarqués à Ferrol firent voile avec Colomb vers l'Amérique. Aujourd'hui, les domaines de Castrelo perpétuent cet héritage : le domaine Eduardo Peña a remporté l'Acio de Ouro (Grappe d'Or) du meilleur vin blanc de toute la Galice. Le cépage prédominant est la Treixadura, la « reine du Ribeiro », qui donne des blancs élégants marqués par une belle acidité, des arômes floraux, des notes de miel et d'herbes aromatiques.

Eaux GUÉRISSEUSES Époque Romaine — Aujourd'hui

Sources thermales sous le lac

Les sources thermales de Castrelo de Miño sont connues depuis l'époque romaine, quand les thermes d'El Diestro accueillaien les voyageurs de passage dans la vallée du Miño. En 1772, les Bains de Santa María furent édifiés sur les vestiges d'un établissement castro-romain, captant deux sources : la Burga Alta (60°C) et la Burga de Abaixo (47°C). Les eaux sulfureuses-chlorurées-sodiques étaient recueillies dans de petits bassins de granit de seulement 178 centimètres de long et 50 de profondeur. En 1888, ces eaux représentèrent la province d'Ourense à l'Exposition Universelle de Barcelone.

Lors de la mise en eau de la retenue en 1968-1969, les thermes de Santa María disparurent sous les flots — mais, fait remarquable, les sources demeurent actives. Pendant les saisons sèches, lorsque le niveau de la retenue baisse, les bassins de pierre originaux émergent du lac et peuvent encore être utilisés, l'eau chaude jaillissant comme elle le fait depuis des millénaires. Les autorités locales ont installé des passerelles en bois pour en faciliter l'accès. Les Termas de O Diestro, près de la centrale électrique, restent elles aussi accessibles, leurs eaux curatives formant un lien vivant avec le passé romain. La province d'Ourense, surnommée la « Capitale du thermalisme » en Espagne, compte ces sites parmi ses lieux thermaux les plus évocateurs.

Les sources thermales de Castrelo rappellent que l'histoire la plus profonde d'un lieu est géologique, non humaine. L'eau chaude qui jaillit à soixante degrés du socle granitique le fait depuis bien avant que les Celtes ne bâtissent leurs castros sur les sommets. Quand le barrage engloutit les anciens bains en 1968, il sembla que cette continuité avait été brisée. Mais les années sèches, quand le niveau de l'eau baisse, les bassins de pierre originaux de 1772 émergent du lac comme un souvenir qui remonte — les sources toujours actives, toujours guérisseuses, indifférentes au barrage qui a tenté de les contenir. Les habi-

tants marchent sur des passerelles en bois pour se baigner dans les mêmes eaux que les Romains ont connues.

Cartelle — De Trelle à l'Émigration

LA TERRE Géographie et paysage

Entre le Miño et l'Arnoia

Cartelle se situe à l'extrémité sud-ouest de la Dépression d'Ourense, une commune de 94 kilomètres carrés où les vallées du Miño et de l'Arnoia façonnent le paysage. Le territoire appartient à la comarca de Terra de Celanova, une terre d'affleurements granitiques, de forêts denses de conifères et de coteaux en terrasses qui portent encore les traces de siècles de viticulture et d'agriculture vivrière.

L'Arnoia — le plus long cours d'eau entièrement situé dans la province d'Ourense, avec 84,5 kilomètres — creuse une vallée profonde et encaissée à travers le secteur sud de la commune, formant le spectaculaire « canyon de Cartelle » d'une grande valeur paysagère. Le long de ses berges, des terrasses à l'abandon témoignent de l'ancienne culture du vin et du maïs, tandis que d'antiques moulins à farine demeurent les témoins muets d'un mode de vie révolu.

L'altitude varie des vallées fluviales jusqu'à 718 mètres au Coto de Novelle, offrant des vues panoramiques sur la région du Ribeiro

ÉPOQUE ROMAINE Ile — Ve siècle ap. J.-C.

Le pont et la route

Bien avant la forteresse médiévale ou les églises baroques, les ingénieurs romains ont laissé leur empreinte à Cartelle. Le Ponte do Freixo — un magnifique pont à quatre arches enjambant l'Arnoia entre

Cartelle et Celanova — est l'un des rares ponts authentiquement romains subsistant en Galice. Bâti en pierres de taille à bossage, avec des arcs en plein cintre et un tablier horizontal, il permettait aux voyageurs d'emprunter un itinéraire secondaire de la Via Nova (voie XVIII de l'itinéraire d'Antonin), reliant Aquis Querquennis à Lucus Augusti.

D'autres témoignages de la présence romaine se trouvent encastés dans les murs mêmes de l'Église de Santa María de Couxil, où un autel romain (ara romana) portant des inscriptions a été incorporé à l'extérieur de l'édifice — une remarquable survivance du culte préchrétien réemployée par les générations suivantes. Ces vestiges suggèrent que le territoire de Cartelle ne fut pas simplement traversé, mais bel et bien habité durant les siècles de la Gallaecia romaine.

Le pont a été classé Monument historico-artistique en 1984 et inscrit à l'Inventaire des Ponts historiques de Galice en 1985

PÉRIODE MÉDIÉVALE Xe — XVe siècle

À l'ombre de Celanova

L'histoire de Cartelle est indissociable du Monastère de San Salvador de Celanova, l'une des abbayes bénédictines les plus puissantes de toute la Galice. Fondé en 936 par San Rosendo — noble, évêque de Dumio et d'Iria-Santiago, et vice-roi de Galice — le monastère accumula de vastes domaines entre les rivières Miño, Arnoia et Limia, exerçant sa juridiction sur l'ensemble de la Terra de Celanova.

Grâce à de généreuses donations royales, le monastère établit des prieurés dépendants dans toute la région, percevant rentes et impôts, administrant des fermes, 42 greniers paroissiaux, des entrepôts à grain, des pressoirs et des caves. Près du Miño, les moines encoura-

geaient activement la viticulture, contribuant à ce qui deviendrait la tradition viticole du Ribeiro. L'abbé du monastère cumulait des titres prestigieux : Comte de Bande, Marquis de la Tour de Sande et Chapelain de la Maison Royale — rattachant ainsi le monument le plus célèbre de Cartelle à la plus haute autorité ecclésiastique de la région.

San Rosendo (907–977) fonda Celanova après avoir servi comme évêque et vice-roi de Galice

LA FORTERESSE XIIe — XVe siècle

La Tour de Sande

Dressée à 13 mètres de haut sur un affleurement granitique à 506 mètres d'altitude, la Torre de Sande domine le paysage entre les vallées de l'Arnoia et du Miño. Sa silhouette se découpe à des kilomètres à la ronde — affirmation délibérée de pouvoir sur le territoire environnant. Cette forteresse médiévale, avec sa base rectangulaire de 6,4 sur 5,8 mètres et son parapet crénelé, contrôlait les voies de communication et défendait le territoire de « Limiam » contre les incursions portugaises.

La première mention documentée remonte à 1141, lorsque le roi Alphonse VII « l'Empereur » et la reine Bérengère firent don du Château de Sande — avec l'ensemble de ses propriétés, droits et juridiction — au Monastère de San Salvador de Celanova par une charte délivrée à Zamora le 5 mai. Cette donation fut ultérieurement confirmée par Alphonse IX. Au XIVe siècle, la forteresse passa aux mains de Paio Rodríguez de Araujo, vassal du roi Jean Ier de Castille, qui contrôlait également les terres de Lobios, Xendive et Milmada.

La tour est construite en pierre de taille granitique, avec une entrée orientée à l'est ornée des armoiries de la Casa de Sande

RÉBELLION 1467 — 1469

La Révolte Irmandina

Au XVe siècle, la Galice fut le théâtre de l'un des soulèvements sociaux les plus remarquables de l'Europe médiévale. Poussés par la faim, les épidémies et les abus incessants de la noblesse féodale, quelque 80 000 roturiers prirent les armes lors de la Grande Guerre Irmandina (1467-1469). À travers toute la Galice, le peuple en furie abattit entre 130 et 140 châteaux, forteresses, tours et manoirs seigneuriaux — les symboles mêmes de leur oppression.

Les paysans de Sande prirent part au soulèvement. Ils envoyèrent des représentants et des lettres formelles de doléances à la Junta de Medina, documentant les abus commis depuis la forteresse. Quand la révolte atteignit son paroxysme, les Irmandinos détruisirent la Tour de Sande — bien qu'elle fût ultérieurement reconstruite, probablement dans le style gothique tardif visible aujourd'hui. Cet épisode révèle que même dans ce recoin reculé de Galice, le peuple était prêt à se dresser contre l'injustice, léguant un héritage de résistance qui résonne à travers les siècles.

La Révolte Irmandina (1467-1469) fut le plus grand soulèvement paysan de la Galice médiévale

PATRIMOINE SACRÉ Depuis 1646

Le Sanctuaire des Marabillas

En 1646, selon la tradition, la Vierge Marie apparut à trois reprises en un lieu de la paroisse d'As Marabillas, donnant naissance à l'un des sanctuaires marials les plus importants de la province d'Ourense. Le Santuario de Nosa Señora das Marabillas se dresse majestueusement au sein d'une chênaie centenaire, sa façade couronnée par une imposante tour à deux corps et surmontée d'une niche abritant la statue de la Vierge au-dessus du portail principal.

Chaque année, le lundi de Pentecôte, le sanctuaire accueille la Romería da Virxe das Marabillas — un pèlerinage et une célébration spectaculaires qui comptent parmi les plus grandes fêtes mariales de la province. La procession se distingue par de magnifiques ramos de bolas — de grands arcs floraux et bouquets façonnés à partir de boules de papier multicolores — accompagnée d'une foire de plus de 100 étals. À proximité s'élève une sculpture émouvante dédiée aux émigrés galiciens, rappelant le lien profond entre la foi et l'expérience de ceux qui partirent.

TRADITIONS VIVANTES Depuis les années 1890

L'Entroido de Sande : As Bonitas

La tradition culturelle la plus singulière de Cartelle est l'Entroido de Sande — une célébration de carnaval dont les personnages emblématiques, As Bonitas, sont nés dans le sillage de la Guerre hispano-américaine (1896–1898). Les soldats revenant des Philippines et de Cuba rapportèrent d'exotiques châles de Manille — des pièces de soie brodées de fleurs — devenus la pièce maîtresse d'un costume de carnaval unique en toute la Galice.

Les Bonitas portent pantalons et chemise blancs en guise de base, deux châles de Manille en soie drapés sur chaque épaule et noués à la

taille, une surjupe frangée de fleurs, des guêtres noires ornées de grelots et un masque en fil de fer peint selon le caractère du porteur. Elles sont accompagnées d'autres figures : O Oso (l'Ours), personnage au visage de laiton recouvert de fourrure symbolisant la nature indomptée ; A Vaca (la Vache), qui poursuit les enfants dans les rues ; et les mystérieuses Avutardas, hérauts du désordre. La tradition avait disparu pendant des années, mais fut relancée en 2001 ; en 2026, elle obtint une reconnaissance internationale au Festival Surva en Bulgarie.

L'Entroido de Sande est la preuve la plus vivante que l'histoire du Ribeiro ne se limite pas aux archives et aux ruines. Les châles de Manille que les soldats rapportèrent des Philippines en 1898 devinrent la pièce maîtresse d'une tradition carnavalesque — As Bonitas — qui survécut à la suppression franquiste des fêtes régionales, au dépeuplement rural et à des décennies de silence avant d'être relancée en 2001. Quand les Bonitas masquées défilent dans les rues de Sande accompagnées d'O Oso et d'A Vaca, poursuivant les enfants et récitant Os Números — des déclamations satiriques qui traitent les conflits locaux par le rire collectif — elles maintiennent une tradition née de l'empire, de la guerre et du retour au foyer. En 2026, l'Entroido de Sande a obtenu une reconnaissance internationale au Festival Surva en Bulgarie. La paroisse de San Salvador de Sande — la même paroisse où la tour médiévale est toujours menacée d'effondrement — vibre de sons de grelots, de tambours et de soie.

Os Números — récitations satiriques sur les conflits locaux — tiennent lieu de « justice symbolique » par le rire collectif

TEMPS MODERNES XIXe siècle — Aujourd'hui

Émigration et résilience

Comme une grande partie de l'Ourense rural, Cartelle a connu une transformation démographique spectaculaire au cours du siècle écoulé. De près de 9 000 habitants en 1950, la population est tombée à environ 2 500 aujourd'hui — reflet de l'émigration massive galicienne qui vit plus de deux millions de personnes partir vers les Amériques entre 1850 et 1960, au point que Buenos Aires fut surnommée la « cinquième province de Galice ».

La seconde vague d'émigration, entre 1960 et 1990, emporta plus de 130 000 personnes de la seule province d'Ourense vers la France, l'Allemagne, la Suisse, les Pays-Bas et le Royaume-Uni. Aujourd'hui, la population vieillissante de Cartelle — les plus de 65 ans représentant environ 45 % des habitants — fait face au défi de préserver son patrimoine extraordinaire. Mais la communauté perdure : la relance de l'Entroido de Sande, les efforts de restauration de la Torre de Sande et la vitalité de festivals comme As Marabillas témoignent d'une résilience qui définit ces communautés.

La Torre de Sande a été inscrite sur la Liste Rouge d'Hispania Nostra en 2020 pour cause de risque d'effondrement

La Région Viticole du Ribeiro

LA TERRE Géographie et paysages

Au confluent de trois rivières

La région viticole du Ribeiro se niche au cœur de la province d'Ourense en Galice, là où les vallées du Miño, de l'Avia et de l'Arnoia convergent pour créer un microclimat unique. Abrité par des montagnes de toutes parts, ce bassin intérieur retient l'air chaud qui monte des vallées fluviales, engendrant des conditions bien plus chaudes et sèches que dans le reste de la Galice atlantique.

Les vignobles en terrasses — appelés localement « socalcos » — dévalent les pentes abruptes de granit, entre 75 et 400 mètres d'altitude. Ces anciennes terrasses de pierre, dont beaucoup furent bâties à la main au fil des siècles, composent l'un des paysages viticoles les plus spectaculaires d'Europe. Les sols granitiques et alluviaux, alliés à un ensoleillement exceptionnel sur les versants exposés au sud, confèrent aux vins du Ribeiro leur minéralité si particulière et leur complexité aromatique.

PRÉHISTOIRE Avant 1000 av. J.-C.

Les premiers habitants

Bien avant les premiers écrits, les vallées fluviales du Ribeiro abritaient des communautés néolithiques qui laissèrent derrière elles des monuments mégalithiques — dolmens et mámoas (tumulus funéraires) — disséminés à flanc de collines. Ces premiers occupants étaient attirés par les mêmes qualités qui rendraient plus tard la région

célèbre : des terrasses fluviales fertiles, une eau abondante et un climat abrité.

À l'Âge du Bronze (2000-800 av. J.-C.), les habitants de la région maîtrisaient déjà des techniques métallurgiques sophistiquées. Ornaments en or et outils en bronze mis au jour dans la vallée du Miño témoignent de réseaux commerciaux s'étendant à travers toute la Péninsule Ibérique. Les fameux « castros » — villages fortifiés perchés sur les hauteurs — commencèrent à apparaître à la fin de l'Âge du Bronze, nombre d'entre eux stratégiquement implantés au-dessus des confluences.

Les monuments mégalithiques près de Ribadavia datent d'environ 4000-3000 av. J.-C.

PÉRIODE MÉDIÉVALE IX^e — XIII^e siècle

Monastères et naissance du vin du Ribeiro

La période médiévale vit le Ribeiro s'imposer comme l'une des régions viticoles les plus renommées d'Europe, porté en grande partie par les ordres monastiques. Les cisterciens de San Clodio (fondé en 1225), d'Oseira et de Melón perfectionnèrent les techniques viticoles sur les pentes abruptes des vallées, façonnant le paysage en terrasses qui définit le Ribeiro aujourd'hui. Le monastère bénédictin de Celanova, fondé en 936 par San Rosendo, joua lui aussi un rôle déterminant dans la préservation et le perfectionnement du savoir oenologique.

Le vin du Ribeiro apparaît dans les textes dès le Xe siècle ; au XII^e siècle, il s'exporte déjà au-delà de la Galice. L'essor de Ribadavia comme capitale commerciale de la région — dotée de sa charte fon-

datrice (foro) vers 1065 par Garcia II, qui en fit la capitale de son Royaume de Galice — donna naissance à une ville marchande prospère où vin, négoce et cultures diverses se côtoyaient. Garcia II était lui-même descendant d'Ordoño II et d'Elvire Menéndez par la lignée royale léonaise — Elvire étant la fille du comte Hermenegildo Gutiérrez, ancêtre traditionnel de la Casa de Sande. La position stratégique de la ville au confluent de l'Avia et du Miño en faisait un carrefour naturel.

Les foires médiévales de Ribadavia attiraient des marchands de toute la Péninsule et d'au-delà

ÂGE D'OR XIVe — XVIe siècle

Quand le Ribeiro conquiert le monde

Du XIVe au XVIe siècle, le vin du Ribeiro connut son apogée absolue. En 1386, Jean de Gand, duc de Lancastre, débarqua en Galice avec une armée anglaise pour revendiquer le trône de Castille. Le chroniqueur Jean Froissart rapporte que les soldats anglais découvrirent les vins du Ribeiro et en furent si enchantés — et si accablés par les lendemains de beuverie — qu'ils pouvaient à peine marcher. Cet épisode ouvrit le marché anglais au vin du Ribeiro, désormais connu à Londres sous le nom de « Ribadavia ».

Le chapitre le plus extraordinaire survint en 1492 : des documents conservés aux Archives Générales de Simancas attestent que du vin du Ribeiro fut embarqué à bord des caravelles de Christophe Colomb pour le voyage qui mena à la découverte de l'Amérique — faisant de lui le premier vin européen à traverser l'Atlantique. En 1579, les Ordonnances de Ribadavia instituèrent ce qui constitue peut-être la plus an-

cienne dénomination d'origine viticole au monde — 177 ans avant le Douro portugais.

La communauté juive de Ribadavia — l'une des plus importantes de la Péninsule — contrôlait une grande partie du négoce viticole

CRISE XVIIe — XIXe siècle

Déclin, phylloxéra et transformation

Les XVIIe et XVIIIe siècles marquèrent le déclin progressif du Ribeiro. L'expulsion des Juifs, la concurrence croissante des vins d'autres régions et la stagnation économique générale de la Galice érodèrent peu à peu la gloire passée de la région. La disparition des réseaux marchands juifs, qui avaient été le moteur des exportations internationales, porta un coup particulièrement rude. De nombreux vignobles furent abandonnés, tandis que la pauvreté rurale poussait les habitants à l'émigration.

Le coup de grâce survint dans les années 1880 lorsque le phylloxéra — un puceron dévastateur venu d'Amérique du Nord — atteignit le Ribeiro et ravagea la quasi-totalité des vignobles. Contrairement aux régions plus prospères qui purent se permettre une replantation immédiate sur porte-greffes américains résistants, la reprise du Ribeiro fut lente et douloureuse. Quand les vignes furent enfin replantées, nombre de viticulteurs optèrent pour des cépages productifs mais médiocres, comme le Palomino (connu localement sous le nom de Jerez), au détriment des variétés autochtones — une décision qui allait peser sur la réputation de la région pendant des décennies.

Le phylloxéra atteignit le Ribeiro vers 1882-1886, dévastant la région entière

La renaissance du Ribeiro

Le renouveau moderne du vin du Ribeiro débuta avec la reconnaissance officielle de la Denominación de Origen (D.O.) en 1957, qui en fait l'une des plus anciennes appellations protégées d'Espagne. Mais la véritable métamorphose n'intervint que dans les années 1980 et 1990, lorsque des vignerons pionniers comme Emilio Rojo, Luis Anxo Rodríguez Vázquez et d'autres entreprirent le patient travail de réhabilitation des cépages autochtones qui avaient fait la gloire du Ribeiro au Moyen Âge.

Aujourd'hui, la D.O. Ribeiro connaît un véritable âge d'or qualitatif. Les vins blancs — bâtis autour du magnifique cépage Treixadura, souvent assemblé avec Torrontés, Godello, Loureira et Albariño — sont aromatiques, minéraux et complexes, rivalisant avec ce que la Galice produit de mieux. Les rouges issus de Caíño, Sousón, Ferrón et Brancellao offrent des expressions singulières du terroir. Une nouvelle génération de vignerons restaure les terrasses abandonnées, pratique la viticulture biologique et élabore certains des vins les plus enthousiasmants d'Espagne.

La Treixadura est considérée comme la reine des cépages du Ribeiro — aromatique, élégante, aux notes de fruits à noyau et de fleurs

Variétés autochtones

Le plus grand trésor du Ribeiro réside dans son extraordinaire diversité de cépages autochtones — dont beaucoup sont propres à ce petit coin de Galice. La Treixadura blanche, considérée comme le

cépage emblématique de la dénomination, donne des vins d'une remarquable complexité aromatique : fleurs blanches, fruits à noyau mûrs et une trame minérale bien marquée. À ses côtés, la Torrontés (à ne pas confondre avec la variété argentine) apporte des notes d'agrumes et de plantes aromatiques, tandis que la Godello ajoute structure et rondeur.

Les variétés rouges se révèlent tout aussi captivantes. Caíño Tinto, Sousón, Ferrón, Brancellao et Mencía engendrent des vins d'une profondeur et d'un caractère surprenants. Beaucoup de ces cépages ont frôlé la disparition pendant l'ère du Palomino), et leur sauvetage par des viticulteurs passionnés constitue l'un des plus beaux récits de conservation de la viticulture européenne. La réglementation de la D.O. reconnaît et protège désormais cette diversité, garantissant la pérennité du patrimoine viticole du Ribeiro pour les générations futures.

Quelques vignes centenaires d'avant le phylloxéra survivent sur leurs propres racines dans des parcelles isolées

Glossaire

Aljama — Communauté juive (ou maure) autonome au sein d'une ville chrétienne. À Ribadavia, l'aljama administrait la judería, percevait les impôts et maintenait son propre tribunal.

Castro — Fort de l'Âge du Fer, typiquement circulaire avec des murs défensifs concentriques, du latin castrum. Des centaines survivent sur les sommets de Galice.

Converso — Juif (ou musulman) converti au christianisme, souvent sous la contrainte après l'Édit d'Expulsion de 1492.

Encomienda — Domaine territorial concédé à un ordre militaire — Templiers, Hospitaliers ou Ordre de Santiago — pour son administration et sa défense.

Foro — Bail héréditaire à long terme de terres d'un monastère ou maison noble à un paysan. Le système foral a structuré la vie rurale galicienne du Moyen Âge au XIXe siècle.

Hidalgo — Membre de la petite noblesse (hijo de algo, « fils de quelque chose »). Dans le Ribeiro, les hidalgos étaient des propriétaires terriens locaux qui géraient la vie paroissiale.

Irmandiño — Participant à la révolte paysanne galicienne de 1467 (d'irmandade, « fraternité »). Les Irmandiños détruisirent tours et châteaux nobles.

Judería — Quartier juif d'une ville médiévale. La judería de Ribadavia, centrée sur la Rúa Nova, fut l'une des plus grandes et mieux conservées de Galice.

Malsín — Dénonciateur au sein d'une communauté juive qui livrait ses coreligionnaires aux autorités chrétiennes ou à l'Inquisition.

Pazo — Manoir galicien, du latin palatium. Les pazos étaient les résidences rurales de la classe hidalga, souvent fortifiées.

Parochiale Suevorum — Document du VI^e siècle énumérant les paroisses du royaume suève — le plus ancien registre connu de l'organisation ecclésiastique de Galice.

Reconquista — La campagne chrétienne séculaire pour reconquérir la Péninsule Ibérique sous domination maure (711–1492).

Séfarade — Juifs d'origine ibérique, de l'hébreu Sefarad (Espagne). Les communautés séfarades ont prospéré à Ribadavia du XII^e au XV^e siècle.

Bibliographie Sélective

Celtic & Castro Culture

Calo Lourido, F. *A Cultura Castrexa*. A Nosa Terra, Vigo, 1993.

González-Ruibal, A. *Galaicos: Poder y comunidad en el Noroeste de la Península Ibérica (1200 a.C.–50 d.C.)*. Brigantium 18–19, A Coruña, 2006–2007.

Parcero Oubiña, C. *La construcción del paisaje social en la Edad del Hierro del Noroeste ibérico*. Ortegalia 1, Ortigueira, 2002.

Roman Gallaecia

Tranoy, A. *La Galice Romaine: Recherches sur le Nord-Ouest de la Péninsule Ibérique dans l'Antiquité*. Diffusion de Boccard, Paris, 1981.

Rodríguez Colmenero, A. et al. *Corpus de Inscripciones Romanas de Galicia* (CIRG). Fundación Pedro Barrié de la Maza, A Coruña, 1991–2000.

Pérez Losada, F. "Entre a cidade e a aldea: Estudio arqueohistórico dos aglomerados secundarios romanos en Galicia." *Brigantium* 13, A Coruña, 2002.

Suevi & Visigoths

Díaz Martínez, P.C. *El reino suevo (411–585)*. Akal, Madrid, 2011.

David, P. *Études historiques sur la Galice et le Portugal du VI^e au XII^e siècle*. Institut Français au Portugal, Lisbon–Paris, 1947.

Sephardic Jews in Galicia

De Antonio Rubio, M.G. *Los judíos en Galicia (1044–1492)*. Fundación Pedro Barrié de la Maza, A Coruña, 2006.

Lacave, J.L. *Juderías y sinagogas españolas*. MAPFRE, Madrid, 1992.

Roth, N. *Conversos, Inquisition, and the Expulsion of the Jews from Spain*. University of Wisconsin Press, 2002.

Noble Houses & Hidalguía

Pardo de Guevara y Valdés, E. *Los señores de Galicia: Tenentes y condes de Lemos en la Edad Media*. Fundación Pedro Barrié de la Maza, A Coruña, 2000.

García Oro, J. *La nobleza gallega en la Baja Edad Media*. Bibliófilos Gallegos, Santiago de Compostela, 1981.

Military Orders

Barquero Goñi, C. *Los caballeros hospitalarios durante la Edad Media en España*. La Olmeda, Burgos, 2003.

Martínez Díez, G. *Los templarios en los reinos de España*. Planeta, Barcelona, 2001.

Wine History

Huetz de Lempis, A. *Vignobles et vins du Nord-Ouest de l'Espagne*. Féret et Fils, Bordeaux, 1967.

López Ferreiro, A. *Historia de la Santa A.M. Iglesia de Santiago de Compostela*. Imprenta del Seminario, Santiago, 1898–1911.

General Galician History

López Carreira, A. *O reino medieval de Galiza*. A Nosa Terra, Vigo, 2005.

Villares, R. *Historia de Galicia*. Galaxia, Vigo, 2004.

Baliñas Pérez, C. *Gallegos del año mil*. Fundación Pedro Barrié de la Maza, A Coruña, 1998.

Sources en Ligne

Spain.info

<https://www.spain.info/en/places-of-interest/monastery-san-clodio/>

Recreación Historia — Templarios en Galicia

<https://recreacionhistoria.com/los-templarios-en-galicia/>

Guía Repsol — Santa María de Cartelle

<https://www.guiarepsol.com/es/fichas/localidad/cartelle-1818/>

Concello de Castrelo de Miño

<https://www.castrelo.org>

Dialnet — Universidad de La Rioja

<https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=1301955>

Heráldica Apellido

<https://heraldicapellido.com/S2/Sande.htm>

Lista Roja — Hispania Nostra

<https://listaroja.hispanianostra.org/ficha/torre-de-sande/>

PARES — Archivos Estatales

<http://pares.mcu.es/ParesBusquedas20/catalogo/description/4802428>

Galicia Máxica

<https://www.galiciamaxica.eu/galicia/ourense/torresande/>

Dialnet — Universidad de La Rioja

<https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=7353307>

Real Academia de la Historia — Pedro Ruiz Sarmiento

<https://dbe.rah.es/biografias/53267/pedro-ruiz-sarmiento>

Turismo Ribadavia — Os Xudeus de Ribadavia

<https://turismoribadavia.gal/en/museo-etnoloxico/os-xudeus-de-ribadavia/>

Real Academia de la Historia — Bernardino Pérez Sarmiento

<https://dbe.rah.es/biografias/53278/bernardino-perez-sarmiento>

Real Academia de la Historia — Esteban Fernández de Castro

<https://dbe.rah.es/biografias/15773/esteban-fernandez-de-castro>

UCM — Hidalgos et noblesse dans la Galice médiévale tardive

<https://revistas.ucm.es/index.php/ELEM/article/view/88022>

Xenealoxía — Armada, Vide do Miño

<https://xenealoxia.org/linajes/ourense/1568-armada-vide-do-mino>

Galicia Máxica — Torre de Puga

<https://www.galiciamaxica.eu/galicia/ourense/torrepuga/>

CSIC — Notes généalogiques sur les Mosquera (XVe siècle)

<https://digital.csic.es/handle/10261/29951?locale=en>

Turismo de Galicia — Pazos de Arenteiro

[https://www.turismo.gal/recurso/-/detalle/21405/pazos-de-arenteiro?langId=en_US
&tp=7&ctre=27](https://www.turismo.gal/recurso/-/detalle/21405/pazos-de-arenteiro?langId=en_US&tp=7&ctre=27)

Mercedes Gallego — Los sepulcros de San Francisco de Ourense

<https://www.mercedesgallego.es/index.php/articulos/49-los-sepulcros-de-la-iglesia-de-san-francisco-de-ourense>

Galicia Máxica — Fortaleza-Pazo de Vilamarín

<https://www.galiciamaxica.eu/galicia/fortaleza-pazo-de-vilamarin/>

D.O. Ribeiro

<https://www.ribeiro.wine/>